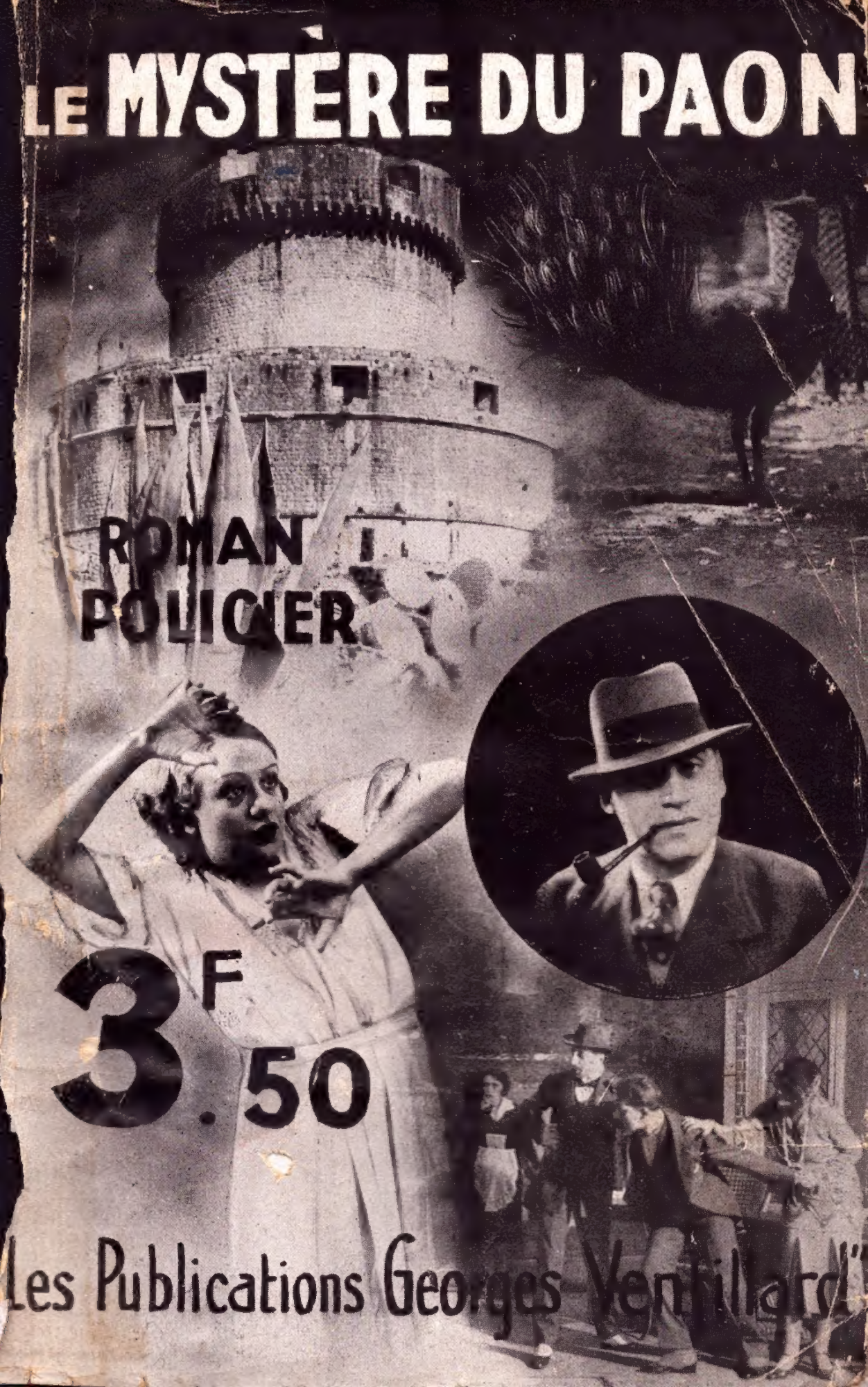
LE MYSTÈRE DU PAON



ROMAN POLICIER

3 F 50

Les Publications Georges Ventillard

DU MEME AUTEUR

Dans la même collection :

La Mort vient à 6 heures
Le Bacille BX 766
La Treizième main
La Maison sans fenêtres
Les Caisses de M. Lissac
La Vengeance de l'Invisible
Le Squelette vert
Le Yacht de la Mort
Le Fantôme écossais
L'Onyx de Somolow
L'Enigme de Kahlenberg
Criswold-Mansion
L'Etrangleur

Il paraît un volume le 5 de chaque mois

Chacun de ces volumes est envoyé franco contre 4 francs en timbres aux "Publications Georges Ventillard" 142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

Copyright by. LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD.

1936

(H62)

LE MYSTÈRE DU PAON

EDWARD BROOKER

LE MYSTÈRE DU PAON

EDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

CHAPITRE I

LE PAON

Nous décidâmes, cet été-là, d'aller passer ensemble nos vacances en Autriche. Nous étions trois amis inséparables : Camille Allard, l'antiquaire bien connu ; le docteur Jacques Heyraud, dont les travaux sur la psychanalyse ont attiré l'attention du monde médical de tous les pays et, enfin, ma modeste personne.

Notre amitié remontait à notre enfance. Nous étions tous célibataires et entièrement libres, de sorte que nous nous rencontrions presque tous les jours, d'un bout de l'année à l'autre. Nos caractères différents, nos professions si distinctes ne nous empêchaient pas de nous entendre à merveille. Si je ne craignais de ne faire sourire, je me risquerais à dire que nous avions une âme commune.

Heyraud était certainement le plus riche du trio. C'était ce que l'on peut véritablement appeler un beau garçon. Il avait une prestance magnifique et était très épris du beau sexe qui, d'ailleurs, semblait apprécier particulièrement ses hommages. Il était, en même temps, un des médecins les plus célèbres de l'époque, et les

malades affluaient de toutes les parties du monde, pour consulter cet élève de Freud. Ses succès, tant professionels que mondains, ne le grisaient nullement. J'ai rarement rencontré savant plus modeste et plus réservé...

Allard, lui, possédait une boutique d'antiquaire fort bien achalandée sur le boulevard Beaumarchais. Ses affaires étaient prospères malgré la crise. C'était un bon garçon, avenant et bienveillant, qui n'avait qu'un seul défaut : il était d'une avarice sordide, ce qui lui avait valu de notre part le sobriquet de « l'Ecossais », mais nos railleries le touchaient peu et il continuait à thésauriser, imperturbablement... Et peut-être n'avait-il pas tout à fait tort...

Quant à moi... Tiens, je m'aperçois que j'ai totalement oublié de me présenter... Simple oubli, car j'ai conscience de n'être pas plus modeste qu'un autre.

Je réponds au nom assez répandu en France de Bertrand et mon prénom est Simon. Je suis sous-directeur d'une banque importante. Je n'ai pas de fortune proprement dite, mais je gagne largement ma vie et j'ai réussi à faire de coquettes économies, tout en ne me privant de rien. La Banque du Commerce et de l'Industrie qui m'emploie est une des plus solides et des plus cotées de Paris...

Donc, nous avions décidé d'aller passer nos vacances en Autriche. Nous avions, pour cela, plusieurs raisons. D'abord, nous connaissions

notre pays à fond et nous n'étions pas fâchés de voir des paysages nouveaux. Pour ma part, je connais assez mal l'étranger et j'aurais accepté d'aller n'importe où.

Heyraud avait visité l'Angleterre et l'Italie. Allard avait fait fait de fréquents voyages à Rome, tandis que personne de nous trois n'avait jamais mis les pieds à Vienne. On avait raconté merveilles sur ce pays et, d'autre part, nous avions une passion commune : celle de l'alpinisme et nous étions certains de pouvoir faire de magnifiques excursions. Enfin, nous savions que la vie était très bon marché dans l'ex-empire danubien, ce qui n'était pas pour déplaire à Allard, et à nous aussi d'ailleurs, soit dit en toute franchise.

Le voyage fut assez long, un peu fatigant, et nous décidâmes de rester quelques jours à Vienne pour nous reposer et pour admirer les splendeurs de cette capitale. Pendant cinq jours, nous parcourûmes les musées, visitâmes les curiosités, les monuments, sans nous lasser.

Jacques surtout était emballé par la majesté de l'ancienne ville impériale et par le beau Danube bleu des poètes qui, entre parenthèses, a toutes les couleurs qu'on veut, sauf justement celle-là... Il appréciait également la douceur de la vie viennoise, l'amabilité de ses habitants et, plus encore, le charme des Viennoises langoureuses. Si nous l'avions écouté, nous n'aurions pas été plus loin.

Mais nous ne l'entendions pas de cette oreille. Allard avait fureté dans toute la ville, en quête d'une pièce rare, oubliée par les grands confrères européens et américains, mais n'avait rien trouvé. Pour moi, j'estimais que l'époque des vacances est surtout faite pour pratiquer le sport et renouveler ses poumons et je ne cessais de rappeler à mes amis que notre but était le Tyrol et que, puisque nous avions emporté nos cannes, nos souliers ferrés et nos piolets, nous devions nous en servir.

Un matin, Heyraud vint nous rejoindre dans la salle à manger de notre hôtel pendant que nous ingurgitions de succulentes tartines de pain noir...

— Mes enfants, dit-il en prenant place à table, il y a du nouveau...

— Quoi donc?

— Dans cinq minutes, vous allez remonter dans vos chambres et plier bagages... Nous partons aujourd'hui...

— Pas possible! s'étonna Allard... Te voilà subitement lassé de Vienne. Les Viennoises seraient-elles insensibles au charme du bel Heyraud... Ce serait bien la première fois...

— Non pas... mais voyez ce papier qui m'est tombé sous la main. Je viens de trouver ce prospectus dans le hall de l'hôtel... Nous allons partir pour Salzbourg... Nous y arriverons en pleines fêtes... Et quel régal, mes amis!... C'est Toscanini lui-même qui dirige... Alors, pas d'hé-

sitation... Comme vous allez le voir, je n'ai pas perdu de temps... Le portier de notre palace vient de me donner tous les renseignements nécessaires et notre train part dans une heure... Allez donc boucler les valises... Je vais régler la note, nous nous arrangerons ensuite...

— Ma foi, dit Allard, c'est une idée... Mais quel type que cet Heyraud. Il ne changera jamais... On dirait un gosse... Dès qu'une idée germe dans son cerveau, il n'a de cesse avant de l'avoir mise à exécution...

C'était d'ailleurs exact. Et nous savions bien qu'il ne nous servirait à rien de protester contre une telle hâte. A dire vrai, son projet était loin de nous déplaire, car si nous étions des amateurs fervents du sport, nous étions également des fanatiques de la belle musique et, cette fois, nous étions servis...

Nous ne fûmes pas longs à empaqueter nos hardes et, une heure plus tard, nous étions dans le train confortable en partance pour Salzburg. Heyraud avait fait emplette, à la bibliothèque de la gare, d'un Baedecker magnifiquement relié de rouge vif et nous lisait à haute voix l'énumération des merveilles que nous allions rencontrer...

— Et, par-dessus le marché, les décors et la mise en scène sont de Reinhardt... ajouta-t-il d'une voix triomphante. Je crois que j'ai eu une riche idée... Qu'en pensez-vous?...

Nous nous contentâmes d'approuver en dode-

linant de la tête. Nous nous en serions voulu de refroidir l'enthousiasme de cet excellent Heyraud qui, après tout, pouvait bien avoir raison. Nous avions tant de fois entendu parler de Salzburg...

Nous arrivâmes à la nuit... Il pleuvait à torrents... Les rues étaient transformées en un véritable marécage. J'appris par la suite que la petite ville était fréquemment submergée par des pluies abondantes... et qui n'en finissent pas... Rouen n'est rien à côté!...

Nous errâmes mélancoliquement sous la pluie. Malgré le mauvais temps, la saison battait son plein et les hôtels étaient pleins. Notre enthousiasme, ou plutôt celui de notre ami, commençait à baisser sérieusement et nous nous demandions si nous n'allions pas être obligés de passer la nuit sur les banquettes peu confortables de la salle d'attente de la gare... Partout où nous nous adressions, on nous faisait une réponse, variant légèrement dans la forme, mais hélas, identique dans le fond :

— Nous regrettons vivement! Nous n'avons plus une chambre libre.

Peu à peu, nous devenions moroses. Nous finîmes par découvrir, dans un quartier excentrique de la petite ville, un hôtel qui ne payait pas précisément de mine. L'aubergiste, car il est difficile de l'appeler autrement, mit à notre disposition un cabinet sombre et sans confort, qu'il décorait pompeusement du nom de cham-

bre et dans lequel il installa un lit aussi peu moelleux que possible et où nous eûmes juste la place de nous allonger côte à côte...

Ce ne fut pas notre seule désillusion. Le lendemain matin, encore fourbus par la mauvaise nuit que nous venions de passer, nous apprîmes que les spectacles de Reinhardt, les concerts dirigés par Toscanini avaient attiré une foule considérable, que toutes les places étaient retenues à l'avance et qu'il fallait en faire notre deuil... Et cette pluie fine et pénétrante qui tombait sans arrêt...

Que faire? Il était impossible, par un temps pareil, de songer aux excursions, but de notre voyage... Rester enfermés dans notre taudis ou nous réfugier dans un café, telle était notre seule ressource...

Après trois journées mortelles, je résolus de prendre le taureau par les cornes et je déclarai net à l'ami Heyraud qu'Allard et moi, nous avions par-dessus la tête de Salzburg et que nous étions fermement décidés à repartir. Lui pourrait rester si bon lui semblait... Après bien des palabres, nous finîmes par remporter la victoire et nous arrivâmes à Bad Gastein, la station climatérique la plus connue de l'Europe centrale.

Là, nous recommençâmes à vivre. J'ai rarement vu un endroit plus enchanteur. La vallée du Gastein est profondément encaissée entre de hautes montagnes, comparables aux pics des Alpes, pittoresques et escarpés à souhait... Des

cascades impressionnantes, des sources thermales jaillissant avec fracas, une foule de touristes et de voyageurs de tous les pays et, surtout, un ciel radieux... Nous étions sauvés... Notre bonne humeur revenait peu à peu...

Les sommets recouverts de neige nous adressaient un appel éloquent auquel les alpinistes que nous étions ne pouvaient pas ne pas répondre.

Dès le lendemain matin, nous fûmes sur pied. Toute trace de fatigue avait disparu. J'avais revêtu mon costume de montagne ; culottes courtes et gros souliers... Mais hélas, la pluie avait décidé de ne pas nous laisser de répit... Et nous étions enveloppés d'une véritable mer de nuages. Mais, cette fois, nous décidâmes de passer outre. Nous étions venus pour escalader des pics, monter à l'assaut de glaciers... Il n'y avait pas de mauvais temps qui tînt... Nous irions quand même...

Allard, toujours prudent, objecta que nous pourrions peut-être attendre une éclaircie et fit valoir que, non seulement nous serions privés de tout spectacle grandiose, mais que nous courrions, avec un brouillard de cette intensité, le risque de nous rompre proprement les os au fond de quelque crevasse invisible, rien n'y fit...

Mais je ne voulais plus attendre et Jacques encore moins... Nous haussâmes les épaules devant la pusillanimité de notre ami et nous réso-

lûmes de partir dès le lendemain matin, quel que fût l'état du temps...

Nous étions assis tous les trois sur la terrasse de l'hôtel Astoria, à l'abri... Allard sortit sa courte pipe de bruyère et la bourra consciencieusement avec un tabac autrichien, nouveau pour lui...

— Quel temps, ronchonnait-il... Nous aurions aussi bien fait de rester à Paris... Nous aurions au moins économisé les frais du voyage...

Cette remarque de notre cher Harpagon nous fit sourire...

— Allons, fit Heyraud... un peu de patience... la pluie finira bien par s'arrêter.

Et, de fait, vers le début de l'après-midi, le ciel se dégagea peu à peu. Heyraud arborait un visage triomphant.

— Ça s'arrange... Le soleil commence à percer ces vilains nuages... Demain, nous aurons une journée splendide... Il est évidemment trop tard pour combiner une ascension, mais en attendant, nous pourrions peut-être nous dégourdir les jambes et visiter un peu les alentours...

Comme j'étais le linguiste de la bande, je fus chargé d'aller interviewer le portier, homme affable et correct, mais ignorant tout du français. J'ai fait, il y a quelques années, mes études à Heidelberg et il m'est resté une connaissance suffisante de la langue de Goethe pour pouvoir me débrouiller... Je fis évidemment un nombre colossal de fautes, dont le portier eut le bon goût

de ne pas sourire, et je lui demandais de m'indiquer quelques points d'excursion...

Il me renseigna avec une méticulosité bien germanique, me bombarda de prospectus et me dit :

— Vous avez d'abord Bad Gastein lui-même... C'est une station fort ancienne, presque historique... Il y a bien cinq cents ans qu'elle existe... On raconte, c'est une légende, bien entendu, que le duc Frédéric III poursuivait un cerf à la chasse... Il était fatigué et blessé... Il découvrit par hasard une source d'eau chaude qui émergeait à l'entrée du bois que vous voyez là-bas... Instantanément, il fut reposé et guéri... A la suite de cette découverte, l'endroit a acquis une célébrité qui n'a fait que croître avec les années... Et vous pouvez vous rendre compte de ce qu'est devenu l'endroit... Tout ce luxe, tous ces palaces datent de l'époque de François-Joseph qui venait faire ici sa cure chaque année... Avez-vous visité le château?... Et la résidence d'été de l'empereur?... Il faut voir cela, Monsieur...

— Bien, bien, répondis-je en essayant d'endiguer le flot des paroles du brave homme... Nous irons certainement... Mais, dites-moi, qu'y a-t-il à voir dans les environs? J'ai aperçu, là-bas, au fond de la vallée, comme une petite agglomération... Qu'est-ce que c'est ?...

— Dans la vallée du Gastein... Ah! oui, je vois ce que vous voulez dire... C'est un petit village qu'on appelle Hof Gastein... Il est à envi-

ron deux cents mètres en dessous... C'est assez intéressant... et surtout ce n'est pas loin... Vous en aurez pour un quart d'heure... D'ailleurs, vous pourrez y aller en autobus...

Je le remerciai et le quittai. J'en savais assez pour le moment.

Je transmis ces renseignements à mes compagnons de voyage et nous décidâmes de partir par le prochain autobus... Nous parcourûmes un trajet ravissant. La route contournait des pans de montagne abrupts, longeait des précipices profonds... parfois, à un tournant, entre deux rochers, on apercevait au loin la vallée pittoresque de Gastein, et puis, on se sentait soudain comme enfermé, prisonnier : c'était une nouvelle chaîne de montagnes à pic et couronnées de neiges éternelles... La voiture traversait des forêts de hêtres dont l'odeur amplifiée par la pluie récente fleurait bon...

Nous arrivâmes assez vite à Hof Gastein. Le soleil avait enfin déchiré le rideau noir des nuages et brillait joyeusement au-dessus de nos têtes. Le village était, certes, moins pittoresque et moins animé que Bad Gastein, mais il n'était pas dépourvu d'intérêt...

Allard, à la vue perçante et observateur de métier, remarqua les ruines blanches et dorées d'un vieux bourg qui se profilaient fièrement dans le lointain. Le château paraissait encore en assez bon état et nous n'hésitâmes pas à emboîter le pas à Camille, qui adorait tout ce qui

pouvait rappeler le temps jadis. Plût au ciel que nous n'eussions jamais, au grand jamais même, approché ces murailles délabrées. Nous nous serions épargné les plus grands malheurs et, selon toute probabilité, nous formerions encore l'inséparable trio d'amis dont la bonne entente était légendaire...

Mais je ne veux pas anticiper. Fidèle au plan que je me suis tracé, je raconterai tout ce qui s'est passé dans l'ordre chronologique des faits...

Peu à peu, nous nous rapprochions : le château, qui datait, à n'en point douter, du Moyen Age, ne paraissait pas trop mal conservé. Il était bâti à mi-pente, comme accroché aux flancs de la montagne, au milieu d'un petit bois de sapins, dont le feuillage sombre faisait violemment ressortir la blancheur d'une tour effilée, au toit pointu et recouvert d'ardoises bleues. On y accédait par un sentier étroit et rocailleux.

— Excellente préparation pour nos futures ascensions! plaisanta Heyraud.

Nous débouchâmes à l'orée du petit bois et découvrîmes une terrasse assez vaste, surplombant un abîme. Nous aperçûmes alors une rangée de tables et de chaises en bois rustique. Quelques-unes de ces tables étaient occupées par des touristes qui paraissaient s'y trouver tout à leur aise. Le château avait été transformé en hostellerie. En somme, les Autrichiens n'étaient pas différents des Français. Nous choisîmes un coin, à l'abri du vent et du soleil, qui commen-

çait à chauffer fortement, et nous attendîmes tranquillement qu'on vînt nous demander ce que nous voulions prendre. Le personnel paraissait se composer d'une seule personne, mais combien gracieuse et avenante. J'entendis des clients attablés l'appeler par son petit nom, charmant lui aussi : Mizzi. Mizzi vint donc s'enquérir de nos désirs. De près, je pus l'admirer. Elle portait un joli costume bariolé rappelant un peu celui des Tyroliennes. Son visage de Madone était d'une étonnante régularité de traits. Ses cheveux bruns étaient divisés en bandeaux serrés sur le front. Il me sembla que ses magnifiques yeux noirs étaient empreints d'une mélancolie inexplicable. Peut-être n'était-ce, après tout, qu'une idée suggérée par le cadre romantique du site...

— Sapristi ! fit Heyraud, quelle jolie fille ! Voilà bien ma chance. Dire que je ne puis même pas lui exprimer mon admiration.

Je la retins quelques instants et tentai de la faire bavarder, mais il me parut qu'elle n'y tenait guère et qu'elle écoutait d'une oreille distraite les propos que j'écorchais plus ou moins dans sa langue.

— Demande-lui donc, intervint Camille, quelques renseignements sur le château. Il m'a l'air d'être fort ancien. Tâche de savoir si on peut le visiter.

Mizzi me répondit que rien n'était plus facile

et s'éloigna après avoir pris notre commande : du lait caillé et des tartines de pain beurré.

— C'est vraiment une merveilleuse créature, reprit Heyraud en la suivant des yeux. Regardez-moi cette allure. Elle a un port de princesse. Dans une revue de jolies femmes, au Casino de Paris, elle ferait sensation. Tu lui demanderas son âge, Simon.

— Ah ! voilà l'éternel Don Juan qui reparaît, interrompit Allard. Tu seras bien toujours le même. N'oublie pas que nous sommes à l'étranger et non pas à Montmartre. D'ailleurs, je suis bien tranquille, cette petite... comment l'appelles-tu ?

— Mizzi.

— Va pour Mizzi. Tu penses qu'elle doit se soucier de toi comme d'une guigne. Tu n'es plus de première jeunesse, mon cher. Tes tempes grisonnantes le prouvent abondamment. Et tu n'es pas précisément un Adonis, alors...

— Ça va, répliqua Heyraud furieux. Moi, vieux ? Parle pour toi, mon bonhomme. Tout de même, à côté de toi, je fais encore bonne figure. T'imagines-tu...

— Voyons, mes amis, fis-je, est-ce que vous allez vous disputer, par hasard, et pour un motif aussi ridicule. Vous n'allez cependant pas vous donner en spectacle. Tenez, voilà la jeune beauté qui revient avec son plateau chargé. Vous allez me faire le plaisir de vous tenir tranquilles.

Mizzi déposa tranquillement nos consomma-

tions et je me préparais à lui poser une question quand je vis ses beaux yeux remplis de larmes. Je ne m'étais donc pas trompé tout à l'heure. La jeune fille réprimait avec peine des sanglots. Que s'était-il donc passé ? Mais, avant que j'aie pu ouvrir la bouche, j'entendis soudain un cri perçant, aussi peu harmonieux que possible, qui nous fit sursauter tous les trois. Ce cri fut suivi d'autres cris, aussi laids et aussi disgracieux. On eût dit d'une crécelle. Nous nous regardâmes, interloqués...

Brusquement, Allard me prit par le bras et me fit faire demi-tour sur ma chaise.

— Regarde donc, Simon, qu'est-ce que c'est que cela ?

Mizzi, qui avait suivi son geste, eut un sourire qui découvrit des dents éblouissantes. Elle avait compris la question d'Allard, car elle répondit, en s'adressant à moi :

— C'est Léo, le paon... Ce n'est pas une méchante bête, mais il ne faut pas la taquiner...

Mizzi s'éloigna. Un oiseau gigantesque s'avançait lourdement vers nous. C'est curieux comme un oiseau magnifique, quand il est immobile, peut devenir grotesque quand il marche. Le paon s'approchait en se dandinant, son cou de serpent allongé dans notre direction, tandis que ses petits yeux semblaient nous interroger sur le motif de notre présence. Les autres touristes ne le regardaient même pas. Ils étaient sans

doute habitués à le voir et blasés sur la beauté de l'oiseau.

— Quel plumage ! admira Heyraud.

Le paon était à deux ou trois mètres de nous. Il ouvrit le bec et laissa de nouveau entendre son horrible cri : « Le...o... Le...o ». Cette cacophonie commençait à me taper sur le système nerveux.

— Heu ! répondis-je, mais quel ramage !... Non, décidément, je n'éprouve aucune sympathie pour ces stupides volatiles.

J'eus alors l'impression très nette que l'oiseau me jeta un regard chargé de haine et de fureur.

II

UNE ESCAPADE

— Les paons sont des oiseaux fort intelligents, interrompit Jacques, et pas sauvages du tout. On a bien raison de dire : orgueilleux comme un paon. Regarde-moi celui-là, Simon... Vois comme il redresse sa tête. Il a vraiment grand air. Mais à quoi songes-tu donc, mon vieux « rêveur » ?

Je dois dire que mes amis m'avaient décerné le sobriquet de « rêveur ». Je ne sais d'ailleurs pas exactement pourquoi. Il m'arrive assez fréquemment, je le sais, de me plonger dans des pensées lointaines, mais je n'ai rien d'un rêveur ni d'un songe-creux. Bien au contraire, je crois pouvoir dire qu'il n'y a personne de plus positif que moi. Au surplus, chacun de nous portait ainsi un petit nom amical, que nous nous donnions dans l'intimité. Camille, je l'ai déjà dit, était surnommé l'Ecossais, car chacun sait que ces braves montagnards ont une réputation d'avarice assez justifiée, et peut-être Allard aurait-il pu leur rendre des points. Quant à Heyraud, nous ne nous étions pas cassé les méninges pour lui trouver un surnom : nous l'appelions

Don Juan, et il me paraît inutile d'expliquer pourquoi...

Un peu agacé, je cherchais une réponse un peu vive à faire à l' « Ecossais » quand un vacarme épouvantable nous fit tourner la tête à tous les trois. A quelques mètres de nous, on criait... J'entendis une voix de basse puissante qui semblait articuler des menaces dans une langue ressemblant à l'allemand et que je reconnus vite pour être du patois, puis une femme poussa des cris aigus de terreur et de douleur...

Nous nous consultâmes du regard et nous levâmes ensemble pour nous diriger du côté d'où semblait venir la dispute. A peine avions-nous contourné le bosquet que nous aperçûmes un homme, à la carrure puissante, paraissant avoir une quarantaine d'années, dont le front bas et rectangulaire annonçait la bestialité, qui frappait à tour de bras, avec une cravache, sur une jeune fille, qui poussait des cris et se protégeait, de ses bras étendus, contre les coups qui lui cinglaient les épaules...

C'était notre petite serveuse de tout à l'heure, la charmante Mizzi, qui était l'objet de cet ignominieux traitement...

Elle hurlait de douleur. Nous hâtâmes le pas vers le groupe. Je remarquai, non sans étonnement, que les nombreux consommateurs regardaient le spectacle de loin, tranquillement, et sans paraître vouloir intervenir...

— Garce ! hurlait la brute dans son jargon. Tu vas voir... Je vais t'apprendre...

Il ponctuait chacun de ses mots d'un coup de cravache, qui laissait un sillon rouge sur les épaules et les bras nus de la pauvre enfant...

L'homme entendit le bruit de nos pas sur le sable et tourna son visage dans notre direction. J'avoue avoir rarement rencontré une trogne aussi repoussante que celle de cet individu. Sa face grimaçait comme celle d'un gorille. Ses pommettes saillantes étaient d'un rouge violet; son nez, puissant et déformé, s'épanouissait à la base comme le mufle d'une bête féroce, et sa bouche, contractée par un rictus haineux, découvrait des dents noirâtres. Il était vêtu négligemment. Sa chemise, sans col, s'ouvrait sur un torse velu et ses bras nus étaient couverts de tatouages...

Devant cette scène de révoltante brutalité, Heyraud était devenu blanc comme un linge.

— Pourquoi ce sauvage frappe-t-il ainsi sur cette pauvre petite ? demanda-t-il en se tournant vers moi.

Je haussai les épaules.

— Est-ce que je sais ?... Dans tous les cas, cela ne nous regarde pas... Reste tranquille et retournons à notre place. Nous n'allons pas nous mêler de cette affaire...

Heyraud bondit.

— Je ne puis pas supporter ce spectacle, c'est honteux...

Et, avant que l'un de nous eût pu faire un geste pour l'arrêter, Jacques s'était précipité...

— Il va nous amener encore une histoire, soupira le prudent Allard. Simon, cours donc après lui et tâche de lui faire entendre raison... Il t'écoutera plus volontiers que moi...

J'hésitais. Je vis de loin Jacques qui était tout près de l'homme et qui l'invectivait. L'autre cessa de frapper et tourna la tête, mais comme il était évident qu'il ne comprenait pas un mot aux reproches de Jacques, il reprit bien vite son attitude menaçante... Je le vis relever le bras et s'apprêter à frapper de nouveau la jeune fille. Mais Heyraud avait bondi avec la souplesse d'un félin. Avant que la brute eût compris ce qui lui arrivait, Jacques lui avait arraché sa cravache des mains... L'air siffla et la cravache, maniée d'une main vigoureuse, vint s'abattre sur le crâne rasé de l'homme. Je vis une marque sanglante sur le front de la brute. Une seconde plus tard, l'homme avait repris ses esprits. Il fit mine de se ruer sur Jacques. Il était temps que j'intervienne, sinon, Dieu sait comment les choses allaient tourner... Je me précipitai à mon tour, saisis Jacques par le bras et, sans dire un seul mot, je l'entraînai... Il voulut résister, mais j'ai une poigne solide, moi aussi, et je finis par avoir raison de Jacques, qui me suivit docilement...

Bien entendu, l'incident n'était pas passé inaperçu, et j'eus l'impression que la plupart des

autres personnes qui avaient assisté de loin à la scène nous jetaient des regards réprobateurs. On chuchotait sur notre passage... Je me sentis mal à l'aise... Allard conseilla de partir et je lui donnai raison. Jacques tremblait encore de fureur, mais ne disait pas un mot...

— Allons-nous-en, repris-je. Nous allons nous attirer une sotte histoire avec ta manie de jouer au chevalier... C'est très joli, mais de quel droit nous mêlerions-nous de choses qui ne nous regardent en aucune façon ?

Heyraud se mordit les lèvres, mais ne me répondit pas directement.

— Le chien, marmotta-t-il... Je l'aurais tué avec plaisir.

— Tu es complètement fou, mon pauvre ami, fit Allard. Paye, mon vieux « rêveur », et filons d'ici... Je crois que notre pauvre Don Juan a attrapé un coup de soleil...

Ce fut Mizzi qui vint lorsque je demandai l'addition. Tout en me rendant la monnaie, elle pleurait encore à chaudes larmes. Jacques regardait avec commisération les traces laissées par la cravache sur ses bras et sur son visage. Il lui laissa un pourboire royal, qui lui valut un regard de profonde reconnaissance de la part de Mizzi et un regard ironique de celle de l' « Ecossais ». Et nous nous levâmes...

Nous redescendîmes en silence le petit sentier par lequel nous étions arrivés. Je me demandai si je n'allais pas reprocher violemment à Jac-

ques sa conduite ridicule, mais, à la réflexion, je préférai m'en abstenir : je connaissais mon ami. Il était obstiné comme pas un et n'en faisait qu'à sa tête. Lui reparler de cette algarade n'aurait fait que ranimer sa colère... Il valait mieux attendre qu'il fût de nouveau de sang-froid.

Nous arrivâmes au bas de la colline et nous approchâmes de la station d'autobus. Heyraud était toujours silencieux et son visage crispé ne me disait rien qui vaille. De fait, au moment où nous allions monter dans la grosse voiture, il nous tendit la main, à Allard et à moi, comme pour prendre congé de nous...

— Bonsoir, nous dit-il...

— Hein ?

— Oui, rentrez si vous voulez. Moi, je reste ici... Demain, je ferai chercher mes valises...

Nous crûmes tomber des nues. Allard leva les bras au ciel.

— Ah ! ça ! Jacques... Tu deviens fou, ma parole... Veux-tu me dire à quoi rime cette subite résolution...

Heyraud haussa les épaules.

— Je n'ai pas envie de te donner l'explication que tu réclames... Tu ne la comprendrais pas... pas plus que toi, d'ailleurs, Simon... Et puis, je suis majeur, je crois, et ne dois compte à personne de mes actes, que je sache ?... J'ai décidé de rester et je reste...

— Sois donc raisonnable, voyons, Jacques,

fis-je en le prenant affectueusement par le bras. C'est cette petite qui t'a tourneboulé la tête... Ne sois donc pas ridicule... Serais-tu amoureux, par hasard ?...

— Tu es grotesque, gronda Jacques. Je ne connais pas cette jeune fille... Je l'ai vue, comme vous, aujourd'hui pour la première fois, et, par-dessus le marché, il m'est impossible d'échanger la moindre parole avec elle... Mais je ne puis contester qu'elle me plaît... qu'elle m'intéresse...

— Ecoute, Jacques, c'est de l'histoire ancienne. Tout le monde sait très bien que tu ne peux pas voir un jupon sans aussitôt que ton cœur batte, reprit Allard avec une pointe d'ironie dans la voix.

Jacques serra les poings, mais ne répondit rien. Il se contenta de nous tourner le dos.

— Ça, c'est un comble, grommela Allard.

Je courus derrière Jacques et tentai de le ramener.

— Jacques, sérieusement, je te supplie de ne pas faire l'enfant. Est-ce que tu as bien pesé ta décision ? Tu as l'intention bien arrêtée de rester ici ?

— Parfaitement.

— Et où logeras-tu donc ?

Heyraud me désigna du doigt une enseigne en fer forgé qui se balançait au vent.

— Tu le vois : Hôtel Moser...

Je n'insistai plus. Je lui tendis la main.

— Soit, Jacques, mais je crois que tu es en train de faire une grosse bêtise.

Je retournai auprès d'Allard et lui fit part de la décision irrévocable de notre ami.

Allard parut fort contrarié. Il frappa violemment le sol de sa canne ferrée.

— Si j'avais su, sapristi, je te jure que je serais resté bien tranquillement à Paris... Avec ce Jacques, on peut toujours s'attendre à des histoires de ce genre-là... Nous voilà bien, à présent... Tu verras qu'il nous gâtera toutes nos vacances.

Je ne répondis rien, mais, au fond de moi-même, j'étais bien obligé de reconnaître qu'il avait raison.

— Et maintenant, reprit Camille, qu'allons-nous faire ?

— Je n'en sais rien du tout... Il est évident que Jacques est un drôle de pistolet, mais le mieux est de céder, sinon il s'entêtera jusqu'au bout. Et puis, que veux-tu ? nous avons entrepris ce voyage ensemble, ce n'est pas pour nous séparer maintenant.

— Je ne comprends pas très bien ce que tu veux dire par là...

— Cela signifie que... enfin, il me semble que... nous pourrions faire comme lui et élire domicile ici. Que ce soit à Bad Gastein ou dans cet endroit, nous ne serons pas plus mal. Qu'en penses-tu ?

— Soit, répondit Allard après quelques ins-

tants de réflexion. Tu as raison. Au moins, nous serons plus près de lui et nous pourrons peut-être l'empêcher de faire de nouvelles folies. Mais, auparavant, il faut que nous allions chercher nos bagages...

Nous prîmes l'autobus, qui nous ramena à l'hôtel. Nous bouclâmes nos valises et demandâmes notre note. Le brave portier se demandait pourquoi nous quittions si brusquement le palace. Puis nous fîmes chercher un taxi qui nous conduisit, avec tout notre attirail, à Hof Gastein. Nous descendîmes à l'hôtel Moser, prîmes une chambre à deux lits, après tout aussi confortable que celle que nous venions de quitter et nous demandâmes au directeur si Jacques était là... On nous répondit qu'il venait de sortir...

— Où a-t-il bien pu aller ? demanda l'Ecossais.

— Bah ! en ville pour acheter du savon et une brosse à dents en attendant sa malle. Nous le retrouverons à l'heure du dîner. Tiens, je te fais cent points au billard en attendant...

Nous l'attendîmes en vain.

De guerre lasse, Allard et moi nous passâmes dans la salle à manger.

— Je commence à être inquiet, me dit Allard.

— Il va arriver d'un moment à l'autre, répondis-je avec indifférence, mais, dans le fond, je n'étais pas rassuré. Avec cet animal de Jacques, on pouvait évidemment s'attendre à tout...

Nous étions sur le point de nous lever de table

quand Jacques apparut. Il était couvert de poussière et paraissait fatigué. Sans doute avait-il fait une longue promenade. En nous voyant, il eut, ce me semble, une petite moue de contrariété, vite réprimée.

— Je vous croyais partis, dit-il en venant s'asseoir à notre table.

— Tu vois que non, répondis-je... Nous avons fait mieux. Nous sommes venus nous installer ici. Nous ne te quitterons pas, et nous avons même apporté tes bagages.

— Ah ! fit Heyraud, l'air absent...

Puis nous bavardâmes comme si rien ne s'était passé dans la journée, chacun évitant soigneusement de parler du seul sujet qui l'intéressât pour des causes diverses : du château accroché au flanc de la montagne. Je remarquai qu'il avait fait l'emplette de quelques livres et de cartes : il était évident que l'étude de la région venait de le passionner subitement...

Après que Jacques se fût restauré, nous passâmes dans le hall et nous installâmes dans de confortables fauteuils d'osier, en tirant sur nos excellents cigares.

— C'est un plaisir de fumer dans ce pays, fit remarquer l'Ecossais. Pour vingt sous, on a un havane de marque...

Allard et moi, nous nous plongeâmes dans la lecture des journaux français qui venaient d'arriver. Pendant ce temps, Heyraud fumait une pipe de bruyère et se penchait sur ses cartes,

Dans le fond, je sentais bien que l'ambiance n'était pas comme elle aurait dû être. De temps à autre, notre ami jetait un regard à travers les vitres de la grande baie... Il était tard et, bien entendu, il était difficile de se rendre compte de l'état du ciel.

— Alors, demanda Allard, quel est le programme pour demain ?

— Demain ? fit Heyraud ironiquement. Mais mon pauvre ami... Regarde donc au dehors. Il n'y a pas une étoile. Le temps est couvert. Ecoute-moi ce vent. D'ailleurs, je ne te donne pas cinq minutes avant que n'éclate un orage. Nous jouons de malheur.

Je sortis un instant sur le pas de la porte. Effectivement, la pluie commençait à tomber à grosses gouttes, larges comme des pièces de cent sous. Le ciel s'illumina, j'entendis un grondement sourd, mais encore assez éloigné, puis les éclairs se succédèrent et embrasèrent le ciel. C'était la première fois que je voyais un orage de cette violence en montagne, et j'avoue que ce spectacle ne laissait pas de m'impressionner... Des torrents d'eau se déversaient.

— Allons, fis-je, il n'y a plus qu'à renoncer. Fichues vacances... Heyraud semblait radieux. Plus la tempête faisait rage, plus il semblait satisfait.

J'eus tout d'un coup le pressentiment qu'il avait en tête un projet secret et que ce déchaînement des éléments favorisait ce projet. Je

continuai à lire mes journaux tout en observant Jacques du coin de l'œil. Il commençait à se faire tard. Nous étions les seuls hôtes attardés dans le hall.

— Si on allait se coucher, proposa Allard.

Nous nous levâmes. A ma grande stupéfaction, je vis Jacques se diriger du côté du portemanteau, prendre son chapeau, enfiler son imperméable. Il tenait à la main sa canne à bout ferré.

— Bonne nuit, les enfants...

— Quoi, s'écria Camille. Voilà que tu sors... par un temps pareil... Il fait noir comme dans un tunnel. Tu vas te tremper jusqu'aux os. Encore heureux si tu ne tombes pas dans un ravin.

— Je sors quand même... J'espère que tu me donnes la permission...

— Ecoute, Jacques, cela devient stupide... Qu'est-ce qui te prend ? Tu ne peux pas rester avec nous ? Entends cette pluie qui n'arrête pas.

— C'est exactement le temps qui me convient. Ne t'inquiète donc pas pour moi... je ne suis plus un bébé... Allons, bonsoir, mes amis...

Il releva le col de son manteau et nous quitta brusquement. Nous le vîmes s'enfoncer dans la nuit.

Je réfléchis une seconde et me précipitai à mon tour sur mon chapeau et sur mon imperméable.

— Toi aussi, demanda Camille. C'est contagieux...

— Parfaitement, répondis-je avec force. Je ne peux pas le laisser partir seul. Je sens qu'il court au-devant d'un danger...

— Ce sera bien de sa faute...

Sans vouloir écouter Camille davantage, je me lançai sur les traces de notre ami. Il faisait une obscurité profonde. Je ne voyais pas à trois pas devant moi. Instinctivement, je pris le chemin qui devait me conduire au château. Je savais bien que c'était la direction prise par Heyraud. Où donc aurait-il été sinon là-bas ? Je hâtai le pas. Au bout de cinq minutes de trajet, qui me parurent interminables, butant à chaque instant dans une ornière, risquant de tomber dans les fondrières creusées par l'orage, j'aperçus une forme qui se mouvait à une centaine de mètres devant moi : c'était Jacques qui avançait lentement. Par moments, il allumait sa lampe de poche. Je l'appelai, mais il ne se retourna même pas. Sans doute était-il encore trop loin, ou bien les grondements du tonnerre étouffaient mes appels. Dans le fond, c'était mieux ainsi. Il était préférable qu'il ne sût pas que j'étais sur ses talons. Je vis Heyraud quitter brusquement la grande route et s'enfoncer dans le petit sentier qui menait au castel. J'avais donc deviné juste. Mais qu'allait-il faire là-bas ? J'allais le savoir dans quelques instants...

En réalité, l'ascension dura fort longtemps. Le terrain était détrempé et glissant. Des pierres dénudées par les pluies, de grosses racines ren-

daient la marche fort pénible et même dangereuse. Heureusement, je suis un alpiniste consommé et j'y vois assez clair la nuit.

La pluie avait cessé de tomber, on entendait seulement le clapotement des gouttes tombant d'une feuille sur l'autre, j'aperçus la lune à travers les arbres. Nous arrivâmes à une clairière. Jacques s'arrêta brusquement. Je l'imitai, bien entendu. Il restait immobile, planté comme un piquet... Devant lui, je vis soudain les ruines du château. La lune venait de se découvrir complètement et inondait de sa lumière argentée la tour à demi-écroulée envahie par le lierre. Le spectacle ne manquait pas de grandeur. De loin, avec un peu d'imagination, je me représentai Jacques comme un chevalier errant sortant d'un bois enchanté et se préparant à délivrer une princesse inconnue retenue prisonnière par un méchant génie...

Mais Jacques sortit bientôt de son immobilité. Je le vis courber sa haute taille et s'avancer doucement jusqu'à l'escalier de bois vermoulu qui donnait accès à la terrasse. J'entendis distinctement les marches pourries gémir sous le poids de mon ami. Aucune des fenêtres n'était éclairée. Le château paraissait endormi et, de nouveau, je pensai à la Belle au bois dormant... Je me glissai au pied de l'escalier et attendis que la silhouette de mon ami eût disparu. A mon tour, je posai le pied sur les marches et arrivai en haut.

Jacques avait déjà traversé le jardin et se rapprochait du donjon. La lune éclairait les deux immenses fenêtres du haut, on eût dit deux yeux gigantesques brillant dans un visage invisible... Jacques s'arrêta devant la porte basse qui servait d'entrée. Sans doute réfléchissait-il au moyen de s'introduire dans le vaste bâtiment sans attirer l'attention. Etait-il devenu fou ? Ne se rendait-il pas compte du grave danger auquel il s'exposait ?

Et tout cela pour revoir cette Mizzi, cette jolie fille avec laquelle il serait incapable de converser et qui devait se soucier de lui à peu près comme la reine d'Espagne se souciait de Ruy Blas... Si toutefois il parvenait à la voir, par quel éclat de rire moqueur n'allait-elle pas l'accueillir ? Et ce serait joliment bien fait...

Heyraud se retourna brusquement et revint lentement sur ses pas. Je m'aplatis contre un arbre. Par bonheur, il n'alluma pas sa lampe à ce moment et il ne me vit point dans le noir. Il me frôla. Il me sembla qu'il sentait une présence invisible et cachée. Puis il haussa les épaules et poursuivit son chemin...

Je vis Jacques faire un bond de côté. Moi-même, je tressaillis... Nous venions d'entendre un cri affreux prolongé, qui, sur le moment, me donna la chair de poule. Le cri se répéta, terrifiant, dans la nuit. Alors, je repris mon sang-froid et souris : je venais de me souvenir... de reconnaître : Le...e...o, Le...e...o...o. Et je

vis une forme gigantesque surgir devant Heyraud... C'était le paon qui lui faisait cet accueil musical...

J'entendis Jacques pousser un juron de colère...

— Sale animal, grommela-t-il...

Puis j'entendis un claquement sec, et tout retomba dans le silence le plus profond...

III

L'ARCHITECTE SIGARD

J'attendais toujours dans ma cachette. Qu'allait-il se passer ? Jacques allait-il redevenir raisonnable et rentrer tranquillement à l'hôtel ou bien allait-il persévérer dans sa folle entreprise ?

Si j'avais conçu quelque espoir, il devait être rapidement détrompé, car je vis Jacques rebrousser chemin, revenir jusqu'à la petite porte et se précipiter dessus de toutes ses forces. Décidément, mon malheureux ami était toujours en proie à son idée fixe. Je le vis renouveler sa tentative une fois, deux fois, sans plus de succès, mais toujours avec la même obstination... Une troisième fois, Jacques prit son élan et se rua... Je vis soudain la porte céder sous ses efforts... ou du moins je le crus. La porte s'ouvrit d'un seul coup. Je sentis mon sang se glacer dans mes veines au spectacle qui s'offrit à mes yeux. Je vis une forme sortir. Heyraud fit un bond en arrière. Quant à moi, qui m'étais aventuré un peu en avant, prêt à venir à la rescousse au moindre indice de danger, je me blottis prudemment dans l'ombre. Il était bon que personne ne me vît. C'était ma seule chance d'intervenir

avec succès. A mon avis, la forme, dont je ne pouvais distinguer les traits, ne pouvait être que le propriétaire du château. Je m'attendais, d'une seconde à l'autre, à un pugilat. Mais rien de semblable ne se produisit...

La forme se dirigeait sur moi sans paraître avoir vu Jacques. Je reconnus avec stupéfaction Mizzi. Elle était en chemise de nuit, ses cheveux en nattes retombaient sur ses épaules et elle avançait les mains en avant, comme à tâtons... Je dois avouer que, sur le moment, cette apparition me troubla. Je me rendis compte que Jacques ne devait pas être moins troublé que moi, car je le vis hésiter, se détourner... Mizzi n'était plus qu'à quelques pas de moi. Il était évident qu'elle allait m'aborder et, par conséquent, dévoiler ma présence à Jacques, lorsque, soudain, elle fit demi-tour et se dirigea du côté du jardin. Je me demandais ce qui se passait exactement quand, enfin, une idée me traversa l'esprit comme un trait de lumière : il n'y avait qu'une explication possible. Comment n'avais-je pas remarqué plus tôt qu'elle marchait les yeux fermés ? Parbleu ! Mizzi était somnambule et tout, dès lors, était compréhensible...

Dans tous les cas, il fallait se garder à tout prix de la réveiller si on ne voulait pas provoquer une véritable catastrophe. Pourvu qu'Heyraud eût la même idée ! Je tournai les yeux de son côté, mais je ne le vis plus... Je ne fus pas long à comprendre. Mon audacieux ami avait

profité de l'occasion unique qui lui était offerte et il s'était introduit dans l'intérieur de la maison par la porte qu'on lui avait si miraculeusement ouverte...

Je fus immédiatement saisi d'une crainte terrible. Il fallait absolument le protéger contre le danger qui le menaçait inévitablement et dont il semblait n'avoir même pas conscience... Je m'élançai sur ses pas... Je me retournai encore une fois et aperçus Mizzi qui avait atteint l'extrémité du jardin. Puis je pénétrai, moi aussi, dans la vieille demeure...

Tout de suite à gauche, après la porte, je vis un escalier de bois, étroit, et en forme de colimaçon qui devait mener au sommet de la tour. Jacques avait déjà commencé à le gravir. J'entendais le bruit de ses pas et, par instants aussi, celui de sa respiration profonde. Pourquoi, diable, Jacques continuait-il à monter et pourquoi avait-il négligé de pénétrer dans la pièce dont la porte donnait sur le vestibule du bas ? Mystère... Mais avais-je le temps de chercher à comprendre ?...

J'estime qu'il me fallut bien trois minutes pour arriver au sommet : je vis une porte, à demi-ouverte sur une pièce plongée dans l'obscurité... Jacques était arrêté sur le seuil. Visiblement, il hésitait à entrer. J'étais à environ deux mètres au-dessous de lui. Il ne m'avait pas entendu. La lune, dont les rayons passaient par une lucarne, éclairait en plein son visage : il

était d'une pâleur mortelle, je vis que son corps était agité d'un tremblement qu'il ne parvenait pas à maîtriser et ses yeux semblaient attirés hors de leurs orbites par un spectacle horrible, mais dont je ne pouvais me rendre compte... Cette attitude, cette évidente terreur me firent peur à moi aussi. J'avançai encore de quelques pas. J'étais tout près de lui. Un simple recul de sa part et il se heurtait contre moi. Par-dessus son épaule, je risquai un coup d'œil, à la fois craintif et curieux, et alors... alors, je compris...

Au milieu de la pièce, à sept ou huit mètres de nous, il y avait une vaste table, à l'extrémité de laquelle brûlait une lampe à huile dont la faible flamme éclairait uniquement la table... Assis à cette table, et nous tournant le dos, un homme paraissait plongé dans la lecture d'un vaste in-folio. Je distinguai deux hautes fenêtres, dont les persiennes, soigneusement closes, ne laissaient filtrer aucune lumière à l'extérieur... Je reconnus sans difficulté le rustre qui avait maltraité la petite Mizzi dans l'après-midi. Son crâne rectangulaire, si caractéristique, suffisait pour l'identifier. Mais, ce qui mit le comble à ma terreur, ce fut de voir un cercueil, allongé à terre à côté de lui. Le cercueil était grand ouvert et, à l'intérieur, il y avait un cadavre... un mort... Je distinguai parfaitement la chevelure neigeuse du mort, le coussin sur lequel reposait sa tête. Il avait les mains croisées sur la poi-

trine et l'une de ses mains tenait un crucifix... Je suis loin d'être peureux. J'ai fait la guerre et j'ai, hélas ! vu plus d'un cadavre dans ma vie, mais ce spectacle nocturne me remplit d'effroi... De quelle mystérieuse ou criminelle opération étais-je donc le témoin ?...

Etait-ce une évocation d'esprits ?...

Etait-ce un acte criminel ? Que faisait ce cadavre en ce lieu élevé, alors que sa place était sous terre ? Que faisait le vivant à côté du cadavre ? Quel grimoire s'efforçait-il à déchiffrer ? Dans tous les cas, il était impossible que la situation se prolongeât... L'homme se leva de son siège, s'approcha du cercueil, éclata d'un rire démoniaque que me fit frissonner, puis, d'un geste brusque, il rabattit le couvercle du cercueil. Du coup, je me sentis moins mal à l'aise. Je vis l'homme se frotter les mains l'une contre l'autre avec une joie non dissimulée. Le grimoire avait-il livré son secret ? Le mort, interrogé, avait-il répondu ?

Heyraud était appuyé contre un pilier de bois et paraissait transformé en statue. J'eus l'impression qu'il était incapable de faire le moindre mouvement. Je fus sur le point de le tirer par la manche ou de le pousser légèrement pour qu'il comprît qu'il n'était pas seul, mais j'entendis, à ce moment précis, retentir le cri affreux de l'oiseau. Le paon nous régalait d'une nouvelle sérénade. Alors, l'homme s'avança vers la

fenêtre, qu'il ouvrit, et, se penchant au dehors, il proféra un juron...

— Reviens immédiatement, garce... Dépêche-toi de rentrer, sinon tu verras ce qu'il va t'en coûter... Ma cravache n'est pas fatiguée... Allez, allez... rentre, entends-tu ?...

Il referma la fenêtre et se tourna de notre côté... L'espace d'une seconde, il parut aussi stupéfait que si la foudre était tombée à ses pieds, mais son hésitation ne dura qu'un instant... Un cri de fureur s'échappa de sa bouche affreuse, et il bondit jusqu'à la table. Ce ne fut pas long. Je le vis allonger la main, ouvrir un tiroir et en sortir un revolver de dimensions respectables...

L'instant était critique. Il était nécessaire de prendre une décision sans retard, car notre vie était menacée. Je m'étonne encore maintenant du sang-froid dont je fis preuve. Je saisis Jacques par le bras et li tirai brutalement en arrière. Sans lui donner une explication, je le repoussai dans l'escalier et l'obligeai à le descendre quatre à quatre. La menace du danger imminent me donnait une force surhumaine... Jacques, même s'il en avait eu envie, n'aurait pu me résister. En quelques secondes à peine, nous fûmes au pied de l'escalier, puis à l'extérieur... et nous prîmes notre course dans la direction de la terrasse. Il était temps : déjà des balles passaient en sifflant au-dessus de notre tête. Si nous étions restés une seconde de plus

là-haut, notre compte aurait été bon... Heureusement, l'énergumène tirait mal; cependant, la fusillade dura encore quelque temps. Nous revînmes fourbus à l'hôtel, mais nous étions sains et saufs...

Pendant le chemin, nous n'échangeâmes pas une parole, nous en aurions été incapables, mais le souvenir du spectacle macabre dont nous avions été les témoins me poursuivait comme une obsession...

*
* *

Le lendemain matin, nous nous retrouvâmes tous dans le hall de l'hôtel. En rentrant dans ma chambre, j'avais trouvé Allard mortellement inquiet. Il m'assaillit de questions, mais je lui donnai une vague explication qui parut satisfaire l'Ecossais, car l'instant d'après, il s'était retourné contre le mur et ronflait comme une toupie allemande...

Heyraud paraissait se ressentir encore de l'aventure de la nuit précédente, mais il était parfaitement maître de lui. Il affectait le plus grand calme et seul un observateur attentif aurait pu noter qu'il était un peu nerveux... Au contraire, il était d'une humeur charmante, qui faisait un contraste surprenant avec son attitude de la veille. Il ne cessa de plaisanter, de nous raconter des histoires marseillaises ou montmartroises... Mais je ne me laissai pas prendre aux apparences. Je connaissais trop bien mon ami

pour penser un seul instant que l'affaire de Mizzi et du château était liquidée dans l'esprit de Jacques. Je savais, au contraire, que, pour lui, elle ne faisait que commencer, et j'appréhendais la suite, sans toutefois rien laisser voir de mes craintes... Le temps était splendide. La pluie avait cessé pour faire place à un soleil radieux. Les montagnes se détachaient, un peu estompées dans la brume dorée, et leur proximité inspiraient au citadin que j'étais, je ne sais quelle impression de force et d'écrasement... Ce fut avec soulagement que nous sortîmes de l'hôtel : il faisait si bon respirer l'air pur de ces hauteurs... Après le petit déjeuner, copieux comme on le sert en Autriche, Jacques était remonté dans sa chambre en nous priant de l'attendre. Il redescendit un quart d'heure plus tard... vêtu en Tyrolien... Nous constatâmes avec surprise qu'il portait des culottes courtes en cuir et une petite veste comme en ont les chasseurs de la région... Sa tête était ornée d'un petit chapeau vert avec une plume, et ses pieds étaient chaussés de robustes souliers à semelle épaisse et cloutée. Il avait enroulé autour de son épaule une corde de chanvre.

— Au revoir, « Rêveur », me dit-il en me serrant affectueusement la main... A bientôt, Ecossais... Je pars tout seul, je vais escalader le Gamskar...

— Kekseksa ? demanda Allard, avec un léger accent de surprise...

— Comment, voilà près de trois jours que tu es dans la région et tu ne connais encore rien... Achète donc un guide et étudie-le... Au revoir, mes amis, à bientôt...

Il s'éloigna en éclatant de rire. Cette fois, je le laissai partir sans la moindre inquiétude. Je pensais bien qu'instruit par l'expérience, il serait prudent...

— Et nous ? interrogea Allard. Qu'allons-nous faire ?

— Est-ce que je sais ? Si nous suivions l'exemple de Jacques et si nous allions nous mettre en tenue... Après tout, nous sommes venus ici pour excursionner...

— Je ne te dis pas le contraire, seulement... hier soir, quand je t'ai vu sortir derrière Jacques, j'ai voulu en faire autant... Malheureusement, dans l'obscurité, mon pied a glissé et je me suis fait une légère foulure... je préférerais me reposer encore aujourd'hui... Demain, il n'y paraîtra plus...

— Tu souffres ?

— Non, même pas... Mais, je t'en prie, que cela ne te dérange pas dans tes projets ascensionnistes... J'ai emporté quelques bouquins et je saurai très bien passer mon temps... Donc, si tu as envie de te promener, ne te gêne pas pour moi ?... Fais comme si je n'existait pas...

Solidement chaussé, armé de ma canne de montagne, je laissai l'Ecossais avec ses livres et me mis en route. Les choses, d'ailleurs, s'ar-

rangeaient à merveille pour moi. Il y a des instants dans la vie où l'on éprouve un besoin impérieux d'être seul avec ses pensées et j'étais justement dans un de ces moments-là... J'allais pouvoir enfin réfléchir à mon aise sur les événements de la nuit, classer mes souvenirs, mettre un peu d'ordre dans mes idées et tenter de tirer une conclusion, des déductions de tout ce que j'avais vu... C'était évidemment cette jeune fille, cette petite paysanne, qui avait produit une si grosse impression sur mon ami.

C'était elle, évidemment, qui, sans le vouloir, avait déclenché cette aventure... Mais qui pouvait bien être le paysan brutal qui l'avait battue au point qu'Allard n'avait pu contenir son indignation ? Pourquoi l'avait-il ainsi rouée de coups ?

Etait-ce sa fille ? Sa servante ? Que cherchait donc Jacques dans le château ? On pouvait, certes, supposer, qu'avec son esprit chevaleresque, il avait voulu tirer vengeance du butor, mais alors pourquoi était-il monté directement en haut de la tour ? Il semblait avoir un but bien précis. Et puis venait la question la plus importante de toutes. Le cadavre ?... le cadavre de qui ? Etait-ce une victime de ce monstre ? Il avait, à tout prendre, une tête d'assassin. Il avait, dans tous les cas, prouvé, en nous attaquant, qu'il ne reculerait pas devant un crime... N'avais-je pas le devoir de faire part de ma découverte lugubre aux autorités du pays? Hum!

cela méritait réflexion. J'allais être interrogé, Heyraud aussi... Toutes nos vacances allaient être empoisonnées... Nous étions étrangers, par principe, suspects... Non, il valait mieux se taire, éviter les complications...

Instinctivement, j'avais pris la route menant au château. Je reconnus le petit sentier sous bois dans lequel nous nous étions engagés la nuit précédente. Mais je me gardai bien de le prendre et je restai prudemment sur la grand'-route... Oui, le mieux était de rester tranquille. En tout cas, je résolus de ne rien faire avant d'avoir consulté Jacques à ce sujet...

— Voulez-vous me permettre de vous demander un peu de feu, me demanda-t-on subitement, en un français excellent...

Je sursautai... Je m'étais si profondément isolé avec mes pensées que je n'avais pas remarqué l'homme qui m'abordait courtoisement.

Le nouveau venu était élégamment vêtu d'un costume de touriste.

Il était grand — il avait une bonne tête de plus que moi —, blond et d'abord sympathique. Je m'empressai de lui tendre ma cigarette allumée, et, bien entendu, il me remercia...

Bien entendu aussi, nous liâmes conversation.

— Permettez-moi de me présenter... Architecte Sigard... Je pense que vous ne m'en voudrez pas d'avoir interrompu votre rêverie solitaire...

— Pas le moins du monde! Au contraire...

Mais permettez-moi, Monsieur, de vous poser une question. Comment avez-vous deviné que j'étais Français?

Ma nouvelle connaissance partit d'un éclat de rire sonore :

— Rien n'est plus simple. Comme vous-même, je suis descendu à l'hôtel Moser. Hier soir, j'ai dîné à une table tout proche de la vôtre... Je m'étonne que vous ne m'ayez pas vu... Vous étiez avec deux autres messieurs... Vous paraissiez discuter avec beaucoup d'animation, et je n'ai pu faire autrement que remarquer que vous parliez français... Comme vous le voyez, je n'ai pas grand mérite à en avoir déduit votre nationalité... Je suis un très grand ami de tout ce qui est Français... J'ai eu moi-même le bonheur de passer un certain nombre d'années à Paris, et je crois que ce sont les plus agréables de ma vie...

— Voilà pourquoi vous parlez notre langue avec tant de pureté...

— N'exagérons rien! répondit M. Sigard en soupirant... Autrefois, quand j'habitais à Paris, j'étais arrivé à fort bien parler... Personne ne me prenait pour un étranger... Mais j'ai oublié pas mal depuis mon retour en Autriche.

D'une façon générale, je suis assez réservé et surtout à l'égard des étrangers... Mais, comme je l'ai dit, celui-là était vraiment très sympathique. Je me présentai donc à mon tour et nous décidâmes de continuer notre promenade ensemble. Nous parlâmes naturellement de Paris.

M. Sigard me posa mille questions sur les conditions actuelles de la vie parisienne, et je pus vite me rendre compte qu'il connaissait Paris mieux que beaucoup de vieux Parisiens. A mon tour, je lui demandai toutes sortes de détails sur l'Autriche, sur la situation économique du pays... et sur Hof Gastein.

— Voyez-vous, Monsieur Bertrand, me dit M. Sigard avec un peu d'amertume... Ce petit endroit était encore, il y a quelques années, le rendez-vous d'un nombre considérable de touristes, étrangers ou nationaux. A pareille époque de l'année, vous auriez cherché en vain une chambre ou même un lit... Et maintenant, c'est la misère la plus complète... Nous souffrons terriblement de la crise... Chaque pays ferme ses frontières... On ne peut sortir de chez soi qu'avec des sommes dérisoires... Comment voulez-vous que notre commerce puisse marcher dans de pareilles conditions?... Et pourtant, le tourisme est, actuellement, le seul salut possible pour notre malheureux petit pays.

Je protestai que la chose ne devait pas être si grave, que peut-être il était pessimiste, car enfin, l'Autriche était un pays merveilleux, et il me semblait avoir vu de nombreux étrangers.

— C'est exact, mais il y en a trop peu... Sans un afflux considérable d'étrangers, nous ne pouvons rien...

La conversation de l'architecte était vraiment attrayante et intéressante. Il était indéniable que

j'avais affaire à un homme instruit et cultivé... Brusquement, mon compagnon s'arrêta dans ses doléances et me demanda si j'étais à Hof Gastein pour y faire une cure.

— Ma foi, non ! Dieu merci, je jouis d'une santé robuste... De ce côté-là, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre...

— Comme je vous envie!... Je ne puis malheureusement pas en dire autant... Je viens ici pour prendre les eaux, qui sont excellentes et qui me font beaucoup de bien...

Nous continuâmes à marcher. Soudain, j'eus une idée...

— Vous devez certainement connaître fort bien la région, Monsieur Sigard, lui dis-je...

— Je le pense, me répondit-il en souriant... Voici exactement la troisième année que je viens faire ma cure... Je connais chaque sentier, chaque pierre... Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que je voudrais savoir ce qu'est ce joli château dont on voit les ruines, là-bas, à flanc de coteau... Il m'a l'air d'être assez ancien...

— Certes... Il a plus de quatre cents ans. Il a été construit en 1545 par le vieux Weitmoser, un homme très riche de l'époque... Il était, je crois, le syndic de Hof Gastein... Sa famille a commandé pendant plusieurs siècles dans la région comprise entre ces deux montagnes... A cette époque, il y avait, dans toute la contrée, des mines aurifères fort riches. Même encore aujourd'hui, on trouve des traces de ce précieux

minerai, mais en quantités infimes et qui ne permettent plus une prospection rémunératrice. Il paraît qu'autrefois il régnait une activité intense, tandis qu'à présent... Les richesses se sont évanouies et la race des Weitmoser s'est éteinte. Il ne reste que le château, souvenir de temps révolus et que nous ne reverrons plus jamais...

— Et à qui appartient le château, actuellement?

— A un certain Graber... A mon avis, il est indigne de posséder une telle merveille historique... Ce Graber est un ivrogne invétéré. Songez qu'il a fait de ce bijou une vulgaire auberge, et mal fréquentée par-dessus le marché... C'est lamentable de voir une pareille incurie!... Ah! autrefois, quand il était entre les mains de Kanacher, cela avait une autre tenue... Kanacher comprenait son affaire... Lui aussi était aubergiste, mais c'était un homme bien éduqué, qui savait recevoir et qui savait surtout se tenir... A ce moment, tous les gens bien venaient goûter tous les jours chez lui et on n'y aurait pas toléré le moindre manquement aux bons usages...

— Et qu'est devenu ce Kanacher?

— Eh bien! voilà... c'est un mystère... personne n'en sait rien... Un beau jour, il a disparu sans laisser de traces, comme si la terre s'était entr'ouverte pour l'engloutir... On l'a cherché partout, mais en vain...

— L'avez-vous connu? Comment était-il? demandai-je, pris d'un subit pressentiment...

M. Sigard me le décrivit avec une précision bien germanique. Dès les premiers mots, je ne pus retenir qu'avec peine un cri d'horreur...

L'architecte me jeta un regard interrogateur. Il devait se demander pourquoi je paraissais subitement si agité. En réalité, j'avais tous les sujets de l'être, car, dans l'homme dont il venait de me faire une description si minutieuse, je venais de reconnaître, sans erreur possible, celui que j'avais vu allongé dans le cercueil, pendant que Graber compulsait son vieux in-folio...

.....

IV

LES CACHOTTERIES DE CAMILLE

— Oui, poursuivit au bout d'un moment l'architecte, c'est une bien triste histoire que celle du vieux Kanacher... Dans les premiers temps qui ont suivi sa disparition, on a beaucoup jasé... Plus d'un pensait qu'il avait été la victime d'un crime, mais en réalité personne ne savait rien et n'a jamais rien pu prouver... Alors, petit à petit, les choses se sont tassées, comme on dit chez vous, et on a fini par enterrer cette vieille histoire... Mais, croyez-moi, Monsieur Bertrand, rien ne m'enlèvera de l'idée qu'il y a quelque chose de louche là-haut... Quoi? je n'en sais rien, mais mon instinct me le dit...

— Que peut-il y avoir? Que pensez-vous?...

Mon interlocuteur me regarda de ses yeux perçants qui brillaient sous ses épais sourcils, mais il ne me répondit pas...

Au fond de moi-même, régnait un véritable chaos de pensées. Sans le vouloir, presque par force, j'étais devenu le dépositaire et en quelque sorte le complice d'un secret terrible, et cette complicité pesait terriblement sur ma conscience. Les choses avaient pris un cours tel qu'il m'était

impossible de revenir en arrière. Je n'avais plus qu'à clore obstinément la bouche, sous peine de me voir impliquer dans une ténébreuse affaire. Dieu sait jusqu'où cela aurait pu me mener! Si je parlais, si un juge d'instruction m'interrogeait, je serais bien en peine de lui expliquer les motifs de ma présence, la veille, dans le château, et en pleine nuit... Non, c'était impossible... J'étais condamné au silence absolu. Ma tranquillité, ma liberté même en dépendaient... Ce secret que je partageais avec Heyraud, j'avais même poussé la discrétion jusqu'à ne pas en parler à Allard, qui était pourtant notre intime... Ce n'était pas à un étranger, pour sympathique qu'il fût, que j'allais le livrer...

— Avez-vous déjà été au château depuis votre arrivée? demanda l'architecte en interrompant mes réflexions...

— Heu... oui... une fois... répondis-je en hésitant imperceptiblement.

— Et vous y êtes-vous plu?

— Oui, beaucoup... La vue est admirable de là-haut... Malheureusement, j'y ai été le témoin d'une scène pénible, qui ne fait que confirmer ce que vous venez de me dire il y a un instant...

— Comment cela?

— Oui, il y a une jeune serveuse, fort jolie fille, entre parenthèses, que j'ai vu maltraiter de la façon la plus scandaleuse et la plus cruelle par cet individu auquel vous donnez le nom de

Graber... Il s'est conduit comme un sauvage... et publiquement encore!...

M. Sigard s'arrêta et me regarda droit dans les yeux.

— S'est-il vraiment conduit ainsi ?... Quel triste sire!... Je vous dis que ce type est un infect personnage, saoul depuis le matin jusqu'au soir...

— Vous le connaissez donc bien?

— Je vous ai dit que la région tout entière m'était parfaitement familière... Et ce Graber, je le connais également... Mais, dites-moi, Monsieur Bertrand... avez-vous quelque chose de spécial à faire maintenant?...

— Non, je me promène sans but déterminé et en excellente compagnie.

L'architecte s'inclina.

— Eh bien, dans ce cas-là, accompagnez-moi donc...

Et sans attendre ma réponse, il passa son bras sous le mien et m'entraîna...

— Où voulez-vous m'emmener?..

— Au château, tout simplement... Nous en profiterons pour le visiter bien en détail... Je suis sûr que cela vous intéressera... Je parie qu'à part la terrasse, que tout le monde connaît, vous n'avez encore rien vu...

— Evidemment, répondis-je avec un léger embarras. N'oubliez pas que je suis ici depuis deux jours... Je n'ai pas encore eu le temps... Mais... je vous avouerai que je n'ai pas grande

envie de faire cette ascension... J'ai besoin de m'entraîner de nouveau...

— Eh bien! insista M. Sigard, quelle meilleure occasion? Vous verrez que vous ne regretterez pas la petite, bien petite fatigue... Vous y verrez des meubles de l'époque qui sont une pure merveille... Il y en a pour une belle somme, et Mr. Holroy, le célèbre industriel américain, qui était de passage l'année dernière, en a offert à Graber plus de cinquante mille schillings autrichiens. Mais le vieux grigou est insatiable. Il n'a rien voulu savoir...

— Est-il donc si riche?

— Qui? Graber?... Mais il y a tout lieu de le supposer... Voyez tout ce qui entoure le château, les bois, les pâturages... tout cela fait partie du domaine... et cela représente quelque chose... A mon avis, Graber est le plus riche paysan des environs... Seulement, c'est le plus grand avare que la terre ait jamais porté, et je sais qu'il a ruiné plus d'un brave cultivateur pour s'emparer de ses biens...

Malgré ma répugnance à me retrouver sur les lieux de ma découverte macabre, je suivis M. Sigard, dont la conversation me captivait au plus haut point...

Nous arrivâmes bientôt sur la terrasse... Je vis soudain Mizzi qui paraissait plongée dans un rêve... Elle me parut plus belle que jamais. Sans doute l'avais-je mal regardée la veille, car je

l'avais trouvée gentille, mais un peu insignifiante...

Ses grands yeux noirs avaient une expression de tristesse impossible à décrire... Elle me reconnut, elle sourit gentiment et s'approcha de notre table. A ce moment, elle tourna la tête et je vis sur sa joue droite la trace des coups qu'elle avait reçus la veille... A mon tour, je me sentis pris d'une indignation égale à celle qui avait secoué Heyraud... Nous étions tout seuls sur la terrasse... L'architecte commanda un verre de lait caillé et s'installa confortablement...

— Pristi! dit-il, il fait soif... Hier on grelottait presque... Aujourd'hui, on étouffe...

Je bus avec délices ce lait caillé qui était pour moi une nouveauté... Je m'apprêtais à reprendre ma conversation interrompue quand je vis brusquement surgir devant moi le paon aux dimensions colossales dont le cri m'était si désagréable... Il m'observa de loin, comme pour se rendre compte si j'étais bien disposé à son égard, puis il poussa son cri : « L...e...o... Le...ee...ooo... » Cette cacophonie me portait littéralement sur les nerfs. Mais mon compagnon lui jeta une bouchée de pain et l'oiseau s'arrêta de crier...

— Viens ici, Leo, lui dit M. Sigard.

Et, à ma grande surprise, l'oiseau s'approcha de nous immédiatement. Il vint se frotter contre la jambe de M. Sigard, qui lui caressa amicalement la tête... Je n'en croyais pas mes yeux...

— J'aurais cru, dis-je, que les paons étaient

extrêmement sauvages. Dans tous les cas, il semble vous connaître fort bien et vous lui êtes certainement sympathique...

— C'est exact, répondit M. Sigard en lançant un nouveau morceau de pain à l'animal... C'est exact... Leo, d'ailleurs, est un excellent animal, pas farouche pour deux sous, mais il faut savoir le prendre. Tenez, regardez... vous allez voir...

Il se pencha, caressa le paon sur la tête, lui flatta le cou et le dos, en lui disant à demi-voix :

— Comme il est beau, Leo... Leo est un bel oiseau, n'est-ce pas?

Le volatile se laissait faire. Il gonflait sa gorge, tendait sa petite tête, dressait son aigrette. Il paraissait comprendre ce que lui disait l'architecte et faisait entendre une sorte de roucoulement, marque évidente de profonde satisfaction... Pour remercier mon compagnon, il fit même la roue... C'était, en vérité, un magnifique spécimen, tant par la beauté de son plumage que par ses dimensions...

Je l'admirais dans ses exercices de coquetterie, quand j'entendis une voix de basse éraillée qui criait :

— Mizzi, Mizzi, où es-tu donc fourrée?

Je me retournai et vis, dans l'encadrement d'une des fenêtres du château, la face grimaçante de l'horrible Graber...

— Voilà, j'arrive, fit Mizzi d'une voix effrayée, en se hâtant dans la direction du château.

A peine s'était-elle éloignée que je vis M. Sigard se lever brusquement...

— Venez vite avec moi, murmura-t-il...

Je le suivis machinalement, sans demander la moindre explication, tant ma surprise était grande. Quelques instants plus tard, je me trouvais dans un petit corridor obscur et étroit, d'où l'on sentait l'odeur d'une pièce de veau en train de rôtir... Mais je n'eus pas le temps de faire la plus petite remarque. Déjà M. Sigard m'avait fait signe de le suivre. Il s'engagea dans l'escalier et monta à toute vitesse... J'arrivai tout essoufflé...

— Pourquoi tant de hâte? demandai-je en arrivant dans la pièce, que je reconnus immédiatement...

— J'ai mes raisons, me répondit-il rapidement... Ne me posez aucune question pour le moment... car le temps presse... Accompagnez-moi...

Nous continuâmes notre ascension et arrivâmes au sommet de la tour. Cette fois, nous nous trouvâmes dans une chambre qui ressemblait à un galetas. Elle était pleine de toutes sortes de meubles, anciens ou modernes, couverts de poussière et maculés par endroits... Je me rendis compte que c'étaient des taches de pluie qui les avaient endommagés, car le toit en pente était lézardé par endroits... Pourtant c'était une bien petite affaire que de boucher ces trous, mais sans doute le propriétaire était-il

encore plus avare que l'avait prétendu M. Sigard... Pour éviter de débourser le moindre groschen, il préférait laisser s'abîmer des meubles qui avaient certainement une très grande valeur...

J'avisai une superbe armoire de chêne, merveilleusement sculptée, et je m'approchai de plus près pour la contempler, mais je vis mon compagnon ranger en hâte tous les meubles le long des murs, de façon à dégager le centre de la pièce. Quand ce fut fait, je le vis se pencher et examiner le plancher avec la plus grande attention. Il se mit à plat ventre, percuta chaque lame du parquet, appliqua son oreille sur le sol, puis il se releva et recommença la même opération, mais sur les murs... Il secoua la tête, s'approcha des meubles et les soumit à la même inquisition... Devenait-il fou ? Ou bien... un soupçon terrible m'envahit subitement... N'avais-je pas fait la connaissance d'un vulgaire cambrioleur qui étudiait le terrain de ses prochains exploits et qui, s'il était pris, rejetterait sa culpabilité sur moi?

M. Sigard devina les pensées qui m'assaillaient et eut un rire silencieux.

— N'ayez pas peur, Monsieur Bertrand, me dit-il à voix basse. Je ne suis pas du tout ce que vous pensez. Mais je m'intéresse prodigieusement à toutes les antiquités... aux vieux meubles, principalement... Voyez, par exemple, ce plancher... Eh bien, il n'y a pas très longtemps

qu'on l'a posé... Cinquante ans au plus... Je prétends m'y connaître dans la matière... C'est très intéressant, ce que je viens de découvrir. Ne trouvez-vous pas?

Ses paroles me rassurèrent, sans toutefois faire disparaître tous mes doutes à son endroit.

— Et que cherchiez-vous donc dans les armoires? demandai-je sur un ton rogue.

— Mais, cher Monsieur, tout ce qu'un amateur de vieilleries peut s'attendre à trouver... Malheureusement, elles sont vides... Avez-vous tout bien regardé? C'est intéressant, hein? Bon, je crois que nous pourrions redescendre... On pourrait s'inquiéter de notre absence et s'imaginer que nous avons filé sans payer nos consommations...

Et il repartit d'un éclat de rire. Pour ma part, je continuais à me méfier... L'attitude bizarre de l'architecte m'intriguait, pour ne pas dire plus... D'un seul coup, il m'apparaissait beaucoup moins sympathique, et puis j'ai horreur des mystères...

Nous étions déjà arrivés au premier étage quand nous entendîmes un bruit de voix qui venait d'en bas...

— Hum! fit M. Sigard... c'est fort ennuyeux... J'aimerais autant qu'on ne nous vît pas... On va nous poser toutes sortes de questions embarrassantes... Ce vieux ladre de Graber va s'imaginer je ne sais quoi... Il est curieux et méfiant au possible!... Je ne peux pas le voir, ce type-là!...

— Pensez-vous qu'il se dispose à monter ? demandai-je, désagréablement surpris par cette éventualité.

— Je le pense, répondit Sigard. Mais cela n'a aucune importance... Laissez-moi faire, et ne vous inquiétez pas...

Je vis son regard errer autour de lui et, tout d'un coup, son visage s'éclaira.

— Tout va très bien, dit-il, voilà qui arrange tout; suivez-moi et ne faites pas de bruit...

A droite, près de la fenêtre, il venait d'aviser un rideau épais, une sorte de portière, poussiéreuse et en maints endroits piquée de mites... L'architecte la souleva, me fit signe de me dissimuler derrière elle et s'y glissa lui-même en se blottissant tout près de moi.

— Vite, me dit-il, nous serons un peu serrés, mais il n'y a pas moyen de faire autrement... Et maintenant, faites-moi le plaisir de ne pas dire un mot, de ne pas faire un geste... Cela pourrait être dangereux... vous savez...

Je ne comprenais absolument rien à la conduite de mon compagnon et je ne saisissais pas encore la signification de ses paroles, pour le moins peu rassurantes... Mais je fis exactement comme il le demandait. A peine nous étions-nous installés derrière la portière que la porte s'ouvrit. Deux hommes entrèrent dans la pièce. Il était impossible de distinguer leurs visages, car la tenture était épaisse, mais je reconnus

nettement la voix de l'un d'eux. C'était Graber. Il soufflait et haletait...

— Voici l'armoire, dit-il... C'est une pièce rarissime... Veuillez l'examiner...

L'autre ne répondit rien, mais je l'entendis s'approcher du vieux meuble, ouvrir la porte de l'armoire et pousser de temps à autres des : « Ah! ah! » approbateurs...

Puis, je n'entendis plus rien. Sans doute l'amateur examinait-il le meuble dans tous les sens... ,

Puis, une voix s'éleva :

— Combien? entendis-je demander...

Ah ça! devenais-je fou? Etais-je la proie d'une hallucination? C'était pourtant impossible, insensé... Mais non, je ne m'étais pas trompé... la voix de l'acheteur, de l'amateur, n'était autre que celle de mon ami Camille Allard... Pourtant, l'Ecossais ne m'avait-il pas affirmé qu'il s'était foulé le pied, qu'il voulait se reposer. N'avait-il pas refusé de m'accompagner dans mon excursion? Alors?...

— Combien? répéta Camille...

Graber renifla... je l'entendis même gratter sa tignasse...

— Ce meuble est meilleur marché que l'autre, répondit-il en hésitant. Je le laisserais pour 20.000 schillings... L'autre vaut plus... On m'en a déjà offert trente mille et je n'ai pas accepté...

Il y eut un nouveau silence... L'Ecossais devait réfléchir... Il devait sans doute calculer ce que

représentait la somme en monnaie française, sans compter qu'il n'était pas homme à ne pas marchander... je le connaissais bien...

L'Ecossais répondit, au bout de quelques instants, dans un allemand qui eût fait frémir Goethe, qu'il allait réfléchir, que la somme lui paraissait élevée, qu'il était encore dans la région pour quelques jours et, qu'au surplus, rien ne pressait... Enfin, tout ce qu'on répond en pareil cas, quand on est un acheteur avisé... et Allard l'était...

Avec bien du mal, l'autre finit par comprendre...

— Comme vous voudrez, répondit-il... Je suis à votre disposition, Monsieur... L'armoire vaut bien le double du prix que je vous demande, mais les temps sont durs et j'ai besoin d'argent... Enfin, quand vous serez décidé, vous voudrez bien me le faire savoir...

L'entretien était terminé. Je les entendis se diriger vers la porte. Graber l'ouvrit...

Sur le seuil, il s'adressa à Allard :

— Encore un mot, Monsieur... et sa voix prit un ton rauque et dur, vous êtes ici avec deux amis, n'est-ce pas? J'ai eu le regret de constater que vos amis sont des gens curieux et qui se mêlent de pas mal de choses où ils n'ont rien à voir... Si jamais je les reprends à fourrer leur nez dans mes affaires, il y aura du sang qui coulera, vous comprenez...

— Non, répondit Allard avec le plus grand calme, je ne comprends pas du tout...

— Tant pis, répondit brutalement Graber. Comprenez ou ne comprenez pas, je m'en moque... mais c'est mon dernier avertissement...

La porte se referma et le silence régna de nouveau dans la pièce. Nous nous faufilâmes hors de notre cachette.

— Hé! hé! c'est intéressant, ce que vient de dire cette vieille brute, marmotta Sigard. Je voudrais savoir à quoi il faisait allusion.

Ce disant, il me regardait avec un petit sourire qui me parut narquois. Mais je ne répondis rien. J'estimais que le silence était la réponse la plus prudente à faire pour l'instant.

— Je connais fort bien ce Graber, poursuivit M. Sigard... C'est une canaille qui ne recule devant rien... vous entendez, Monsieur Bertrand? Devant rien pour mettre ses projets à exécution... Croyez-moi, le type est dangereux... Je me demande qui il menaçait ainsi...

V

LA LETTRE PERDUE ET RETROUVÉE

Il n'était pas difficile de deviner à qui Graber faisait allusion en parlant d'amis indiscrets. D'ailleurs, nous étions les seuls amis d'Allard dans cet endroit étranger. En ce qui me concernait, j'étais fermement décidé à ne plus jamais remettre les pieds dans ce maudit château et à ne plus m'occuper, ni de Mizzi, ni de Graber qui, après tout, ne m'intéressait nullement.

Mais pour Heyraud, il en allait autrement. Je savais qu'il ne se laisserait pas arrêter par des menaces et qu'il irait jusqu'au bout... Au bout de quoi? De la satisfaction de sa curiosité ou de la conquête de Mizzi? Vraisemblablement des deux... Mais cette perspective était loin de m'être agréable... Je voyais déjà mon ami tomber entre les griffes de cet immonde Graber et Dieu sait s'il en sortirait vivant...

J'estimai de mon devoir le plus strict d'avertir Heyraud du danger qui le menaçait et je résolus de le faire le plus tôt possible... On me croira sans peine si je dis que ce fut avec un soupir de soulagement que je regagnai ma place sur la terrasse en compagnie de M. Sigard.

Mizzi rôdait dans les environs, mais elle ne parut pas avoir remarqué notre absence... Quant à Graber, il ne se montra pas. Notre expédition dans la tour n'eut pas de suites immédiates... Mais ces lieux m'étaient devenus odieux et je n'eus plus qu'une idée : m'en éloigner le plus rapidement possible. J'appelai donc la jeune serveuse pour régler les consommations... Nous fîmes, Sigard et moi, assaut de politesses pour payer, mais finalement je l'emportai et nous nous levâmes... L'architecte me précédait et, par conséquent, me tournait le dos au moment où nous nous engagions dans le petit escalier de bois qui ramenait sur le sentier...

J'allais descendre la première marche quand je sentis qu'on me tirait doucement par la manche. Je me retournai surpris et vis Mizzi qui portait un doigt à ses lèvres tandis que de l'autre main, elle me tendait une enveloppe... Elle s'éloigna aussitôt. Instinctivement, je mis la lettre dans ma poche et je suivis mon compagnon qui était déjà au pied de l'escalier. Il n'avait certainement rien surpris de cette scène rapide...

J'avais la main dans ma poche et je froissais sous mes doigts l'enveloppe que m'avait glissée Mizzi... J'avoue que j'éprouvai une impression bizarre. A qui le billet était-il adressé? A moi ou bien à Heyraud? Que pouvait-il contenir? Un avertissement ? Un remerciement ? J'avais hâte de le savoir, malheureusement il me fallait bien attendre notre retour à l'hôtel, sous peine d'at-

tirer l'attention de mon compagnon, ce que je voulais éviter à tout prix, car je me sentais soudain plein de méfiance à son égard.

Machinalement j'allongeai le pas...

— Diable! fit Sigard... on dirait que vous voulez battre un record. J'ai de la peine à vous suivre...

Je ne pus faire autrement que ralentir, mais me gardai bien de lui répondre. Nous marchâmes silencieusement pendant quelques minutes. Tout d'un coup, M. Sigard s'arrêta net, se planta devant moi, les mains sur les hanches et me regarda bien en face.

— Monsieur Bertrand. Il faut que je vous dise quelque chose. Vous m'êtes fort sympathique, bien que notre connaissance soit plutôt récente. Je vais donc me permettre de vous donner un conseil. Je veux croire que vous serez assez raisonnable pour l'apprécier à sa juste valeur et pour le suivre... Si, au contraire, vous le négligez, je crois qu'il me sera difficile de vous aider...

Ces paroles piquèrent ma curiosité. Où diable voulait-il en venir?

— Cet endroit, reprit M. Sigard en détachant chaque mot, est très pittoresque, on ne peut le nier. C'est un site incomparable, mais... hum! je ne sais trop comment m'exprimer... Sous des dehors attrayants, il cache de grands dangers, surtout pour quelqu'un qui, comme vous, ne connaît pas encore la mentalité des paysans de chez nous...

— Ce qui signifie? répondis-je sans broncher.

— Pas grand chose, sauf que je suis convaincu que votre vie est menacée. A votre place, non seulement je me garderais de revenir au château, mais je quitterais même Hof Gastein...

— Mais pourquoi, au nom du Ciel? Je n'ai jamais fait un tort quelconque à âme qui vive.

— Sans doute, Monsieur Bertrand, sans doute, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas ici quelqu'un qui vous en veuille... Je vois, à votre expression, mon cher Monsieur, que vous n'accordez pas beaucoup de créance à mes paroles... et je le regrette beaucoup pour vous et pour vos amis...

— Vous parlez par énigmes, Monsieur Sigard, et j'avoue que je ne comprends pas très bien...

— Il se peut, me répondit l'architecte, mais pour le moment, il m'est impossible de vous donner des explications plus claires... Parlons franchement. Pourquoi tenez-vous tellement à rester? Retournez à Bad Gastein, ou bien aller à Mallnitz qui est également un endroit délicieux, ou bien allez en Carinthie... L'Autriche est un petit pays, mais, presque partout, vous y trouverez des montagnes et vous pourrez vous livrer à votre sport favori...

Les paroles de Sigard, son insistance me donnèrent à réfléchir. J'eus l'impression qu'il voulait faire le bon apôtre, le conseilleur désintéressé, mais qu'en réalité, il me jouait la comédie.

Il devait avoir un intérêt que je ne voyais pas encore très bien à ce que nous quittions tous les trois cet endroit charmant où nous devions le gêner. De plus en plus, ma sympathie pour lui se refroidissait. Je pris en moi-même la résolution de ne pas me lier davantage avec cet homme mystérieux. Aussi, dès que nous fûmes de retour à l'hôtel Moser, je pris congé de lui avec une certaine froideur... Il parut deviner les pensées qui m'agitaient, mais il se contenta de sourire énigmatiquement, puis, soulevant poliment son chapeau, il me rendit mon salut.

.....

Je montai directement dans ma chambre et fermai soigneusement ma porte à clé. Puis je fouillai dans ma poche pour y prendre le message de la jeune Mizzi que j'avais un peu oublié... Je bouillais d'impatience... Mais, à mon grand étonnement, je ne le trouvait point, en dépit de toutes mes recherches... Pourtant, j'étais absolument certain de l'avoir rangé dans la poche droite de mon veston. L'aurais-je laissé tomber par mégarde?...

Je redescendis immédiatement dans le hall, les yeux fixés sur le sol de mosaïque, mais ne trouvai rien... Alors, je sortis dans le jardin, fouillant l'allée par où nous étions arrivés et, comme là non plus, il n'y avait rien, je repris en sens inverse le chemin que nous venions de parcourir, l'architecte et moi... Malheureusement, tous mes efforts restèrent sans résultat...

J'étais fort ennuyé, on le concevra sans peine... Et puis, après tant d'événements plus ou moins étranges, cette disparition d'un objet que j'étais certain d'avoir soigneusement mis de côté était bien de nature à éveiller ma méfiance... J'en vins à me demander si l'architecte ne m'avait pas tout bonnement subtilisé ma lettre... Il avait dû voir Mizzi me la remettre et avait profité d'un moment d'inattention de ma part... Après tout, il m'avait déjà produit l'impression d'un cambrioleur... peut-être joignait-il à ses talents ceux d'un pickpocket... Cela n'avait rien d'invraisemblable... Evidemment, ce n'était qu'une simple hypothèse, mais elle n'était pas absurde, quoique, à vrai dire, je ne voyais pas très bien l'intérêt qu'il pouvait avoir en agissant ainsi... Néanmoins, le fait était là : ma lettre avait disparu... J'étais furieux...

Je rentrai dans ma chambre, en jurant et en pestant, mais tout cela ne me rendait pas mon mystérieux message, dont je ne saurais jamais le contenu... Je changeai de vêtements et descendis dans la salle à manger. J'y trouvai l'Ecossais et Jacques. Ils m'accueillirent tous deux avec affection.

— D'où sort-tu donc, mon vieux « Rêveur » ? me demanda Camille... Nous t'attendons avec inquiétude... l'heure du déjeuner est passée depuis longtemps...

— J'ai été explorer un peu la région... Et toi, comment va ton pied?

— Pas mal, merci. Je pense que demain, je serai en état de me promener un peu... Aujourd'hui, je continuerai à me reposer...

Je balançai un instant si j'allais dire à Allard ce que je pensais de sa duplicité ou si, au contraire, j'allais feindre l'ignorance... Je penchai pour ce dernier parti. J'étais résolu à voir jusqu'où Allard était capable de mentir...

Heyraud paraissait un peu las. Il nous dit qu'il avait escaladé le Gamskar, dont il nous montra du doigt, à travers la baie vitrée, le pic escarpé...

— C'est magnifique, là-haut... L'air est pur et la vue grandiose. Il faudra que vous alliez y faire un tour... Camille, dès que tu seras en état de marcher, je te recommande la promenade... Et toi, Rêveur, as-tu fait un peu d'alpinisme?

— Non, répondis-je évasivement... Mais j'ai fait, sur la route, la connaissance d'un homme étrange... Il s'appelle Sigard... C'est un homme tout à fait distingué... Il est architecte de son métier et parle un français impeccable... Et, en sa compagnie, je suis retourné au château Weitmoser...

Camille et Jacques me regardèrent avec des yeux interrogateurs...

— Hein? fit Camille... tu as été au château? Mais qu'as-tu été faire là-bas?

— Quelle question! Mais cela me faisait plaisir d'y aller, voilà tout!

L'Ecossais avait changé de couleur... Il baissa

les yeux... Il y eut un silence pénible... Heyraud l'interrompit.

— As-tu revu Mizzi?

— Parfaitement.

— Et tout... va bien?

— Que veux-tu dire?

— Heu... Elle n'a pas eu encore à souffrir des brutalités de ce voyou?

— Non... pas en ma présence, tout au moins... Mais...

— Mais quoi? fit Jacques immédiatement inquiet...

— Mais, au moment où je suis parti, elle m'a glissé un petit mot dans la main et...

Jacques ne me laissa pas achever ma phrase... Il avait l'air terriblement surexcité...

— Tu dis un billet? Où est-il? Donne-le-moi tout de suite...

— Un peu de calme, mon cher Don Juan... D'abord, qui te dit que le billet est pour toi? et ensuite... eh bien! je ne l'ai plus.

Le visage de Jacques devint cramoisi...

— Que signifie cette histoire?... J'exige que tu me donnes une explication, me dit-il sur un ton qui n'admettait pas de réplique.

Il m'avait parlé avec une telle violence que Camille et moi, nous nous regardâmes surpris...

— Mon cher ami, répondis-je sèchement, je ne suis redevable d'aucune explication. Le papier m'a été remis à moi, en personne... maintenant,

je ne sais pas ce qu'il est devenu... l'ai-je perdu? me l'a-t-on volé? je l'ignore...

Jacques frappa du poing sur la table.

— Tu mens, s'écria-t-il... Et cela ne se passera pas comme cela. Tu me caches quelque chose, mais crois-tu m'abuser? Tu ne comprends pas, ou plutôt tu fais semblant de ne pas comprendre... Mizzi est en danger... Elle a besoin de mon aide... et elle m'appelle au secours... C'est moi et moi seul qu'elle appelle... Et toi, qui te prétends mon ami, voilà comment tu agis avec moi. C'est honteux... Tu ne veux pas me transmettre le message qui m'était destiné...

Sur ces mots, il jeta violemment sa serviette sur la table et se leva.

Camille et moi étions littéralement suffoqués...

Quelle mouche avait piqué notre ami? Comment avait-il pu perdre à ce point le contrôle de soi-même? A mon avis, sa conduite à mon égard n'avait aucune excuse et je regrettai de lui avoir raconté mon aventure...

— Il change beaucoup, fit Allard au bout d'un instant.

— Oui, certes... je me demande si l'air de cette contrée lui convient...

L'Ecossais se pencha vers moi et me dit, presqu'à l'oreille :

— Entre nous, « Rêveur », qu'est-ce que cette histoire de lettre et qu'en as-tu fait? Tu peux me dire la vérité? Etait-elle vraiment destinée à Jacques et que contenait-elle?

Je ne pus m'empêcher de sourire. Lui aussi me prenait pour un menteur bien qu'il ne me le dît pas avec la même brutalité que Jacques. Mais lui avait encore moins d'excuse que notre Don Juan et je résolus de relever vertement son inconvenance...

— Pourquoi donc te cacherais-je quelque-chose? lui répondis-je le plus innocemment du monde. Je te raconterai tout, dans les moindres détails, mais à une condition...

— Laquelle? demanda l'Ecossais brûlant de curiosité...

— Eh bien, explique pourquoi tu t'intéressais si vivement à la vieille armoire dans la tour...

Mon coup porta. Allard devint blanc comme un linceul.

— D'où sais-tu cela? demanda-t-il en balbutiant. Je ne t'ai pas vu...

— Evidemment, tu ne pouvais pas me voir, car j'étais caché... Mais j'ai entendu toute ta conversation. Tu ne pourras pas nier que tu as discuté longuement avec Graber au sujet d'une armoire ancienne qu'il voulait te vendre... Veux-tu que je te dise le prix qu'il t'en demandait?

Camille avait vite repris son sang-froid.

— Je ne le nie pas non plus. N'est-il pas naturel que je m'intéresse à ces vieilleries? Ne suis-je pas antiquaire? Une armoire du XVI^e^ siècle, cela vaut la peine qu'on la regarde d'un peu près... Non?

— Oui... oui... et ton pied? je croyais que tu étais hors d'état de marcher.

— Oh! cela va beaucoup mieux... Comme je m'ennuyais et comme je ne souffrais plus, j'ai trouvé tout à fait normal de faire une petite promenade jusqu'au château... Est-ce un crime? Je pense que je n'ai fait qu'user de mon droit le plus strict...

— Oui, répondis-je... oui... mais je vais tout de même te dire ce que je pense : ou bien tu m'as menti tout à l'heure en me disant que tu t'étais foulé le pied, ou bien tu me mens maintenant... Ne me raconte pas non plus que tu veux acheter cette armoire... Non, mon ami... tu n'y songes même pas... Tu avais un but bien déterminé... Lequel?... je ne sais pas encore, mais sois tranquille... je finirai bien par le savoir... Dans tous les cas, ce n'est pas très amical, ce que tu fais là... Tu veux faire des cachotteries à tes amis? Soit, c'est ton droit... Mais tu trouveras bon que j'use de procédés identiques à ton égard... et que je ne satisfasse pas ta curiosité en ce qui concerne la lettre de Mizzi...

. . . . . .

Nous nous séparâmes assez fraîchement. Et je remontai dans ma chambre sans m'attarder dans le fumoir comme j'avais l'habitude de le faire. J'étais furieux de voir l'audace avec laquelle Allard me traitait. Il me prenait décidément pour un imbécile. Mais à trop vouloir faire

le malin et se considérer comme un être supérieur, il finirait par dépasser les limites et par rompre la bonne harmonie qui avait, jusqu'à présent, régné entre nous... En vérité, je crois que l'air de Hof Gastein ne convenait à aucun de nous trois...

Je m'allongeai sur mon lit et me mis à réfléchir... D'abord, pourquoi mes amis s'environnaient-ils ainsi de mystère? Cela me déplaisait souverainement. On est camarades ou on ne l'est pas. Mais il n'y a pas de milieu. Jacques, à la rigueur, était excusable... Un joli minois avait tourné sa tête de quadragénaire... Un idiot... Mais Allard, lui, se révélait sous un jour nouveau... Il poursuivait un but que je ne voyais pas... Peut-être m'étais-je un peu avancé en lui déclarant que je saurais bientôt lequel... Dans tous les cas, la bonne harmonie était en proie de se rompre. C'était le plus clair de l'affaire.

J'essayai de dormir, mais le souvenir de Sigard, de notre expédition du matin qui aurait pu tourner moins favorablement, les dernières paroles de Sigard et la scène que je venais d'avoir avec mes amis, tout cela tournait dans ma tête et je ne parvins pas à trouver le sommeil... Je rouvris les yeux et explorai le plafond... Puis je me relevai et mon regard tomba machinalement devant la porte... Quelle ne fut pas ma surprise de voir, par terre, dépassant sous la porte, un papier blanc...

— Si c'est l'addition, me dis-je, le procédé est

désobligeant... à moins que ce ne soit un programme de fêtes quelconques....

Je me penchai pour ramasser le papier et je m'aperçus, non sans stupéfaction, que c'était l'enveloppe que m'avait remise la jeune Mizzi et que je croyais bien avoir perdue... Je la décachetai fébrilement et lus ce qui suit :

« Je vous attends ce soir, à onze heures et demie, sur la terrasse. Venez sans faute, j'ai besoin de vous. »

Comme signature : un M.

Quel était ce nouveau mystère? D'où sortait ce papier? Mon voleur, car je ne doutai plus à présent qu'on m'eût volé cette lettre, avait-il considéré cet appel comme sans intérêt pour lui et, pris de scrupules, me la retournait-il d'une façon anonyme? Comme si je n'avais pas deviné qui était l'auteur de ce larcin !...

— Celui-là aussi me prend pour un imbécile!...

Je me laissai tomber dans un fauteuil et, la tête dans les mains, essayai de réfléchir... L'appel de Mizzi, pour être bref, n'en était pas moins éloquent et pathétique. Quel danger menaçait la jeune fille? Et pourquoi spécialement ce soir?... Elle appelait au secours... Bien entendu, j'irais... Mais au fait, la lettre était-elle bien pour moi... Je tournai l'enveloppe et vis une inscription au dos : « Pour votre ami, le monsieur qui porte une petite moustache... »

Comme Allard et moi, nous sommes strictement rasés, il était évident que c'était à Jacques

que Mizzi adressait son message. Et alors se posa un cas de conscience. Devais-je remettre la lettre à Heyraud? N'était-ce pas l'exposer à un danger grave? Si quelque chose de fâcheux arrivait, n'en porterais-je pas la responsabilité?

J'hésitais sur le parti à prendre quand on frappa à ma porte. Un peu surpris, je me levai... C'était Jacques qui entrait...

— J'ai besoin de te parler, Simon, me dit-il d'une voix grave.

Et il s'approcha de moi avant que j'aie eu le temps de faire disparaître la missive...

VI

LA TRAHISON DU PAON

Je me trouvais dans une situation pénible. A présent, Jacques ne pouvait plus douter un seul instant que je lui avais menti... Et pourtant j'étais aussi innocent que possible... Mais jamais mon ami ne croirait à pareille histoire. Cette lettre disparaissant puis reparaissant lui semblerait une fable grossière. Les apparences étaient évidemment contre moi...

Je m'attendais à une explosion de colère de la part de Jacques. Mais, à ma grande surprise, il resta calme. Il me tendit la main.

— Ecoute, mon cher « Rêveur », excuse-moi... j'ai été ridicule et grossier... Je me suis conduit comme un enfant mal élevé... Ce sont mes nerfs qu'il faut accuser, et maintenant, faisons la paix... J'espère que tu voudras bien oublier cette scène ridicule et que notre bonne amitié n'en souffrira pas...

— En as-tu douté, Jacques? repris-je avec un sourire joyeux. Je ne t'en veux pas le moins du monde. Alors, ne parlons plus de cette sotte affaire et puisque te voilà redevenu raisonnable,

tu vas m'écouter, car moi aussi, j'ai quelque chose à te dire.

En peu de mots, je lui racontai comment la lettre m'était revenue, par une voie mystérieuse, et que je venais de la retrouver miraculeusement alors que je croyais l'avoir perdue définitivement. Jacques écouta mon récit jusqu'au bout avec la plus grande attention.

— Et maintenant, achevai-je... Voilà le plus beau... La lettre... c'est à toi qu'elle est destinée... Attends donc... elle est en allemand, je vais te la traduire...

Heyraud écouta ma traduction sans trahir aucune émotion. Il paraissait perdu dans un rêve. Il resta longtemps silencieux, puis il se leva et marcha doucement de long en large.

— Je le savais... je l'avais deviné... elle a besoin de moi... Inutile de dire que je serai fidèle au rendez-vous...

— Voilà justement ce qui serait une folie, Jacques... Graber a juré notre perte... Qui sait si tout cela n'est pas un guet-apens habilement préparé, où Mizzi joue un rôle de complice inconsciente? Une nouvelle visite au château pourrait avoir des suites dangereuses, mortelles peut-être... Je crois qu'il serait raisonnable de renoncer à ce projet insensé...

Jacques bondit comme s'il avait été piqué par une tarentule.

— Non, non et non, s'écria-t-il. Non, il faut absolument porter secours à cette pauvre en-

fant... elle est en danger... je le sens... j'en suis sûr... Nous ne pouvons nous soustraire à ce devoir. Simon, tu sais que je ne suis pas un lâche et que plus d'une fois déjà, dans mon existence, je me suis exposé à maints dangers... pour beaucoup moins que cela... Et tu voudrais que je laisse cette enfant entre les griffes d'un pareil bandit!... Elle est en butte à de mauvais traitements, à des brutalités... Qui sait même si sa vie n'est pas en danger? Il faut absolument la délivrer, la sortir de cet enfer...

— Mais voyons, Jacques, je ne t'ai encore jamais vu aussi nerveux. Prends la peine de réfléchir... Un homme dans ta position... et une serveuse d'auberge... C'est tout simplement grotesque... N'oublie pas que d'ici quelques jours, nous allons retourner à Paris, que d'ici là ton aventure sera complètement oubliée... Non, vraiment, je ne te comprends pas...

— Ecoute, mon vieux, tu es le meilleur et le plus dévoué des amis. J'ai en toi la confiance la plus absolue... C'est une affaire entendue, tu as raison, amplement raison... Socialement parlant, cette petite Mizzi n'est pas une femme de mon rang... je te l'accorde... De plus, nous ne pouvons pas nous comprendre, puisque j'ignore sa langue... mais ce n'est pas encore ces raisons, si bonnes soient-elles, qui changeront ma résolution... J'aime cette petite, entends-tu? je l'aime et je n'épargnerai rien pour la sortir des griffes de ce monstre...

Les paroles de Jacques me firent l'effet d'un coup de massue. Jamais je ne me serais attendu à pareil événement. Jacques Heyraud, le médecin réputé, l'homme dont les bonnes fortunes ne se comptaient plus, était tombé amoureux d'une petite paysanne, d'une vulgaire serveuse d'auberge... Voilà qui dépassait mon entendement... Ah! on ferait des gorges chaudes à Montmartre quand on apprendrait cette nouvelle cocasse...

— Je sais ce que tu penses, fit Heyraud... Mais je m'en moque... Ton opinion, celle des autres... si tu savais ce que cela peut m'être indifférent...

— Soit, mais qui te dit que cette jeune fille t'aime? Rien ne prouve qu'elle consentira à quitter son pays pour te suivre... Tu bâtis des romans...

— Ne t'inquiète pas de cela... J'ai la prétention de connaître le cœur des femmes... Et, d'ailleurs, il ne s'agit pas de savoir quels sont ses sentiments... Je suis venu pour te demander un service, mon vieux « Rêveur ». J'avais l'intention d'aller, de toutes façons, ce soir au château... La lettre de Mizzi ne fait que me fortifier dans cette intention... Il faut que tu m'aides...

— A quoi?

— Il faut que tu m'accompagnes...

— Ah! mais non! pas pour un empire... Je n'ai pas du tout envie de recevoir une balle dans la tête... Ce Graber est décidé à tout et surtout à se débarrasser de nous... Tu comprends...

Je m'arrêtai devant l'attitude d'Heyraud. Ses yeux s'étaient faits suppliants.

— J'espère que tu ne parles pas sérieusement, Simon, me dit-il. Songe un peu à ce qui est en jeu... pour moi... Il est impossible que je n'aille pas là-bas et j'irai... avec toi ou sans toi, mais j'irai... Serais-tu un poltron, par hasard? Tu veux sérieusement m'abandonner? Je ne puis croire cela de toi. Non, n'est-ce pas?...

Ses paroles m'allèrent droit au cœur et je sentis faiblir ma volonté.

— Mais, mon vieux, c'est une folie... Il n'y a pas d'autre mot... Songe même que par pur caprice, tu vas faire le malheur d'une pauvre fille... alors qu'à Paris, il y a tant de femmes qui courent après toi... Non, Jacques, je ne te comprends pas...

— Et j'ai bien peur que ne me comprennes jamais... mon cher Simon. Moi, qui suis médecin, il m'arrive parfois de chercher, en vain, à comprendre ce qui passe au fond de l'âme de mes malades. Il est donc normal que tu ne comprennes pas non plus ce qui se passe en moi... Tu sais, Simon, les hommes sont des êtres étranges, et je ne suis pas éloigné de croire que nous sommes tous un peu fous... Les mobiles les plus puissants qui nous font agir sont la haine, l'amour, la jalousie... Or, ces sentiments ne sont pas autre chose que des maladies mentales et, à tout prendre, l'humanité, le monde est un vaste asile d'aliénés... Ne me regarde pas ainsi

avec des yeux ronds... Je t'assure que je ne te dis que l'exacte vérité... Toi-même, tu n'es pas toujours normal. D'abord, qu'appelles-tu être normal? Nous sommes choqués de choses que nous trouvons naturelles, normales chez les animaux. Pourquoi? Ce qui était normal il y a des siècles ne l'est plus aujourd'hui. Pourquoi?...

« Suppose que je me promène avec une armure de chevalier d'autrefois. Tout le monde me courra après et dira que je suis devenu fou... Et pourtant serais-je devenu plus fou que ceux dont c'était la coutume, il y a quatre cents ans? Tu vois, il faut peu de chose pour passer pour un fou aux yeux de ses semblables... Mais ne discutons pas là-dessus... cela nous mènerait beaucoup trop loin... et le temps presse... Que mon projet soit ou non une folie, peu importe, je le mettrai tout de même à exécution... Et maintenant, mon vieux, donne-moi une réponse... Veux-tu m'aider, oui ou non?

Je me trouvais dans le plus grand embarras. Ce qu'il venait de me dire n'avait pas été sans produire une certaine impression sur moi. Dans le fond, il n'avait pas tout à fait tort. En tant qu'ami, il était de mon devoir de ne pas l'abandonner dans une aventure périlleuse, mais... de son côté, avait-il le droit de m'entraîner? Et moi, n'avais-je pas le droit de songer aussi à ma tranquillité et à ma sécurité? Mais pouvais-je le laisser s'embarquer seul? Quels remords ne m'assaillir aient pas si la chose tournait mal? Moi qui,

mieux que personne, savais quel danger mortel le menaçait, ne devais-je pas justement tout tenter pour l'aider à y échapper?

Je finis par consentir à l'accompagner dans sa périlleuse équipée.

Heyraud me serra la main avec effusion.

— Je te remercie, mon vieux Simon. Je n'oublierai jamais cette marque d'amitié... Et je savais bien que tu ne me laisserais pas...

Il se dirigea vers la porte, puis il se ravisa.

— Ecoute, mon vieux. Encore un mot. Je viendrai te prendre à onze heures exactement... Je vais m'occuper de tout préparer... Mais je te demande de garder le secret sur notre projet. Pas un mot à qui que ce soit, même pas à l'Ecossais... Ce n'est pas que je me méfie de lui, mais je préfère que la chose reste entre nous deux... D'accord?

. . . . . .

Je ne vis pas Allard de toute la journée. Le garçon d'étage me dit qu'il était sorti et qu'il ne rentrerait pas avant le dîner. Je ne fus pas mécontent de son absence, car j'avais encore sur le cœur notre conversation du début de l'après-midi et nous aurions certainement échangé des paroles désagréables... Je me demandais ce qu'il pouvait bien chercher au château, car la fable de l'armoire antique m'apparaissait de moins en moins vraisemblable... La journée s'écoula assez maussade...

Pour me distraire, je poussai jusqu'au village

et m'attardai devant la vitrine d'un libraire. Je découvris avec surprise qu'il avait quelques livres français et je fis immédiatement emplette d'un certain nombre... Puis, sans me presser, je me dirigeai vers l'hôtel... Ni Jacques ni Camille n'étaient encore revenus. Comme je me sentais un appétit féroce, je me rendis directement dans la salle du restaurant...

Le temps s'était définitivement arrangé : il faisait beau et chaud. Pendant le dîner, je repensai à M. Sigard et me souvins qu'il m'avait dit occuper la table voisine de la nôtre. Je me retournai et le vis effectivement, en train d'attaquer une aile de poulet. Il me fit un salut fort aimable. Je lui répondis aussi froidement que possible, mais mon attitude, nettement distante, parut l'émouvoir aussi peu que possible. Il me sourit une deuxième fois. Je ne sais pourquoi, son sourire eut le don de m'exaspérer et je me retournai délibérément, sans plus lui accorder d'attention.

Un quart d'heure plus tard, Jacques fit son entrée. Il paraissait d'excellente humeur. Il me raconta qu'il y avait eu un concert au casino et qu'il s'y était attardé.

— Une musique excellente, mon vieux. Tu sais combien je raffole de la musique viennoise... C'était un enchantement... et... il se pencha à mon oreille :

— Tout à l'heure, tu remonteras avec moi... je te montrerai quelque chose...

Je vis effectivement qu'il avait déposé près de lui, sur la table, un petit paquet soigneusement ficelé. Je lui lançai un regard interrogateur.

— J'ai fait quelques achats en ville, dans le courant de l'après-midi. Tu verras comme c'est intéressant, me répondit-il avec un sourire malicieux. Cela pourra nous servir...

Je m'armai de patience. Nous terminâmes rapidement notre repas. Allard brillait toujours par son absence. Je supposai qu'il préférait ne pas me rencontrer... Arrivés dans la chambre de Jacques, celui-ci ferma la porte à clé et se mit en devoir de défaire le mystérieux paquet. Je ne pus retenir un cri de surprise quand il m'exhiba triomphalement deux revolvers tout neufs...

— Ne te frappe pas, me dit-il en riant... Je n'ai pas l'intention d'assassiner qui que ce soit, mais je veux être prêt à toute éventualité... Si cette fripouille de Graber nous tire dessus, il apprendra que je ne suis pas un mauvais tireur.

— Mais, Jacques, tu te rends compte des conséquences?... Où tout cela va-t-il nous mener?...

— Laisse-moi faire, cher « Rêveur », et ne pose pas tant de questions. Nous verrons bien ce qu'il arrivera... Voilà : une de ces armes est pour toi et l'autre pour moi, bien entendu... Chacune est chargée... Six coups. Ce sont des pistolets autrichiens de la fabrique Steyer, une des plus renommées du monde... Je te mentirais si je te disais que j'ai pu les obtenir facilement, mais, avec de l'argent, on arrive à beaucoup de cho-

ses... Et maintenant, écoute mon programme.

« Nous partirons d'ici à onze heures. Il ne nous faudra pas plus d'une demi-heure pour arriver au château. Les circonstances sont avec nous. Il fait beau et assez clair. Cependant, j'ai pensé à tout et j'ai acheté également deux lampes de poche. J'ai d'ailleurs tout ce qu'il faut... Dans tous les cas, nous agirons avec la plus grande prudence... je ne veux pas me laisser surprendre par ce sauvage de Graber, pas plus que par la police... Est-ce qu'on sait jamais?...

— Et Mizzi?

— Je l'emmènerai avec moi. A deux heures du matin, il y a un train qui part de Bad Gastein, dans la direction de Klagenfurt. De là, nous irons à Villach et, deux heures plus tard, nous serons à la frontière italienne. Après cela, le reste sera un jeu d'enfant... Dès que nous serons hors d'Autriche, le Graber pourra courir derrière nous si cela lui fait plaisir... Je ris en pensant à la tête qu'il fera quand il s'apercevra que sa victime a disparu...

— Et moi? que dois-je faire?

— Toi, tu resteras encore quelques jours à Hof Gastein avec Camille... Si on t'interrogeait, tu répondras tranquillement que tu ne sais absolument rien... Tu feras bien de te débarrasser à temps de ton revolver... cela vaudra évidemment mieux... Et puis, quand l'émotion se sera calmée... Si toutefois on s'émeut... eh bien, vous reviendrez à Paris... C'est simple...

— Sais-tu seulement si Mizzi est majeure et si tu ne vas pas être poursuivi pour détournement de mineure?...

— Ah! laisse-moi rire avec toutes les complications que tu vois partout... Et maintenant, va te promener pendant que je procède aux derniers préparatifs... A tout à l'heure... A onze heures tapant, je viendrai te prendre dans ta chambre...

Je sortis en hochant la tête et fis un petit tour dans le jardin de l'hôtel.

Camille n'était toujours pas rentré...

.....

Depuis longtemps je n'avais pas vu une aussi belle nuit que celle par laquelle nous nous engageâmes dans notre funeste expédition. La lune éclairait la forêt de sa lumière blanchâtre. Entre les taillis, on voyait le ciel resplendissant d'étoiles. Un lièvre apeuré détalait parfois à notre approche. On se serait cru dans un paysage féerique : à chaque tournant du sentier je m'attendais à rencontrer un gnome ou un kobold...

Mais à mesure que nous nous rapprochions du château, je sentais mon cœur se serrer d'une inexprimable angoisse... Nous vîmes enfin la silhouette élégante du castel se détacher sur le fond plus sombre des sapins... Nous étions en vue de l'ennemi... Les deux tours se dressaient, illuminées par la lune, on eût dit deux candélabres d'argent...

Heyraud quitta le sentier et s'enfonça dans le

bois, de façon à ce que notre arrivée ne pût être aperçue du château. Jacques s'arrêta et attendit que je fusse arrivé à sa hauteur. Je sentis qu'il me glissait dans la main un objet dur et froid...

C'était le revolver.

— Attention, il est armé... Tu n'auras qu'à reculer le cran de sûreté...

— Je me demande encore aujourd'hui comment j'ai pu avoir la faiblesse et la sottise de me laisser entraîner dans une aventure qui ne pouvait que mal finir... Un enfant aurait pu le prédire. Nous étions arrivés au pied de la terrasse. Je vis une forme blanche à travers les arbres. C'était Mizzi qui nous attendait.

— Tu vois, murmura Jacques... Cela va aller tout seul... Oiseau de mauvais augure.

Dès qu'elle nous aperçut, elle se précipita au-devant de Jacques et lui murmura quelques paroles que je n'entendis point.

Heyraud me demanda de lui servir d'interprète et je me pliai volontiers à cette fantaisie, quoi que j'eusse mille fois préféré nous éloigner au plus tôt de la zone dangereuse. Mais allez donc faire entendre raison aux amoureux.

— Mon ami a l'intention de vous emmener avec lui à Paris. Il est prêt à s'occuper de vous.

Je vis le visage de Mizzi s'empourprer...

— Je voudrais m'en aller, murmura-t-elle... aussi vite que possible... j'ai peur... Il me tuera si je reste ici... Il m'a de nouveau battue aujourd'hui... voyez...

Elle montra ses bras qui étaient zébrés de striures rouges...

— Mon enfant, dis-je ému, il faut absolument que vous quittiez ces lieux... Mais réfléchissez bien. Etes-vous fermement décidée... Consentez-vous à vous expatrier?

— Oui, c'est mon désir le plus ardent...

Je traduisis la réponse de Mizzi à Jacques qui exulta.

— Tu vois, mon vieux, j'avais raison...

— Dans ce cas, repris-je en allemand, il faut venir tout de suite. Nous n'avons pas de temps à perdre...

Nous nous mîmes en route.

A peine avions-nous fait une dizaine de pas qu'un cri affreux traversa l'espace. Je frissonnai. Je sentis que c'était le signal de la catastrophe.

Mizzi s'était arrêtée. Elle tremblait de tous ses membres.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! gémit-elle... elle chancela...

— Mon Dieu!... répéta-t-elle... Nous sommes perdus... Leo nous a trahis...

VII

UN MEURTRE, DEUX MEURTRIERS

Sur le moment, je ne compris pas très bien ce que signifiaient les paroles de la jeune fille. Puis je me souvins que Leo était le nom de l'oiseau dont le cri venait de nous consterner... Mais comment diable pouvait-il nous avoir trahi? Comment pouvait-il savoir que nous étions là? A moins que Sigard eût eu raison quand il m'avait dit que les paons étaient des animaux d'une intelligence remarquable...

De fait, le paon ne cessait pas de crier. Il avait certainement ameuté toute la maison, car je vis une fenêtre s'éclairer... Si nous voulions exécuter notre plan, il était plus que temps. A mon avis, il était fort compromis, mais il nous restait cependant une chance, à la condition de faire vite...

Je me tournais vers Jacques pour lui demander ce qu'il comptait faire. Mais il me parut tout aussi embarrassé que moi... Cédant à une inspiration subite, il souleva la jeune fille de ses bras robustes et l'emporta à demi-morte d'effroi... Je les suivis.

— Courage, Jacques... quand tu seras fatigué,

tu me le diras et je te relayerai... Dépêchons-nous et quand nous serons un peu éloignés, nous nous mettrons à l'abri et nous nous repose...

Je ne pus achever ma phrase. Une formidable détonation m'assourdit en même temps qu'une flamme m'aveugla... Il était évident qu'on venait de tirer sur nous de très près, presqu'à bout portant... Heyraud chancela et tomba sur les genoux, ses bras retombèrent et Mizzi glissa sur le sol... Je me précipitai, follement inquiet...

— Es-tu touché, Jacques? réponds-moi.

— Si, répondit-il en geignant, si... mais ce n'est pas grave... Mais couche-toi... étends-toi...

Je suivis son conseil et bien m'en prit, car quelques secondes plus tard une rafale de balles s'abattit sur notre petit groupe... Nous étions collés au sol et toutes passèrent au-dessus de nos têtes sans nous atteindre...

Heyraud profita d'une accalmie et riposta à son tour. Il tira un seul projectile et, aussitôt après, nous entendîmes un cri effrayant : celui d'un être humain blessé à mort... Puis tout retomba dans le silence... Les rafales avaient cessé... Notre ennemi était-il sérieusement atteint, ou bien était-ce une ruse de guerre?

Heyraud était devenu pâle comme un linge... Mizzi était revenue à elle et commençait à pleurer et à sangloter...

— Pourvu qu'il ne soit pas mort! gémit-elle, pourvu que vous ne l'ayiez pas tué...

Que pouvais-je lui répondre?

La jeune fille se leva et prit sa course dans la direction du château. Je m'élançai derrière et parvins à la saisir par le bras.

— Que faites-vous, m'écriai-je... Allons, venez, nous n'avons pas de temps à perdre... Vous voilà libérée, à présent... Avant que le jour ne paraisse, vous pouvez être en sûreté à l'étranger... vous n'aurez plus rien à craindre...

— Non... non... je ne veux pas... Il faut que je retourne au château... Il est peut-être blessé seulement et je pourrai le sauver...

— Ne vous inquiétez donc pas de lui...

Mais il me fut impossible de la décider. Elle restait sur place, front baissé, l'air presque hostile...

Evidemment, elle venait de changer totalement d'intention et il n'était plus question de l'emmener... Mais comme, de notre côté, nous ne voulions pas la laisser retourner seule au château, nous nous résignâmes à l'accompagner... La terrasse était absolument déserte... Nous avançâmes jusqu'à la petite porte de bois... Elle était ouverte. Craignant un piège, Heyraud fit jouer sa lampe de poche dont il promena le faisceau lumineux à terre... Je l'entendis pousser un cri effrayé...

— Que se passe-t-il ? demandai-je avec une inquiétude mortelle...

— Là, par terre... regarde... il y a du sang... C'est vrai, je l'ai touché... Il n'y a plus l'ombre d'un doute...

Les traces sanglantes conduisaient jusqu'à l'escalier...

Nous montâmes lentement... Presque chaque marche était maculée de taches rouges... Nous arrivâmes enfin à la porte de la chambre où, la nuit précédente, j'avais vu un cercueil ouvert, lugubrement éclairé par la lampe à huile de Graber...

La pièce était plongée dans une demi-obscurité... Deux chandelles fumeuses fixées sur la table donnaient une lumière clignotante... Instinctivement, je cherchai le cercueil... Une chaise était renversée... des papiers épars jonchaient le sol... d'autres étaient en désordre sur la table... Et au milieu de la chambre, par terre, les bras en croix, gisait un homme immobile... Nous nous penchâmes sur le corps et reconnûmes le cadavre de notre ennemi, de Graber...

Mizzi était agitée d'un tremblement convulsif... Je l'entendis sangloter doucement. Son chagrin m'étonna, mais mon étonnement n'eut plus de bornes quand je la vis se précipiter sur le corps de Graber, se pencher sur lui, lui relever la tête... C'était à croire qu'elle regrettait son bourreau... Sa douleur m'émut, bien qu'elle me parût fort surprenante... Au milieu de tant de mystères, son attitude nouvelle n'était pas le moindre... Je me tournai vers Jacques, qui se tenait bebout avec peine et dont le visage avait pris une teinte terreuse...

— Qu'as-tu fait, Jacques ?... Tu as tué un

homme... C'est terrible... Quelles conséquences ce meurtre ne va-t-il pas avoir ?... Ah ! si tu m'avais écouté...

Mon ami fit un geste évasif...

— Ce n'était pas un homme... C'était une brute, un être abject... Je t'assure que je ne regrette pas de l'avoir supprimé... Mais, elle... elle me fait de la peine... Si j'avais su, je n'aurais pas tiré... Mais, regarde, Simon... Il y a quelque chose dans la main du cadavre... Qu'est-ce que c'est donc ?

Effectivement, Graber tenait dans sa main crispée un objet long, souple et brillant... C'était une plume de paon...

J'étais perdu dans mes pensées, quand la voix de Jacques se fit entendre de nouveau :

— Mon vieux, il faut partir... Nous ne pouvons pas rester ici... Veux-tu dire à Mizzi qu'elle vienne avec nous ?...

La jeune fille était agenouillée à côté du cadavre. Je posai doucement la main sur son épaule :

— Venez, Mizzi... Il est inutile de rester ici... Cet homme est mort, et nulle puissance au monde ne pourrait lui rendre la vie... Et puis, après tout ce qu'il vous a fait supporter, sa disparition ne devrait pas vous affliger à ce point...

Elle bondit et s'avança vers moi, menaçante, griffes sorties...

On aurait dit un chat sauvage se préparant à l'attaque... Je reculai d'un pas...

— Assassins, s'écria-t-elle, d'une voix que je ne lui connaissais pas encore... Assassins... Vous payerez cher ce crime...

Heyraud et moi nous nous regardâmes abasourdis... La jeune fille était-elle subitement devenue folle ? N'était-ce pas elle qui nous avait suppliés de la délivrer à tout prix ? Etait-ce notre faute si les choses avaient tourné d'une manière sanglante ? N'avions-nous pas, au contraire, risqué notre propre vie pour lui venir en aide ? Et maintenant... C'était à n'y plus rien comprendre...

— Non, je reste ici, hurlait Mizzi... Et vous, allez-vous-en... Je ne veux plus vous voir... Assassins que vous êtes... Allez...

Sa voix se brisa, et elle eut une nouvelle crise de larmes... Heyraud paraissait consterné. Ses yeux flamboyaient. Il me tira violemment par la manche.

— Soit, dit-il... Partons... Laissons-la tranquille puisqu'elle l'exige... Elle vient d'avoir un choc nerveux... Demain, peut-être sera-t-elle plus calme et plus raisonnable... Pour l'instant, nous ne pouvons rien faire... Nous n'avons plus qu'à filer d'ici, et le plus vite possible...

Jacques avait évidemment raison... Nous nous dirigâmes vers la porte et nous allions en franchir le seuil, quand je vis mon ami s'arrêter brusquement et me faire signe d'observer le silence... Il tendit l'oreille...

— Qu'as-tu ? lui demandai-je à voix basse...

— Chut ! n'entends-tu rien ?

— Non... Ah ! si... oh !... j'entends des pas... on monte ici... il y a quelqu'un dans l'escalier... Nous voilà frais...

— Tu peux dire que nous sommes perdus...

— Que faire ?

— Rien... il n'y a aucun moyen de nous échapper. Nous n'avons plus qu'à nous résigner à l'inévitable... On a dû entendre les coups de feu... Un voisin a dû alerter la police...

— Charmante perspective !...

— Que veux-tu ? nous n'y pouvons rien... D'ailleurs, tu n'as pas besoin de te tourmenter... Le seul coupable, c'est moi et uniquement moi... Je suis prêt à supporter les conséquences de mon acte.

— Tu oublies, mon cher, que je suis au moins ton complice, et si tu dois subir une peine quelconque, il y a bien des chances pour que je partage ton sort...

— J'ai une idée, fit Jacques... Colle-toi contre le mur, derrière l'armoire... je vais en faire autant... et attendons...

Une minute à peine s'écoula... J'entendis les pas se rapprocher dans l'escalier, puis sur le palier... Quelqu'un entra dans la pièce... Je ne vis que les souliers du nouvel arrivant, et j'eus l'impression que j'avais vu, récemment, cette paire de brodequins... L'inconnu s'avança jusqu'au milieu de la pièce, et fit un brusque demi-tour, juste à notre hauteur.

— Bonsoir, monsieur Bertrand, fit une voix qui m'était bien connue... Bonsoir...

Et je reconnus l'architecte Sigard qui me souriait aimablement.

***

La stupeur me cloua sur place... Je voulus répondre, mais ma gorge serrée ne laissait sortir aucun son. Je regardai l'architecte avec autant de terreur que s'il eût été un mort sortant de son tombeau... Sigard continuait à sourire...

Il se pencha, à son tour, sur le cadavre, l'examina soigneusement, puis, se redressant :

— Eh bien ! Vous voilà dans une situation enviable, n'est-ce pas M. Bertrand ? Vous voyez ce qu'il en coûte de ne pas avoir suivi mes conseils... Mais pourquoi restez-vous obstinément tapi dans ce coin ? Approchez-vous un peu, cher M. Bertrand. Je ne mords personne, vous savez... Ce monsieur est vraisemblablement votre ami...

— Oui, balbutiai-je... je...

Le courage me manquait. Sigard alla vers Mizzi qui s'était soudain calmée et qui paraissait évanouie.

— Peuh ! ce n'est rien... elle va revenir à elle dans quelques instants... Une petite défaillance... Pour Graber, c'est plus sérieux... Rien à faire, il est mort et bien mort... Hé ! hé ! il a reçu une balle dans le ventre...

— Monsieur Sigard, je vous assure que je suis innocent...

— Mais personne ne vous a accusé, cher Monsieur... Mais, je vois la crosse d'un revolver qui sort de la poche de votre veste. Voulez-vous me permettre de l'examiner ?

Il n'attendit même pas ma réponse et me prit mon arme. Il l'examina avec la plus grande attention. Puis il demanda son browning à Jacques qui le lui tendit sans résistance.

— Ah ! ah !... voilà une arme dont on vient de se servir depuis peu, c'est bien... Reconnaissez-vous que c'est vous qui avez tiré, M. le docteur Jacques Heyraud ?

— Vous me connaissez donc, Monsieur, fit Jacques, stupéfait...

— Oui et non... Je sais que vous êtes un ami de M. Bertrand... De plus, je loge au même hôtel que vous... à l'hôtel Moser... Vous savez, dans de petits endroits comme Hof Gastein, l'hôtel constitue une vaste maison familiale... tout le monde se connaît même sans présentations... Mais revenons à la question... Vous reconnaissez formellement avoir fait usage de votre arme ?

— Je ne songe pas à le nier, répliqua mon ami. La jeune fille que vous voyez ici, encore évanouie, était terriblement maltraitée par cette brute... J'ai voulu l'arracher à ses griffes de bête féroce... D'ailleurs, Mizzi, elle-même, me l'avait demandé... Quand nous sommes arrivés, je suppose que le Graber a eu vent de notre présence...

il a ouvert le feu et tiré de nombreuses balles... l'une d'elles m'a même atteint, bien que très légèrement... Voyez plutôt... Pour protéger ma vie, j'ai dû riposter... Je n'ai tiré qu'une seule fois, et pourtant, le coup a été mortel... Peut-être ai-je eu tort de tirer, et pourtant, je me trouvais en état de légitime défense...

— Je comprends parfaitement, fit l'architecte en hochant la tête. Je ne pense pas qu'un tribunal puisse vous refuser des circonstances atténuantes... Vous avez été contraint par les événements. Mais aussi, pourquoi être venus ?... Ignoriez-vous que Graber était décidé à agir contre vous ?

— Si, je le savais... Mais Mizzi m'avait envoyé, par mon ami, un billet suppliant... Elle me demandait de venir...

— Ah ! ah ! fit Sigard sur un ton réfléchi... D'ailleurs, tout cela ne me regarde pas... Je suis venu ici, tout à fait par hasard... au hasard d'une promenade nocturne... je dors très mal... je souffre encore d'une blessure de guerre et, souvent, je ne puis rester couché... alors, je sors et j'erre au hasard, comme ce soir. La porte ouverte a éveillé ma curiosité, et... me voici.

— Que devons-nous faire, monsieur Sigard ? demandai-je. Pourriez-vous nous donner un conseil ?

— Hum ! un conseil ?... c'est assez difficile... Pour ma part, je suis convaincu que vous m'avez dit la vérité... mais les autorités ?... que vont-

elles dire ? Voilà toute la question, voilà le point d'interrogation... Voici ce que je ferais à votre place, docteur Heyraud... Demain matin, à la première heure, j'irais me présenter à la police... Je crois que ce serait la solution la plus habile... Dans tous les cas, pour rien au monde, n'essayez de fuir... La fuite ne pourrait que compliquer la situation... Ce serait proclamer votre culpabilité...

Il médita quelques instants.

— Rien ne prouve que tout cela ne puisse s'arranger... La municipalité de Hof Gastein n'a aucun intérêt à ébruiter l'affaire, quand ce ne serait qu'à cause des touristes et des estivants. Un crime dans une station balnéaire, cela produit toujours un effet désastreux, et notre tourisme est déjà bien assez malade. Si je puis vous être de quelqu'utilité... Je me tiens volontiers à votre disposition... Il se trouve que je connais fort bien le commissaire de police de Hof Gastein... je puis lui parler en votre faveur...

— Je vous remercie infiniment, répondit Heyraud avec émotion. Cette affaire m'est très pénible, et je suis prêt à accepter toutes les suites de mon erreur... Quand j'ai vu ma vie et celle de mes compagnons menacée, cela a été instinctif... et j'ai tiré...

— Certes, monsieur Heyraud, répondit Sigard... Mais reste encore à prouver que c'est bien vous qui avez tiré le coup mortel...

— Hein ? sursauta Jacques qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Evidemment... C'est un médecin-légiste qui sera chargé de déterminer si c'est effectivement vous qui avez tué... Pour le moment, bien sûr, il semble ne pas y avoir de doute, d'autant que le revolver de M. Bertrand est intact... Mais, si je ne me trompe, vous étiez trois, au restaurant...

— Oui... Mon ami Camille Allard...

— Qu'est-il devenu ?

— Mais, Camille ne sait absolument rien de tous ces événements, m'empressai-je de répondre. Le brave Camille doit dormir, depuis longtemps, du sommeil du juste...

— Je crois que vous faites erreur, répliqua M. Sigard avec son éternel sourire énigmatique. M. Allard est ici et entend tout ce que nous disons... N'est-ce pas ? monsieur Allard... demanda-t-il à haute voix... Voulez-vous avoir la bonté de sortir de votre cachette, cher Monsieur.

La porte de l'armoire s'ouvrit à deux battants, et nous eûmes la surprise inattendue d'en voir surgir l'Ecossais, comme un diable hors de sa boîte. Il essayait de garder sa contenance, mais il était visible que notre ami était, au fond, fort penaud.

— C'est moi, dit-il en haussant les épaules... Inutile de jouer la comédie plus longtemps...

— C'est bien, railla Sigard... Voilà un acte de courage, monsieur Allard... Ayez donc la bon-

té de me remettre votre revolver... celui que vous cachez dans votre poche, mais qu'on remarque facilement...

Subjugué, Camille fouilla dans sa poche et en sortit un revolver de gros calibre qu'il posa négligemment sur la table... Nous pensions rêver...

— Mes deux amis sont complètement innocents, affirma l'Ecossais aussi calmement que s'il eût fait valoir les beautés d'un tableau à l'un de ses clients...

— Pourriez-vous me dire sur quoi vous basez votre affirmation, demanda M. Sigard...

— Parce que je suis l'unique auteur...

— Quoi ? Vous aussi ? s'exclama M. Sigard... C'est un peu violent... Un seul cadavre... un seul crime... et deux criminels...

— Non, Monsieur ! Un seul... et c'est moi...

L'architecte semblait pensif.

— Et pourquoi avez-vous fait cela ?

— Pourquoi ? pourquoi ? mais... parbleu... comment pouvez-vous le demander, Monsieur ? N'avais-je pas le devoir d'empêcher cet homme de tuer mes amis ?...

VIII

LA CURIOSITÉ DE CAMILLE

Le front de M. Sigard s'assombrit. Il eut un moment d'hésitation, puis il marcha droit sur Camille et le regarda dans le blanc des yeux :

— Ce que vous dites-là paraît bien invraisemblable, mon cher Monsieur... mais avant d'aller plus loin, voulez-vous me permettre de vous poser quelques questions ?

— Je vous en prie...

— Eh bien, qui donc vous a donné l'idée de venir ici, à cette heure ? Ensuite : quelle raison avez-vous eue de supposer que vos amis étaient en danger de mort ?

— C'est simple et clair, répondit l'Ecossais... Depuis un certain temps, j'avais remarqué que mes deux amis, ici présents, devaient combiner je ne sais quoi... qui ne devait pas être très... mettons de tout repos... cela, je le voyais à leur mine à la fois soucieuse et mystérieuse... En général, nous sommes inséparables et nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre, mais cette fois, il était visible qu'on me tenait à l'écart... Mais je suis curieux de nature — c'est même mon défaut, ou ma qualité caractéristique — et je

résolus de découvrir l'énigme... J'ai donc suivi mes amis à distance... et voilà pourquoi et comment je suis ici...

— Bien, bien, fit l'architecte... Mais continuez, je vous prie, nous allons certainement arriver au point le plus palpitant de votre récit...

— Oh ! le reste n'est pas plus compliqué, répondit Camille avec le plus grand calme... je me suis caché dans le jardin et quand la fusillade a éclaté... autant que je me souvienne, Graber a tiré par la fenêtre... alors, cédant à une inspiration subite, j'ai tiré à mon tour... J'ai tout lieu de supposer que c'est mon coup de feu qui l'a touché... car une seconde plus tard, il tombait...

— Très bien, répondit Sigard, avec une certaine intonation railleuse, votre déduction me paraît assez logique...

L'Ecossais eut un sourire satisfait...

— Seulement, toute cette histoire, fort vraisemblable en soi, toute cette histoire, cher monsieur Allard, a un très grand défaut : *c'est qu'elle est fausse d'un bout à l'autre.*

Camille pâlit, mais ne perdit pas son sang-froid :

— Je ne saisis pas très bien ce que vous...

— Eh bien, je vais vous mettre les points sur les *i*...

Camille, après avoir pâli, rougit violemment. Les veines de son front et de son cou se gonflèrent de colère. On eût dit un cobra irrité. C'est d'une voix sifflante qu'il répondit :

— C'est intolérable. Je me demande de quel droit vous vous permettez de mettre mes paroles en doute. D'ailleurs, qui êtes-vous ? Monsieur.

— Au fond, vous avez raison. Toute cette histoire ne me concerne nullement, et si je m'en suis mêlé, c'est uniquement avec le but de venir en aide à vos amis qui se trouvent dans une situation assez embarrassante...

— C'est fort aimable à vous, goguenarda Allard... Tenez, voici mon revolver... Vous pourrez constater que l'arme vient d'être utilisée.

L'architecte examina le revolver avec la plus grande attention.

— C'est exact, je le reconnais... Il est certain qu'un coup de feu a été tiré avec ce revolver...

— Alors, fit Allard, triomphant, êtes-vous convaincu ?

— Moins que jamais, monsieur Allard.

Heyraud et moi ne savions plus que penser.

— Ah ! et pourquoi ?

L'architecte s'approcha du cadavre gisant, se pencha et le retourna légèrement.

— Approchez, nous dit-il... Regardez, dit-il... Et maintenant, comprenez-vous pourquoi il est matériellement impossible que Graber ait succombé sous les coups de feu, soit de M. Heyraud, soit de M. Allard ?

Nous répondîmes ensemble que nous ne le voyions pas.

— Eh bien, vous regardez mal. N'y a-t-il pas un détail qui saute aux yeux ?... N'importe qui

le verrait immédiatement. Graber n'a pas été tué par devant, comme vous semblez le croire, Messieurs... La balle mortelle l'a touché par derrière, au sommet des reins... Puisque vous étiez dans le jardin et que la victime était, d'après vos déclarations, dans la chambre, il est impossible qu'aucun de vous soit l'auteur de sa mort... Je m'étonne même de ne pas avoir constaté tout de suite une chose aussi simple... Il est vrai que je ne suis qu'un amateur...

C'était vrai. La constatation de M. Sigard était exacte et il était difficile de réfuter ses conclusions... Je me sentis délivré d'un poids immense. Heyraud respira d'aise. Camille restait impassible... Dans tous les cas, aucun de nous trois n'était le meurtrier, puisque c'était impossible.

— Il serait temps de nous occuper de mademoiselle Mizzi, fit l'architecte... Faites attention, vous allez voir avec quelle rapidité je vais la faire revenir à elle... J'ai un remède infaillible contre les syncopes...

Il s'approcha de la jeune fille qui était toujours étendue inanimée, l'examina des pieds à la tête avec un sourire moqueur :

— Debout, dit-il d'une voix rude... Debout, et cessez de nous jouer la comédie... C'est inutile, comprenez-vous ?...

L'effet de ces paroles fut foudroyant. D'un bond, la jeune fille se releva et le regarda avec des yeux terrifiés.

— Quoi ? qu'est-il arrivé, balbutia-t-elle... Je ne sais rien... je ne sais plus...

— Cela vaut beaucoup mieux, interrompit la voix railleuse de M. Sigard... Où est le paon ?

— Je... je... n'en ai pas la moindre idée... Probablement dans le jardin...

— Appelez-le tout de suite...

— Impossible, il ne m'obéit pas...

Sigard lui tourna le dos. Il ouvrit la fenêtre, se pencha au dehors et cria dans la nuit :

— Leo ! Leo !

Nous n'entendîmes aucun bruit ni aucun cri. Sigard insista :

— Leo ! viens... viens, bel oiseau... viens, viens vite...

Le même silence lui répondit.

L'architecte ne se laissa pas abattre par cet échec.

— Viens, viens, Leo... Tu es un bel animal, Leo, un bel animal...

Nous entendîmes alors le cri disgracieux que nous connaissions si bien, puis une sorte de gloussement... Nous entendîmes un bruit d'ailes fendant l'air, puis un grattement dans l'escalier... la porte fut poussée de l'extérieur, et le paon pénétra dans la pièce où nous étions réunis...

Nous poussâmes tous une exclamation de surprise. Le paon était tellement transformé que c'est à grand'peine que nous le reconnûmes... *Il était presque entièrement plumé...*

Ses plumes magnifiques aux reflets chatoyants avaient été presque toutes arrachées... Il ne lui en restait que des débris qui pendaient lamentablement... Par endroits, le sang avait jailli... Ses yeux intelligents semblaient refléter à la fois la fureur et la honte... Il n'avait plus sa fière attitude... Il paraissait être devenu complètement fou... Il courut en rond dans la pièce, cherchant à nous échapper quand nous l'appelions... et criant plus que jamais... Il était évident que l'animal était encore sous le coup de la terreur du traitement honteux qu'il venait de subir... Mais l'oiseau s'épuisa vite... et avec un petit cri de douleur, il s'abattait finalement aux pieds de M. Sigard... Celui-ci avait suivi avec une intense curiosité le manège extraordinaire de l'animal... Il se courba, empoigna prestement l'oiseau par le corps et le maintint sous son bras...

Mizzi, qui avait assisté à toute la scène sans proférer une parole, sortit soudain de son mutisme :

— Viens, viens, mon Leo... Ah ! qu'a-t-on fait à mon oiseau ?...

Elle s'avança vers l'architecte et tenta de lui arracher l'animal. Mais celui-ci se contenta de le tenir solidement sous son bras et fit mine de se diriger vers la porte.

— Leo est à moi, sanglota la jeune fille... De quel droit refusez-vous de me le rendre ?

— Pour le moment, il m'appartient, riposta Sigard, et j'ai l'intention de le garder...

— Non, non... s'écria Mizzi dont les yeux flamboyaient... Tout le monde, à Hof Gastein, sait parfaitement que l'oiseau est ma propriété... Rendez-le moi tout de suite...

— Il n'en est pas question, ma chère demoiselle... Au revoir, Messieurs... Demain, je pense avoir le plaisir de...

Il avait atteint la porte. Mizzi l'avait rattrapé :

— Je veux le paon. Entendez-vous ? Il faut que vous me le rendiez, il le faut absolument...

— La paix... Bas les pattes... Vous n'aurez pas Leo...

Je n'aurais jamais pu supposer que cette jeune fille timide et d'aspect si doux était capable de se transformer ainsi en une furie déchaînée... Son visage avait perdu toute sa beauté. Ses yeux vitreux semblaient vouloir transpercer Sigard... Elle lança ses mains en avant, toutes griffes dehors, Sigard la repoussa sans violence et posa la main sur le bouton de la porte. Alors Mizzi bondit sur lui et tenta de lui griffer le visage. Sigard laissa tomber l'oiseau sur le sol, para l'attaque et sortit son revolver.

— Vous allez rester sagement où vous êtes et ne plus vous permettre le moindre geste, n'est-ce pas ? Si vous avez le malheur de porter la main sur le paon, je tire sans pitié. Compris ?

Mizzi, intimidée, recula jusqu'au milieu de la pièce.

— Levez les mains, ma charmante, continua Sigard sans cesser de braquer son arme sur elle. Bien. Et maintenant, restez là...

Mizzi suivit le conseil impératif de M. Sigard, qui parut enfin rassuré, car il rentra son revolver dans sa poche et se pencha pour reprendre l'oiseau tremblant.

Au même instant, j'entendis un claquement sec à la fenêtre, et comme je me retournais instinctivement, les deux chandelles qui brûlaient sur la table s'éteignirent soudainement. Je sentis qu'on m'empoignait par un bras... Une chaise fut projetée avec fracas sur le plancher. Puis les claquements reprirent. Cédant à une inspiration subite, je m'aplatis à terre. Quelqu'un tomba auprès de moi. J'entendis un bruit de vitres cassées, un juron violent. Puis ce fut de nouveau le silence le plus complet. Je me risquai à me relever et j'appelai Heyraud à voix basse.

— Je n'ai rien, mon cher vieux, répondit la voix de mon ami.

— Attends un instant, je vais allumer ma lampe de poche.

Nous remarquâmes alors que la fenêtre était grande ouverte, les rideaux flottaient au vent, et la pièce était dans un désordre indescriptible. La table était renversée, ainsi qu'une autre table qui se trouvait le long du mur. Derrière cette table, qui servait de rempart, à qui ?... je vis le canon menaçant d'un revolver braqué sur nous.

Puis une forme humaine se dressa et nous reconnûmes le visage souriant de M. Sigard.

— J'espère, nous dit-il, que vous êtes sains et saufs. Moi, pour ma part, je n'ai absolument rien. Quelques bosses, des contusions sans gravité, c'est tout. Mais... oh ! je vois Mizzi étendue à terre.

Nous soulevâmes la jeune fille, qui semblait avoir, cette fois, réellement perdu connaissance et nous l'étendîmes aussi bien que nous pûmes sur un vieux divan défoncé. Elle saignait. Elle avait reçu une blessure au front, mais rien de grave, ainsi que Jacques put le constater facilement.

Rassuré sur le compte de Mizzi, je m'adressai à l'architecte.

— Que s'est-il donc passé ?

Sigard, qui remettait tranquillement un peu d'ordre dans ses vêtements, me répondit avec une certaine froideur :

— Je n'en sais rien de plus que vous, cher Monsieur. Je suppose qu'un bandit a dû nous surprendre et nous attaquer par derrière. Bien entendu, je me suis mis aussitôt en état de défense, car, enfin, je ne vais pas me laisser égorger comme un mouton, n'est-ce pas ? Je tiens à la vie, comme tout autre citoyen...

— Mais à quoi rime tout cela ? demanda Jacques. Je n'y comprends plus rien...

— Je m'en doute, répliqua Sigard. Vous comprendrez peut-être un jour, mais pas pour le

moment. L'important, d'ailleurs, c'est que j'aie pu conserver l'oiseau.

— Quoi ? Le paon ? Prétendez-vous, Monsieur, que toute cette fusillade a été entreprise uniquement à cause de Leo ?... Parlez-vous sérieusement ? C'est de la folie, voyons...

— Beaucoup moins que vous le pensez, cher Monsieur. Mes hypothèses se confirment et je sais maintenant qu'il faut à tout prix mettre Leo en sûreté. C'est même urgent. Voulez-vous, Messieurs, avoir la bonté de vous occuper de Mizzi. Et moi, je vais partir...

Sa hâte singulière me remplit d'étonnement, comme, d'ailleurs, toute l'attitude de cet étrange personnage.

— Mais, m'écriai-je soudain, où a passé Camille ? Je ne le vois pas... J'espère qu'il ne lui est pas arrivé malheur...

Nous eûmes beau chercher, nous ne trouvâmes aucune trace de l'Ecossais, qui avait disparu comme par enchantement. M. Sigard, qui était déjà sur le seuil de la porte, la referma et revint près de nous.

— Voilà qui complique la situation, dit-il d'une voix soucieuse. Je ne peux tout de même pas supposer qu'il soit parti, ainsi, sans tambour ni trompette...

— Impossible, nous nous en serions aperçus. Il était encore là il y a encore quelques instants, près de cette table de travail... Je ne pense pas qu'une balle l'ait atteint...

— Evidemment non, parce que, s'il avait été blessé, il n'aurait pas pu partir...

— Alors, demanda Jacques, c'est encore plus incompréhensible... Par où serait-il parti ?

— Par la fenêtre. Par où voulez-vous que ce soit ?... Je parierais n'importe quoi qu'il y avait une échelle...

Je me précipitai à la fenêtre. Sigard avait, une fois de plus, deviné juste.

— C'est exact, m'écriai-je. Il y a, en effet, une échelle appliquée au mur. Mais je me demande pour quel motif Camille a voulu filer par là. Personne de nous ne le retenait.

— Le motif ? reprit l'architecte. Le motif ?... La curiosité. Monsieur Allard est très curieux. Il vient de nous le déclarer tout à l'heure, n'est-il pas vrai ?

— Sans doute, mais disparaître ainsi sans crier gare, ce n'est pas dans sa manière habituelle. Ne croyez-vous pas, plutôt, qu'il a été enlevé par un des bandits qui nous ont attaqués ? Ce n'est pas impossible...

— Non, Monsieur Bertrand, ce n'est pas mon avis... Je pense que, cédant à une impulsion subite, votre ami a voulu suivre le ou les individus qui viennent de nous donner l'assaut. Il a voulu, vraisemblablement, voir où ils fuyaient...

— Mais c'est une folie... Il court au devant des pires dangers, ne pensez-vous pas ?

— Naturellement. En cela, nous sommes pleinement d'accord. Que voulez-vous ? La curio-

sité a du bon, parfois, mais... il ne faut pas la pousser à l'extrême. Il vous en cuit souvent... J'en connais plus d'un qui a payé de sa vie une curiosité trop indiscrète, et je ne serais pas autrement étonné si M. Allard ne faisait pas une expérience fâcheuse, très fâcheuse, même.

IX

LA MORT DE M. SIGARD

Remplis désormais des craintes les plus vives, Heyraud et moi, nous résolûmes de nous remettre immédiatement à la recherche de notre ami. Nous étions terriblement inquiets, surtout après les sombres pronostics de M. Sigard, mais nous n'avions pas encore perdu tout espoir...

M. Sigard s'excusa de ne pouvoir nous aider, car, pour l'instant, il n'avait qu'une seule préoccupation : celle du paon. Il voulait l'emmener loin du château, et sans retard...

— Ne vous faites pas d'illusion, Messieurs, crut-il devoir ajouter. Je ne veux pas vous déconseiller de rechercher votre ami, car on ne sait jamais. Mais je serais fort étonné que vous le retrouviez. Je vous assure que je fais des vœux pour cela...

Nous l'entendîmes descendre, de son pas pesant, les marches de l'escalier, puis faire crier le gravier de l'allée, et tout retomba dans le calme. J'avoue que j'étais très troublé. Rien que l'idée qu'il avait pu arriver malheur à notre cher « Ecossais » me remplissait d'une angoisse inexprimable. En pensant qu'on l'avait peut-être tué,

pays... Vous ne pouvez nier, Monsieur, que votre ami et vous, vous êtes terriblement suspects... Vous venez de reconnaître vous-même que votre ami a tiré. Dans ce cas, qui voulez-vous qui ait tué le vieux Graber, sinon lui? Pour moi, la chose ne fait pas question...

— Mais non, Monsieur le Commissaire, c'est une erreur! m'empressai-je de protester.

Et je tentai de développer devant le commissaire les théories de l'infortuné Sigard qui mettaient hors de cause aussi bien Jacques que Camille. Puisque la balle était entrée par derrière et que nous faisions face à Graber, il était impossible que ce fût la balle de Jacques qui eût causé la mort du vieux scélérat. Mais malgré toute mon éloquence, je ne parvins pas à convaincre l'entêté fonctionnaire...

— Je vais faire le nécessaire, me répondit-il avec une froideur qui me fit peur, mais je vous conseille de ne pas vous faire trop d'illusions... Si mes soupçons s'avèrent fondés, je vous arrêterai immédiatement... Les lois de notre pays sont très strictes, ajouta-t-il avec un sourire diabolique. Le meurtre, en Autriche, est puni de la peine de mort. S'il s'agit d'un simple homicide, peut-être pourra-t-on vous accorder des circonstances atténuantes, et, dans ce cas, le moins qu'il puisse vous arriver serait une condamnation à plusieurs années de détention... Mais, en tout état de cause, il faut vous attendre à une grave sanction...

Jacques avait tiré, comment nous nous étions retrouvés si inopinément en présence de l'Ecossais...

Le commissaire Wiesinger m'écoutait attentivement. Son visage impassible ne reflétait aucun sentiment. Il se contentait de tapoter de temps à autre avec son coupe-papier sur sa table... Quand j'eus terminé, il eut un sourire ironique et, d'une voix plus ironique encore :

— Et vous pensez que je vais croire un mot de votre belle histoire? On ne saurait nier, cher Monsieur, que vous soyez doué sous le rapport de l'imagination; mais enfin, il ne faudrait pas me prendre pour un imbécile achevé... C'est un peu dur à avaler...

— Je vous jure, Monsieur le Commissaire, qu'il n'y a pas un mot de mon récit qui ne soit rigoureusement exact... Et si M. Sigard n'était pas malheureusement mort, il pourrait vous confirmer chacun des détails que je viens de vous dire... Je comprends parfaitement que vous ayez une certaine défiance à notre égard, mais il n'en reste pas moins que je vous ai dit la vérité et toute la vérité!...

L'accent de sincérité dont étaient empreintes mes paroles parut faire impression sur le commissaire, mais ce revirement favorable ne dura que l'espace d'une seconde.

— Je ne connais pas d'architecte du nom de Sigard, fit-il observer sévèrement... Je pense d'ailleurs qu'il est parfaitement inconnu dans le

La situation commençait à devenir pour le moins désagréable, et je ne fus pas long à m'en rendre compte. Comment, diable ! le commissaire avait-il été informé si vite et avec tant de précision. Cette fois, nous étions en plein dans ce que je me permettrai d'appeler le pétrin...

Je commençai par balbutier, avec le plus grand embarras, une explication embrouillée à plaisir, mais plus je parlais, plus je voyais le fonctionnaire donner des signes d'impatience et sa mine se renfrogner... Au bout d'un moment, il frappa violemment du poing sur sa table de travail.

— Maintenant, s'écria-t-il, en voilà assez ! Vous avez suffisamment menti. Vous allez me dire la vérité, immédiatement, sinon...

Et il termina sa phrase d'un geste qui ne laissait aucun doute sur sa signification... Il était clair qu'il allait nous faire arrêter.

Il n'y avait plus rien d'autre à faire que de se soumettre et de dire comment les choses s'étaient passées...

Je m'excusai donc de lui avoir caché une partie de la vérité, et lui fis un récit complet et fidèle des événements extraordinaires dont nous avions été en même temps les héros et les témoins. Je lui racontai l'histoire sans en omettre le moindre détail, l'entichement de Jacques pour la jeune Mizzi, ma rencontre avec l'architecte Sigard, la part prise par ce dernier à nos aventures, et finalement la mort du malheureux... J'expliquai comment Graber nous avait assaillis, comment

sur Jacques et sur moi des regards soupçonneux... Je compris juste la fin de l'entretien...

— C'est bien, je vais voir cela tout de suite...

— Pas possible...

— Si, ils sont là...

Je me rendis compte, l'intuition aidant, qu'il s'agissait bien de nous... Aurait-on, par hasard, retrouvé Allard ?

Le commissaire raccrocha le récepteur et se tourna vers nous. Son visage avait perdu son amabilité du début. Il nous regarda tour à tour, en nous fixant bien dans le fond des yeux.

— Messieurs, je viens de recevoir une communication d'une extrême gravité...

Je crus défaillir : on avait évidemment retrouvé Allard, ou plutôt son cadavre...

— Un meurtre a été commis au château de Weitmoser... On a découvert le corps du propriétaire, un certain Graber, avec une balle dans le ventre... Mais on vient de me faire part également du fait que vous avez été vus, cette nuit, dans ce même château...

Il se tut, sans cesser de m'observer. Attendait-il une réponse ou bien voulait-il juger de l'effet de ses paroles sur moi ?

Comme je restais muet, il continua, et, à mesure qu'il parlait, sa voix prenait une intonation de plus en plus grave :

— Voulez-vous avoir la bonté de me dire ce que vous faisiez en cet endroit et à pareille heure ?

— Depuis hier, hier soir, Monsieur le Commissaire...

— Ne vous a-t-il pas dit où il se rendait en vous quittant ?

— Non...

Le commissaire se gratta la tête, puis il saisit son porte-plume et commença à noircir une feuille de papier à en-tête...

— C'est effectivement assez bizarre, fit-il, et vous n'avez pas la moindre idée de...

— Non, Monsieur le commissaire, j'ignore totalement ce qu'a pu devenir notre ami...

— Pouvez-vous me le décrire aussi exactement que possible ?

Je fis à M. Wiesinger une description détaillée de l'Ecossais.

— C'est bien, me dit-il, je vous remercie... Les recherches vont commencer immédiatement, et je pense...

Au même instant, la sonnerie du téléphone l'interrompit... Il décrocha l'écouteur et commença une longue conversation avec un mystérieux interlocuteur. Je comprenais mal ce que disait le commissaire, qui parlait très vite et avec un accent local très prononcé, mais il me parut que la conversation devait être fort importante, car j'entendis à plusieurs reprises M. Wiesinger émettre des exclamations d'étonnement, je le vis également froncer les sourcils deux ou trois fois, j'eus l'impression qu'il jetait

qui était arrangé assez coquettement. Nous fûmes reçus par un homme en uniforme qui se leva à notre arrivée.

— Veuillez vous asseoir, Messieurs, nous dit-il avec un ton aimable. Je suis le commissaire Wiesinger. En quoi puis-je vous être utile, Messieurs ?...

Le commissaire était un homme d'un âge incertain. Il portait une petite barbe en pointe et des lunettes sombres, de sorte qu'on ne voyait pas grand chose de son visage. Mais son attitude et le son de sa voix étaient bienveillants et accueillants, de sorte que je me sentis rapidement à l'aise. Je me présentai, ainsi que Jacques, je déclinai nos qualités de touristes français, et allai droit au but. Je lui racontai avec un certain luxe de détails que nous étions venus en Autriche, en voyage d'agrément, que nous avions été enthousiasmés par la beauté de son pays, et finalement que notre ami Allard avait disparu d'une façon mystérieuse et que nous étions inquiets sur son sort...

Le commissaire m'écouta avec la plus grande attention et n'interrompit pas une seule fois mon récit assez clair, mais dit dans un allemand plutôt pénible.

Quand j'eus terminé, il réfléchit une minute, puis il me questionna :

— Depuis quand Monsieur Allard a-t-il disparu ?

tions de ce doute atroce. Chaque minute qui s'écoule peut être précieuse. Peut-être trouvera-t-on encore Camille à temps...

— Je le souhaite, mais, hélas !...

Et Heyraud fit un geste désabusé.

— Oui, tu as raison... Allons-y...

La gendarmerie se trouvait à quelques pas de l'hôtel. D'ailleurs, dans la petite station balnéaire, rien n'était bien loin... Nous aperçûmes vite l'écusson rouge, blanc et rouge sur lequel se détachaient les lettres noires du mot : Polizei.

Le bâtiment de la police était une simple bâtisse à un étage qui ne se distinguait des autres maisons que par cet écusson officiel. Les murs étaient en briques, passées à la chaux, et, devant la petite porte, peinte en vert, se promenait, de long en large, un immense agent de police, sanglé dans une tunique verte et dans un pantalon noir...

Après une courte hésitation, nous franchîmes le seuil de la maison et nous nous trouvâmes en face d'un fonctionnaire chauve, qui trônait derrière un bureau. L'homme nous accueillit froidement et s'enquit de nos désirs.

— Nous désirons voir Monsieur le Commissaire. Il s'agit d'une affaire urgente, répondis-je...

Le secrétaire sortit de la pièce sans mot dire et revint une minute plus tard en nous disant que le commissaire voulait bien nous recevoir.

Nous entrâmes dans un bureau minuscule,

dres à demander, mit fin aux lamentations du directeur.

Nous restions silencieux, Jacques et moi, plongés dans les réflexions les plus sombres...

— On dirait que la malchance s'acharne sur nous, Jacques, ne te semble-t-il pas ? Et n'est-ce pas terrible de penser que ce pauvre garçon a payé de sa vie l'aide bénévole qu'il nous a apportée dans cette maudite affaire ?

Heyraud hocha la tête.

— Il faut croire que les desseins de la Providence sont impénétrables... Tout à l'heure, quand j'ai été le voir, il m'a bien paru qu'un certain changement s'était produit dans son état, mais, à aucun moment, je n'ai même eu l'impression que sa vie était en danger. Je ne puis comprendre comment cette blessure, qui n'était même qu'une simple éraflure, a pu, en si peu de temps, produire une issue fatale... Il faut croire que ce malheureux souffrait d'une maladie grave que j'ignorais, bien entendu...

Je décrochai mon chapeau resté à une patère du vestibule.

— Où vas-tu de ce pas ? Simon...

— Je vais, et tu vas m'accompagner, à la gendarmerie... Nous devons déclarer la disparition de Camille.

— Mais nous avions décidé d'attendre une heure...

— Cela ne fait rien... Allons-y tout de suite. Je ne puis plus attendre. Il faut que nous sor-

X

LA DISPARITION DE LEO

Ainsi, l'architecte Sigard était mort !... Cette nouvelle me troubla terriblement. Sur le moment, je restai muet, regardant d'un air hébété le directeur qui, de son côté, me regardait avec étonnement. Il devait, certes, se demander en quoi la mort d'un étranger pouvait à ce point m'affecter.

Jacques aussi paraissait fort abattu par la nouvelle. Jamais, ni lui, ni moi, nous n'aurions pu supposer que la blessure, qui paraissait bénigne, aurait pu emporter si rapidement M. Sigard.

— C'est, hélas ! la triste vérité, Messieurs ! répéta le directeur, M. Hampl, et je vis que de grosses larmes obscurcissaient ses yeux bleu faïence... Le pauvre homme... Un si beau caractère, si loyal, et c'était un client fidèle... Il ne serait descendu ailleurs pour rien au monde... Il adorait cette région... Ah ! c'est un grand malheur... Et si vous saviez jusqu'à pel point cef événement douloureux peut me porter du tort...

L'arrivée du maître d'hôtel, qui avait des or-

Pour ma part, j'en ai assez... Mes vacances n'ont que trop duré, et puis ce pays me fait horreur, à présent...

— Soit ! fit Heyraud. Mais je voudrais bien que Camille revienne. Suppose qu'on ne le retrouve pas...

— Je ne veux même pas songer à une pareille éventualité, Jacques. Non, c'est impossible... Bien entendu, nous attendrons de savoir avant de nous en aller...

A ce moment-là, nous vîmes, dans le hall, le directeur de l'hôtel qui passait. Il avait la mine soucieuse et semblait en proie à une vive émotion.

— Vous voilà, Messieurs ! Je vous cherche partout.

Sa voix était lourde d'appréhension.

— Qu'y a-t-il donc, Monsieur Hampl ? demandai-je... Je me sentais soudain la proie d'une inquiétude inexplicable. Je me demandai si la police n'était pas déjà à nos trousses...

— Il y a... qu'un grand malheur vient de se produire, Messieurs. Je viens de la chambre de Monsieur l'architecte Sigard...

— Il va mieux, j'espère...

Le directeur joignit les mains et ses yeux prirent une expression étrange :

— Mieux ?... Si on veut... Il vient de mourir entre mes bras...

mettre martel en tête... Il serait bien plus important de savoir ce qui est arrivé à Camille...

— Il n'est pas rentré ?

— Non, personne ne l'a vu... Je me demande si nous ne ferions pas bien d'avertir la police...

— Evidemment, dis-je, allant au devant des objections d'Heyraud, cela va donner naissance à toutes sortes de bruits... On va jaser sur sa disparition et la police finira par s'en mêler... Alors, peut-être serait-il plus sage de nous adresser à elle tout de suite...

— Pauvre Ecossais ! Que peut-il bien lui être arrivé ? Mais c'est bien sa faute... Pourquoi nous a-t-il suivis quand nous avons quitté l'hôtel hier soir ?...

— Mais tu sais bien qu'il voulait veiller sur nous...

— Bien sûr... Et maintenant, que pouvons-nous faire pour lui ?

— Ecoute, Jacques. Nous allons attendre encore un peu... Mettons une heure... Si, dans une heure, nous ne savons rien d'Allard ou s'il n'est pas venu, nous irons chez le commissaire de police pour faire une déclaration de disparition...

— Si tu veux...

Nous descendîmes dans le hall de l'hôtel, qui était encore désert à cette heure-là... La plupart des hôtes étaient en train de prendre leur petit déjeuner dans la salle de restaurant...

— Dès que nous l'aurons retrouvé, nous ferons nos bagages et nous repartirons pour Paris.

Après m'être restauré, je sortis de ma chambre, mais, contrairement à mon habitude, je n'accrochai pas la clé en bas, au tableau prévu spécialement pour cela. Je la mis dans ma poche. Ce n'était d'ailleurs qu'une précaution illusoire, car la femme de chambre devait en posséder une autre ou un passe-partout. Mais, malgré tout, je me sentais plus tranquille...

Sur le palier, je me heurtai à Heyraud, qui me salua affectueusement.

— Alors, as-tu pris un peu de repos ?

— Oui, mais... c'est encore loin d'aller bien... Et ton patient ?

Jacques prit une expression soucieuse.

— Hum ! J'en viens justement. Cela n'a pas l'air d'aller... Sa blessure est plus sérieuse qu'elle le paraissait au premier abord... J'ai fait demander un médecin par téléphone...

— Est-ce que tu crois que sa vie est en danger ?

— Non, je ne le pense pas ..

J'étais très ému. Ce serait terrible si nous allions être privés de l'aide précieuse de Sigard. Il avait tout fait pour nous sortir du guêpier où nous nous étions imprudemment aventurés et, maintenant, c'est lui qui allait payer pour nous...

— Accompagne-moi, dit Jacques brusquement. Nous allons attendre ce que dira mon confrère... Pour le moment, il est inutile de nous

couchai. Autant que je me souvienne, je m'endormis aussitôt...

. . . . . .

Quand je me réveillai, le soleil était déjà haut dans le ciel. Je me levai rapidement, fit une toilette hâtive et m'habillai sans perdre une seconde... Je me sentais d'ailleurs assez mal en point : ma tête souffrait terriblement, comme si j'avais eu une... figure de bois soignée... Les traces de mes fatigues et de mes émotions de la nuit précédente étaient évidentes... J'eus même un certain mal à me souvenir de tout ce qui était arrivé. Ce n'est que peu à peu que les événements se classèrent dans mon souvenir... Notre rencontre étrange avec l'architecte, la syncope de Mizzi, le combat pour la conquête du paon, la disparition de Camille et enfin la blessure de l'architecte... Je songeai brusquement à Leo... Je m'allongeai à plat ventre et regardai sous mon lit. Il était là, toujours ficelé par les pattes et il semblait dormir... De ce côté-là, du moins, j'étais rassuré. Mais Sigard ? Il fallait espérer que, d'ici très peu, j'allais pouvoir lui restituer son volatile, dont la possession paraissait environnée d'un mystère si troublant... J'avais d'ailleurs hâte d'être débarrassé de l'animal...

Je sonnai le garçon d'étage et commandai mon petit déjeuner, car je mourais littéralement de faim et, d'un autre côté, je ne voulais pas descendre dans la salle à manger...

sur son lit. Heyraud alla quérir sa trousse médicale et lui donna enfin des soins plus sérieux. Il réussit à arrêter le sang, qui avait recommencé à couler, pansa et désinfecta la blessure, et ce n'est que lorsque le patient, à bout de forces, se fût assoupi que nous rentrâmes chez nous...

— Que faire du paon ? demandai-je à Jacques. Tu sais que Sigard ne veut s'en séparer à aucun prix. D'un autre côté, dans l'état où il se trouve en ce moment, je ne vois guère comment il pourrait veiller sur lui... Que faire ?

— C'est juste, Simon. Je n'y avais pas pensé non plus... Je crois que le mieux serait que tu le prennes avec toi dans ta chambre. Dès que notre blessé sera mieux, tu le lui ramèneras.

Jacques avait raison et je suivis sa suggestion. Mais s'emparer de l'animal était une opération plus difficile que je le supposais. Dès que j'avançai la main pour le saisir, il reculait, épouvanté, et ce ne fut pas trop des efforts conjugués de Jacques et de moi pour le capturer... A l'aide d'une cordelette, que Jacques découvrit au fond d'un tiroir, je lui liai les pattes et je l'emmenai ainsi chez moi sans plus de difficulté. Après un moment de réflexion, je le plaçai sous mon lit, en me disant que, s'il n'était pas dans une position fort agréable, il serait du moins soustrait à la vue de ceux qui lui donnaient la chasse. Puis je pris congé de mon ami et me

— Ne vous inquiétez pas... Je sens que cela va déjà beaucoup mieux...

A notre étonnement à tous les deux, Sigard se redressa et se mit sur pieds. Nous nous précipitâmes pour l'aider, car il se remuait avec peine, mais il déclina notre aide...

— Cela ira très bien, dit-il, merci...

Son aspect était effrayant. Son visage était couvert de sang, mais il semblait ne pas s'en soucier. Je ne pus m'empêcher d'admirer sa force de volonté.

— Ce n'est pas encore cette fois que le diable m'emportera, dit-il en riant. D'ailleurs, c'eût été beaucoup trop tôt... J'ai encore des comptes à régler sur cette terre, et tant qu'ils seront pendants, je ne puis pas me permettre de mourir...

— Et Leo, demandai-je... Où est-il ?

— Quelle question, répondit M. Sigard. Il est là, près de moi, sain et sauf. Croyez-vous que j'allais me le laisser enlever ? Soyez certain d'une chose, Monsieur Bertrand : pour me ravir l'oiseau, il faudra passer sur mon cadavre...

***

Un peu avant d'arriver à l'hôtel, l'architecte eut une défaillance. Il avait certainement surestimé ses forces... J'appelai immédiatement le portier de nuit et, avec son aide, nous transportâmes le blessé dans sa chambre et l'étendîmes

visage du blessé et poussa aussitôt un cri d'horreur... J'eus un moment de désespoir... Je pensai qu'il venait de découvrir le corps de notre ami...

— Mais, c'est...

— Camille, n'est-ce pas ?

— Non, c'est notre architecte...

C'était en effet Sigard qui baignait dans une mare de sang. Il semblait avoir perdu toute connaissance. Jacques essaya, avant tout, d'arrêter le sang qui coulait...

— Heu ! dit-il, rien de sérieux... Une blessure en séton, mais sans aucune gravité... Seulement, il a perdu beaucoup de sang et, naturellement, il doit être assez faible...

M. Sigard ouvrit tout d'un coup les yeux et nous reconnut. Il nous sourit faiblement.

— Ce n'est pas grave, Messieurs, nous dit-il en essayant de nous rassurer. La mauvaise herbe ne meurt pas si facilement... Merci pour vos soins, docteur... Vous êtes trop aimable... Ah ! cette canaille... Il m'a attaqué par derrière, et il s'en est fallu d'un cheveu pour que je n'y passe... Mais je crois que je serai vite sur pied...

— Oh ! oh ! Monsieur Sigard... Il ne faut pas être si pressé. Votre blessure n'est pas très dangereuse, je le reconnais, mais il va falloir vous soigner, et tout de suite... Si vous étiez à l'hôtel, ce ne serait rien du tout, mais ici, en pleine forêt, n'ayant rien sous la main, c'est difficile...

de ma montre bracelet. Il était tout près de quatre heures du matin... Cinq heures déjà que nous vivions cette désastreuse aventure !...

Un coup de feu retentit soudain dans la nuit et me réveilla de ma somnolence... Nous sursautâmes. Ainsi, tout danger n'était pas écarté. On nous suivait sans doute à la piste. Il allait falloir combattre de nouveau. En aurions-nous la force ?...

Jacques, qui marchait devant moi, s'arrêta net.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il avec inquiétude. Il me semble que le coup de feu a été tiré très près de nous...

Nous restâmes immobiles, l'oreille tendue...

Nous entendîmes des gémissements, puis une voix s'éleva :

— Au secours, au secours...

— Ah ! canaille, tu vas voir, fit une autre voix, et un second coup retentit...

Heyraud courut aussi vite que ses pieds endoloris le lui permettaient dans la direction des détonations et des cris...

J'avais du mal à le suivre, mais l'inquiétude, et pourquoi ne pas l'avouer ? la peur, me donnaient des ailes... Jacques arriva le premier, ayant sur moi une dizaine de mètres d'avance...

— Vite, vite, Simon, s'écria-t-il... Il y a un homme étendu à terre... Je crois qu'il est mort...

Je le vis se pencher sur un corps étendu. Il dirigea le faisceau lumineux de sa lampe sur le

le petit sentier qui devait nous ramener sur la grande route...

La lune avait complètement disparu. Il régnait une obscurité impressionnante. Il était heureux que Jacques n'eût pas abandonné sa lampe de poche, comme je l'avais stupidement fait moi-même car je me demande comment nous nous y serions retrouvés sans cela... Par moments, un bruit de branche cassée, une feuille morte crissant sous nos pas me faisait sursauter, mais je me rendais compte chaque fois qu'aucun danger n'était à proximité, et que, seuls, mes nerfs, surexcités, me jouaient un mauvais tour.

Il était temps que nous arrivions. Nous nous traînions littéralement... Il y avait bien une demi-heure, peut-être davantage, que nous cheminions ainsi sans apercevoir la moindre lumière indiquant que nous nous rapprochions du village... Pourtant, il me semblait que nous étions dans le bon sentier...

Je fis part de mes appréhensions à Jacques qui me rassura. Il se souvenait parfaitement d'être passé par là en venant... Je n'en étais pas plus sûr que cela, mais Heyraud continua de marcher et je le suivis... Tout m'était devenu indifférent, j'aurais aussi bien suivi Jacques au diable... Je n'aspirais plus qu'à une chose : m'allonger et dormir... dormir... Je crois même que je fermais les yeux en marchant, comme un automate...

Je jetai un coup d'œil sur le cadran lumineux

fait... En desespoir de cause, nous sortîmes de la maison et explorâmes le jardin et la terrasse. Nos recherches furent vaines, comme on peut se l'imaginer... Derrière le château s'étendait une vaste forêt touffue, sombre, menaçante... La lune avait déjà presque complètement disparu... Après une courte délibération, nous reconnûmes que c'était folie de vouloir y pénétrer à cette heure...

— Peut-être est-ce justement là qu'il se trouve, suggéra Heyraud.

— Eh bien, nous allons l'appeler... Mais je commence à croire que Sigard avait raison et qu'il ne faut plus nous faire d'illusion sur son sort...

— Camille, Camille, criâmes-nous à tue-tête... Bien entendu, nos appels n'eurent pas le moindre écho... Le silence nous environnait... Alors, rompus de fatigue et d'émotion, désespérés, nous nous décidâmes à abandonner nos recherches... Nous les reprendrions au petit jour, quand on verrait plus clair et quand nous aurions récupéré quelques forces... Il n'y avait plus qu'une chose raisonnable à faire : retourner à l'hôtel, nous allonger quelques heures, nous restaurer, et dormir pour oublier si nous pouvions...

Le chemin du retour nous parut interminable. Avions-nous fait un grand détour ? Etions-nous si fatigués ? Je ne sais... Je craignis un moment de nous être égarés quand, enfin, je retrouvai

ma gorge se serrait. Pauvre Camille... Mort à l'étranger, loin des siens, victime d'un bandit... Non, je me refusais à accepter la chose comme possible. Il fallait absolument le retrouver et le délivrer.

— Viens, dis-je à Heyraud, qui regardait le sol avec obstination, viens, partons d'ici...

Il me regarda avec des yeux agrandis par l'étonnement.

— Mais où veux-tu aller ?

— Viens, et ne pose pas de questions; pour l'instant, elles sont superflues...

La gravité de ma voix, je le suppose, dut lui faire impression, car il me suivit sans faire aucune objection. Il tenait à la main sa lampe électrique. Je quittai la pièce sans même accorder un regard à Mizzi, qui m'était devenue aussi indifférente que possible. Pour être sincère, j'avouerai même que j'éprouvais pour elle une haine farouche, car je la considérais comme la cause de tout le mal...

Nous sortîmes et grimpâmes à l'étage au-dessus, dans le galetas où s'amoncelaient pêle-mêle les vieux meubles, les armoires, les bahuts que j'avais vus la veille en compagnie de l'architecte. Peut-être Allard était-il en train de choisir une pièce de choix... Bien entendu, le galetas était vide... Je m'y attendais d'ailleurs. Alors, nous redescendîmes et pénétrâmes dans la pièce où Graber dormait d'habitude. La chambre était vide également... Son lit n'était même pas dé-

— Mais nous sommes innocents, Monsieur le commissaire, je vous le jure... Nous sommes à votre entière disposition... Et puis, je me souviens tout d'un coup... j'ai une preuve... la meilleure de toutes, de ce que j'avance... Le paon se trouve encore dans ma chambre, sous mon lit... J'irai même jusqu'à vous demander de bien vouloir le prendre sous votre sauvegarde, monsieur le commissaire, car c'est cet animal qui est le nœud de l'affaire...

— Décidément, vous ne renoncez pas à cette ridicule plaisanterie, Monsieur, répondit le commissaire avec encore plus de froideur. Cette histoire du paon est bien la plus invraisemblable de toutes les histoires abracadabrantes que vous m'avez débitées... Néanmoins, il ne sera pas dit que je ne vous aurai pas donné toutes garanties... Si je vous comprends bien, monsieur Bertrand, vous prétendez que cet oiseau qui appartenait au vieux Graber, a été enlevé à cet individu par le personnage auquel vous donnez le nom d'architecte Sigard, et que vous avez pris l'oiseau en garde parce que le dit Sigard avait été sérieusement blessé et ne pouvait par conséquent plus veiller sur lui... Est-ce bien cela?

— C'est cela même, Monsieur le commissaire!... Le directeur de l'hôtel Moser pourra témoigner qu'il avait un hôte de ce nom... Quant au paon, vous pourrez le trouver chez moi, comme je viens de vous le dire...

— Soit, nous allons nous rendre immédiate-

ment à l'hôtel... Nous commencerons notre enquête par là...

Je remerciai le commissaire et respirai, soulagé. Du moment qu'il consentait à se renseigner, la vérité ne pouvait pas ne pas éclater...

Le retour à l'hôtel en compagnie du commissaire me parut durer une éternité, sans compter que la présence du policier n'avait rien de bien agréable. On nous regardait au passage. Nous n'échangeâmes pas un seul mot pendant tout le trajet. J'avoue que je n'étais toujours pas très tranquille bien que je fusse persuadé que l'imbroglio allait se dénouer d'un moment à l'autre... Je me suis demandé d'ailleurs plus tard, pourquoi je me faisais une telle bile, car en somme, moi, personnellement, je n'avais rien à me reprocher... et moi libre, je saurais bien défendre Heyraud en admettant qu'on le retînt...

Nous arrivâmes à l'hôtel et dans le hall, j'avisai un garçon que je priai d'aller immédiatement chercher M. Hampl. Celui-ci accourut aussitôt, reconnut le commissaire et le salua fort amicalement, puis il nous demanda en quoi il pouvait nous servir.

Heureusement pour nous, il n'y avait personne dans le hall, et le commissaire put parler librement.

— Vous avez, ou plutôt, vous aviez, ici, un hôte du nom de Sigard, n'est-pas, Monsieur le directeur?

Le visage de M. Hampl s'assombrit.

— Certainement, Monsieur le commissaire... Un homme charmant, très distingué, et un excellent client... Malheureusement, il est mort, il y a très peu de temps... C'est un malheur épouvantable... J'espère d'ailleurs que sa mort ne m'amènera aucun ennui et qu'on en parlera le moins possible... Vous savez, Monsieur le commissaire à quoi tient la renommée d'un hôtel... Il me serait extrêmement désagréable si on venait à savoir, d'autant plus que les affaires ne sont pas déjà si brillantes... Alors, vous comprenez?...

— Je comprends parfaitement... mais puis-je voir le corps?

— Hélas ! Monsieur le commissaire, c'est malheureusement impossible...

— Ah!... et pourquoi donc?

— On vient de l'emporter, il y a quelques instants à peine... Vous pensez bien que je ne pouvais garder un mort ici... Songez à ce qui serait arrivé si un de mes hôtes avait découvert la chose... Nous ne pourrions plus louer cette chambre à personne... Qui voudrait, de gaieté de cœur, se loger dans une chambre où quelqu'un vient de mourir... Les clients sont comme cela... Bien entendu, j'ai fait tout ce que je devais faire et je me suis mis en règle avec la loi... J'espère, Monsieur le commissaire, que cela n'a pas d'importance...

— Non, et pourtant... Peut-être ignorez-vous, Monsieur Hampl, que la cause de la mort subite de votre client est due...

— Si, Monsieur le commissaire, je sais que mon infortuné client a été tué d'une balle dans la tête... Le Dr Greitler, le médecin-légiste, a examiné le cadavre et me l'a dit... Comme je craignais un attentat criminel, je me suis mis en rapports avec la municipalité... Vous trouverez très facilement le corps... Tout ce que je voulais, c'était ne le conserver ici à aucun prix...

— Je vous remercie, fit le policier, et M. Hampl se retira avec force courbettes et excuses.

Le commissaire se retourna vers moi :

— Hum! fit-il... une partie de vos déclarations semble être exacte, Monsieur Bertrand... Et maintenant, voulez-vous me montrer ce fameux paon. Où se trouve-t-il?...

— Dans ma chambre, Monsieur le commissaire. Voulez-vous avoir la bonté de m'y accompagner?

Mon cœur battait à se rompre en approchant de ma porte.

Arrivés au seuil, je me sentis presque défaillir. Etaient-ce mes nerfs surexcités qui me trahissaient au moment décisif? Etait-ce le pressentiment d'un nouveau malheur ?... Je dus m'appuyer quelques secondes au montant de la porte et le commissaire ne fut pas sans remarquer mon trouble.

— Alors, demanda-t-il sèchement. Et ce volatile?... J'espère qu'il ne se sera pas envolé! ajouta-t-il avec un ricanement féroce...

Je me penchai, regardai sous mon lit, allongeai le bras, et... ce fut en vain... Leo avait disparu... Cette fois, c'était la fin de tout. Aux yeux du commissaire, j'étais bien le menteur qu'il soupçonnait et toute notre défense s'écroulait...

— Leo!... Leo!... appelai-je désespérément... Viens, Leo... viens...

Mes appels restaient sans réponse, le paon avait disparu sans laisser de trace...

— Eh bien! goguenarda le commissaire. Où se cache-t-il donc, cet oiseau rare? Pas là, n'est-ce pas? j'aurais pu m'en douter... Il n'existe sans doute que dans votre imagination trop fertile, Monsieur Bertrand...

Je me laissai tomber épuisé dans un fauteuil.

— Je n'y comprends rien, gémis-je... Il était encore là tout à l'heure, quand je suis sorti...

— Et il vous a joué le mauvais tour de s'envoler en votre absence, le méchant oiseau... Que voulez-vous, monsieur, il faudra bien que vous supportiez les conséquences de la fugue de votre paon... Je suppose que vous me comprenez?

Et il éclata d'un rire mauvais.

— Dois-je conclure, Monsieur le commissaire, que nous devons nous considérer, mon ami et moi, comme sous mandat d'arrêt?

— Non... pas encore, pas pour le moment du moins... Je vais me contenter de vous retirer vos passeports et de vous prier de vous tenir à ma disposition... Si votre culpabilité est reconnue, je vous ferai transférer... là où il appartient...

Le commissaire fit une perquisition en règle dans ma chambre et dans celle de Jacques. Il ne découvrit, naturellement rien de suspect ou qui pût contribuer à nous charger. Ensuite, il se retira et nous laissa seuls avec la perspective agréable qu'on peut imaginer... Ses menaces m'avaient tellement intimidé que, pendant plusieurs minutes, je restai hébété, sans même me demander comment je pourrais assurer notre défense... Notre situation était devenue désespérée, et la disparition de Leo l'avait terriblement aggravée...

Je me disais, ou plutôt une voix intérieure me disait que cette disparition était le présage de nouveaux ennuis auprès desquels ceux que nous avions supporté jusqu'alors étaient bien peu de chose. Hélas! je ne me trompais guère.

XI

ON ARRESTATION

Les jours qui suivirent n'apportèrent aucun changement favorable dans notre situation. Nous étions toujours dans l'attente au sujet de notre malheureux ami Camille. Nous n'entendions, hélas! plus parler de lui, et nous commencions à désespérer de jamais le revoir. La police continuait-elle ses recherches ou avait-elle déjà classé l'affaire? c'est ce que nous ne savions pas, et comme nous ne tenions pas à retourner voir le commissaire Wiesinger à moins d'y être contraints, nous restions dans une ignorance qui peu à peu brisait nos nerfs. Nous ne savions pas non plus ce qu'on avait décidé à notre sujet. L'enquête au château avait-elle donné des résultats? Nous considérait-on toujours comme les meurtriers présumés du sieur Graber? Avait-on découvert le vrai coupable? Nous ne savions rien, on ne nous faisait part de rien, et notre séjour à l'hôtel Moser se prolongeait sans que nous pussions prévoir la fin de cette situation paradoxale qui nous était faite de prisonniers sans l'être.

Le commissaire Wiesinger ne se montrait tou-

jours pas. Il me semblait que s'il avait trouvé de nouvelles charges contre nous, il n'aurait pas résisté au plaisir de nous le faire savoir, et j'en conclus que dans le fond, le temps travaillait pour nous. Mais avec ce personnage intraitable et grossier, pouvait-on savoir? Je sentais confusément que, devant le manque de preuves, il essayait de nous tendre un piège ou de monter un coup contre nous...

En tout cas, nous nous morfondions et nous nous énervions...

De plus, le temps passait et l'époque de la rentrée à Paris s'approchait... Paris... Ah! si seulement je ne l'avais pas quitté... L'hôtel Moser était confortable, je ne saurais le nier sans être profondément injuste, mais j'aurais donné n'importe quoi pour me trouver dans mon petit appartement, plus confortable encore de la rue de Clichy... Malheureusement, il ne fallait pas y songer, pour l'instant, et connaissant la sévérité et l'habileté de la police autrichienne, je restai, ainsi que Jacques, à la disposition du commissaire Wiesinger...

Si le commissaire m'était antipathique, je dus convenir cependant qu'il avait de réelles qualités professionnelles, car il nous fit suivre, espionner et surveiller avec un art incomparable. Nous, qui étions sur nos gardes, nous surprîmes évidemment très vite ce manège, mais je suis bien certain que personne ne s'en douta parmi nos compagnons d'hôtel et les estivants de Hof Gas-

tein... Il faut au moins rendre cette justice au commissaire Wiesinger qu'il opéra avec une discrétion méritoire. Dans ces conditions, et pour donner le moins de prétextes à de nouvelles vexations, nous restâmes, Heyraud et moi, le plus souvent à l'hôtel, ne sortant que pour des courses indispensables... En fait d'excursionnisme et d'alpinisme, c'était, comme on le voit, assez réussi...

Un beau matin, nous nous faisions vis-à-vis, dans la salle du restaurant, Jacques et moi, et nous prenions notre petit déjeuner tout en lisant quelques vieux journaux de Paris, quand le garçon s'approcha de moi, s'inclina et me dit qu'on voudrait me parler.

— On? demandai-je avec inquiétude, en pensant immédiatement à Wiesinger. Qui cela?

— Une jeune dame, monsieur.

Assez intrigué, je me levai et passai dans le petit salon où ladite jeune dame avait été introduite. Je ne pus retenir un cri de surprise en reconnaissant Mizzi. Elle était vêtue en grand deuil, son visage était fort pâle, mais son attitude était très digne.

En me voyant, elle se leva, me salua correctement :

— Je vous prie de m'excuser, Monsieur, me dit-elle, de venir vous importuner. Mais j'ai à vous parler.

Elle baissa la voix et ajouta en regardant avec méfiance autour d'elle :

— Il s'agit d'une chose très importante.

Sans lui répondre, je lui fis signe de se rasseoir, et après m'être assuré que personne ne pouvait nous entendre, je lui dis :

— En quoi puis-je vous être utile, mademoiselle?

La jeune fille jouait nerveusement avec son sac à main. Je vis bien qu'elle était embarrassée et qu'elle ne savait comment aborder le sujet qui l'intéressait. Finalement, elle se décida :

— Je viens vous voir à propos de Leo! me dit-elle. Vous savez que l'architecte Sigard me l'a pris, au mépris de tout droit. Je viens vous demander d'intervenir auprès de lui pour le prier de me rendre mon oiseau...

— Mais, répondis-je assez surpris de cette démarche singulière, cela n'est pas possible.

— Pourquoi donc?

— Avec la meilleure volonté, je ne pourrais le faire, car, malheureusement, l'infortuné M. Sigard ne compte plus au nombre des vivants.

Je vis les yeux de Mizzi s'agrandir et prendre subitement une expression terrifiée...

— Que me dites-vous là? M. Sigard est mort?

— Comme je vous le dis. Il est mort il y a quelques jours, des suites d'une blessure qui lui a été faite par un de vos amis, très certainement.

Sans relever cette accusation indirecte, Mizzi demanda d'une voix angoissée :

— Et Leo?

— Pendant la période où M. Sigard était alité,

j'avais pris Leo sous ma garde, dans ma propre chambre, et puis, le jour même, il a disparu d'une manière que je ne m'explique pas encore... Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu le retrouver...

Mizzi s'était levée. Elle paraissait fort excitée.

— Vous mentez, m'interrompit-elle avec véhémence.

Je me levai également :

— Je crois qu'il est préférable que notre conversation se termine dès à présent, mademoiselle, répondis-je froidement et en faisant mine de me retirer. Je n'ai pas l'habitude de me laisser parler sur ce ton.

— Un instant, je vous en prie...

Je me rassis :

— Je vous prie de m'excuser, monsieur, je viens de céder à un moment de colère que je regrette... Je suis tellement effarée par ce que je viens d'apprendre, mais je n'avais pas l'intention de vous offenser. Ecoutez, monsieur, je tiens énormément à cet oiseau. C'est moi qui l'ai élevé, et vous comprendrez que sa perte me cause un gros chagrin.

— Je le comprends, mademoiselle, répondis-je d'un ton radouci, mais je n'ai pas l'habitude de mentir... Je vous répète que l'architecte Sigard a reçu un coup de feu d'un... inconnu, et que ne pouvant plus s'occuper de l'oiseau, c'est moi qui m'en suis chargé... Il était dans ma chambre, et le lendemain matin, il en avait disparu... Croyez

bien que je suis aussi désolé que vous, pas pour les mêmes motifs d'ailleurs... mais les faits sont ce qu'ils sont et je n'y puis absolument rien...

— Et vous ne savez réellement pas ce que Leo a pu devenir?

— Je n'en ai pas la moindre idée... J'aimerais bien le savoir, moi aussi...

Mizzi se mit à sangloter :

— Je suis très malheureuse... J'aimais tant mon paon... Aidez-moi à le retrouver...

A ce moment, Heyraud pénétra dans le salon. J'avoue que sa venue me fut particulièrement désagréable. En quelques mots, je lui expliquai la situation. Il tenta de consoler la jeune fille, mais il n'y réussit pas mieux que moi... Nous étions là, tous deux, essayant d'arrêter les larmes de Mizzi... J'eus l'impression que nous formions un trio assez ridicule...

— Dis-lui, reprit Jacques, que nous allons mettre tout en œuvre pour essayer de lui retrouver son oiseau.

Je traduisis ses paroles, mais cette assurance ne calma pas les pleurnicheries de la jeune fille, qui continuait à m'inspirer une antipathie instinctive...

— C'est une honte de me l'avoir volé... Une bête à laquelle je tenais tant, que j'ai dorlotée pendant des années... Dieu sait où il se trouve à présent... Peut-être l'a-t-on tué...

Et de nouveau, elle fondit en larmes.

Cette scène commençait à me porter sur les

nerfs. D'abord Mizzi m'était insupportable, et puis, je ne pouvais m'empêcher de m'indigner en voyant la comédie qu'elle jouait à propos d'un animal alors que nous avions, nous, à déplorer une perte d'une autre importance, celle de Camille, dont elle était la cause plus ou moins directe... J'allais lui répondre vertement, au risque de mécontenter Jacques qui semblait de nouveau sous le charme de cette Circé campagnarde, quand, en levant les yeux, je vis une apparition qui me fit frémir... Allons... il était dit que cette journée serait néfaste... Après la visite de cette fille, voilà que le commissaire Wiesinger venait également nous imposer sa présence... De quelles nouvelles désagréables était-il encore porteur? Je le vis, par la baie vitrée, s'avancer dans le jardin de l'hôtel. L'instant d'après, le commissaire barbu faisait son entrée dans le salon... Il me reconnut et vint à moi.

— Bonjour, monsieur Bertrand, fit-il la main tendue et en me souriant avec une amabilité qui me parut d'un fâcheux présage... Comment vous portez-vous? Beau temps aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Très beau, répondis-je avec froideur... Vous avez à me parler, monsieur le commissaire?

— Oui... Oh! rien de très important, répondit Wiesinger en s'asseyant avec un sans-gêne qui me mit hors de moi... Il aperçut à ce moment Mizzi qui séchait ses larmes.

— Mais, dit-il avec un peu d'étonnement, n'est-ce pas la jeune fille du château de Weitmoser?

— Si, monsieur le commissaire.

— Et que désire cette jeune personne?

J'aurais volontiers envoyé à tous les diables ce maudit Wiesinger, qui avait le talent de faire son apparition chaque fois que sa présence était inutile... pour nous, du moins...

— Il s'agit du paon... Mlle Mizzi voudrait à toutes forces qu'on le lui rende.

— Et alors, demanda Wiesinger, pourquoi ne le lui rendez-vous pas?

Je bouillais intérieurement devant une pareille mauvaise foi.

— Mais, Monsieur le commissaire, vous ne devez pas ignorer que l'oiseau m'a été dérobé.

— Vous le dites, cher monsieur, mais ce sont des histoires de brigands auxquelles je ne crois guère, monsieur Bertrand. Je vous assure que vous avez tort. Vous feriez bien mieux de ne pas attrister davantage cette enfant.

Je commençais à entrevoir vaguement le coup monté contre nous.

— Mais certainement, reprit le commissaire, cet oiseau appartient à cette jeune fille et vous n'avez aucun droit de le garder indûment... Je vous prie de le lui rendre tout de suite, monsieur Bertrand, entendez-vous?

— Je vous en prie, monsieur le commissaire, fis-je d'une voix vibrante d'indignation, vous

savez que je ne l'ai pas... Par tout ce que j'ai de plus sacré au monde, je le jure... j'ignore où il peut être.

— Peuh! épargnez-vous les grands mots, cher monsieur! Mon opinion est faite là-dessus, depuis longtemps... Vous avez caché l'animal, je ne sais où... pour quelle raison, je l'ignore... mais, il faudra bien que vous parliez...

Cet acharnement de Wiesinger me consterna. Sur le moment, j'étais tellement suffoqué que je ne sus quoi répondre. L'attitude de ce policier m'apparut proprement scandaleuse.

Mizzi qui semblait avoir écouté la conversation avec un intérêt croissant, et qui naturellement devait accorder plus de crédit aux paroles du commissaire qu'aux miennes, saisit aussitôt l'occasion qui se présentait pour demander l'aide de la police. Elle commença par déblatérer les étrangers qui se permettent, hors de chez eux, une attitude que leurs propres autorités ne toléreraient certainement pas, puis elle s'adressa directement à Wiesinger :

— N'est-ce pas une honte? monsieur le commissaire. Ils tuent le pauvre M. Graber, à coups de revolver, ensuite ils me volent... Et on les laisse faire, tranquillement.

— Nous ne pouvons rien faire de plus que ce que nous avons fait, mademoiselle, répondit sèchement le fonctionnaire. En ce qui concerne votre paon, il faut que vous déposiez une plainte

pour vol... Quand vous l'aurez faite, je verrai alors de quelle manière je pourrai agir...

— Eh bien! fit Mizzi en me jetant un regard vindicatif, je vais le faire.

La situation prenait une tournure que je n'avais pas prévue. Je ne pus pas ne pas admirer avec quel art le scénario avait été monté...

— Oui, reprit la serveuse, je vais déposer la plainte, et nous verrons si ce beau monsieur...

Wiesinger se leva. Il avait un petit sourire ironique et satisfait. Décidément, cet infect personnage nous en voulait à mort, mais pourquoi?

— Mademoiselle Mizzi, dit-il, venez donc me voir cette après-midi vers trois heures à mon bureau...

Il porta cavalièrement la main au bord de son chapeau et sortit.

Ce fut le tour de Mizzi de se lever.

— Vous voyez que la chose va mal se terminer pour vous, me dit-elle avec un accent de triomphe haineux, mais comme je ne désire pas pousser les choses à l'extrême, je vais vous laisser une chance... Avant d'aller voir le commissaire, je repasserai chez vous... peut-être aurez-vous compris... Si vous me rendez le paon, je ne déposerai pas ma plainte. Au revoir.

Et l'effrontée sortit sans daigner m'honorer d'un autre regard. J'expliquai à Heyraud de quoi il s'agissait, car il n'avait, naturellement rien compris à nos paroles prononcées exclusivement en allemand.

— Tu vois, mon vieux, lui dis-je en lui tapant sur l'épaule... Tu vois pour quelle charmante créature tu nous exposais tous... Des ennuis, des difficultés, la disparition de notre meilleur ami, voilà ce que nous vaut ton... béguin... Entre nous, je suppose que, cette fois, tu as compris... A moins que ton amour soit plus fort que tout...

— N'ironise pas ainsi, Simon, supplia Jacques... Tu as amplement raison... J'étais un imbécile... et mon amour pour cette fille reposait sur un malentendu... Ne parlons plus de cela, veux-tu?... Je lui tendis la main qu'il serra affectueusement.

***

Un peu avant trois heures, Mizzi fit une nouvelle apparition. Je ne pus, évidemment rien dire d'autre qu'elle ne sût déjà. Alors, sans prononcer une parole, elle se retira... Je vis bien, à sa figure fermée et mauvaise qu'elle était décidée à consommer notre perte. Les dés étaient jetés...

Mais, à dire vrai, son attitude ne me produisit aucune impression. J'étais résigné au pire, et puis notre situation devenait intenable et j'éprouvais une sorte de soulagement en songeant qu'une solution, défavorable évidemment, mais une solution tout de même, allait intervenir... A quatre heures, Jacques vint me trouver dans ma chambre. Il me proposa d'aller faire une promenade en attendant les événements, quand au même moment, on frappa à ma porte.

Je n'eus pas le temps de répondre par le traditionnel « Entrez » que déjà elle s'ouvrait. Je reconnus sur le seuil notre ennemi, le commissaire Wiesinger. Il n'était d'ailleurs pas seul. Un autre sbire l'accompagnait.

— Désolé de vous déranger, messieurs, fit-il avec une politesse affectée, nous avons la mission de procéder à une nouvelle perquisition chez vous...

— Mais pourquoi? m'écriai-je exaspéré... Je proteste énergiquement...

— Mlle Mizzi a déposé une plainte contre vous, pour vol, et je suis dans l'obligation d'aller au fond des choses...

Les deux détectives, sans attendre ma permission, avait déjà ouvert mes valises.

De leurs doigts grossiers, ils tripotaient mon linge, mes vêtements sans le moindre ménagement... Je préférai détourner dédaigneusement la tête... Ils ouvrirent mes tiroirs, l'armoire, jetèrent brutalement à terre mes objets... En une minute, un magnifique désordre régna dans la pièce.

Le plus beau de tout fut encore l'apparition de l'horrible Mizzi dont la silhouette s'encadra soudain dans l'embrasure de la porte. Elle contemplait avec un sourire satisfait le travail des deux vandales. Je fis semblant de ne pas la voir et ne lui donnai pas la satisfaction qu'elle espérait sans doute. Après tout, ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient, j'en étais arrivé au point où

tout me devenait indifférent... Et puis, que pouvaient-ils bien trouver? Pas le paon, tout de même.

Tout d'un coup, je n'en crus pas mes oreilles... j'entendis un gloussement, qui semblait provenir de sous mon lit... Ah! ça! devenais-je fou? Le commissaire avait également entendu... Il se pencha, puis se mit à plat ventre, allongea le bras, et poussa un cri de triomphe.

Il venait de ramener un paon qu'il tenait par les pattes. L'animal se débattait violemment et poussait des cris incessants.

J'entendis la voix de Mizzi :

— Leo... Leo... mon bel oiseau, te voilà enfin.

— Eh bien, fit M. Wiesinger d'une voix sarcastique... Eh bien! monsieur Bertrand... Je crois que nous n'avons pas perdu notre temps... Cette fois, vous voilà confondu... Je pense que vous ne pourrez plus nier, n'est-ce pas?...

Et sa lourde main s'abattit sur mon épaule, tandis qu'à mes oreilles retentissaient ces mots redoutables :

— Au nom de la loi, je vous arrête.

XII

UNE ÉTRANGE PRISON

Le commissaire Wiesinger n'alla pas jusqu'à me passer les menottes. Il eut le tact de se contenter de passer son bras sous le mien et de m'emmener gentiment... Son compagnon nous suivait à distance respectueuse. Heyraud, qui avait suivi toute la scène avec une stupéfaction croissante, me regarda avec un air affolé.

— Tu vois, mon vieux, on m'arrête, lui dis-je en français... On m'a tendu un piège... j'ignore qui cela peut être... Dieu m'est témoin que je n'ai rien, absolument rien à me reprocher.

— Puis-je faire quelque chose pour toi, Simon?

— Non, rien pour le moment, il n'y a qu'à laisser aller les choses. Plus tard, peut-être.

Pendant ce temps, Mizzi caressait avec amour son oiseau retrouvé. En me voyant emmener, elle me jeta un regard chargé de mépris et salua mon départ par une exclamation de joie :

— Enfin, on l'arrête... ce voleur!...

— Venez, me dit Wiesinger, en regardant la serveuse avec une expression qui me parut bizarre.

Nous quittâmes l'hôtel sans attirer l'attention de personne. Au bout de quelques mètres, le deuxième détective s'éloigna et me laissa seul avec le commissaire, dont le bras était toujours passé sous le mien. Certes, les gens, sur notre passage, devaient supposer que j'étais un intime ami du commissaire.

Nous nous dirigeâmes du côté de la gendarmerie qui était à deux pas de l'hôtel. Le commissaire s'effaça poliment devant moi à l'entrée du bâtiment et me fit passer dans son bureau. Il s'assit tranquillement dans son fauteuil derrière son bureau, m'indiqua du doigt un siège, et à ma stupéfaction, me tendit une boîte de cigares.

— Servez-vous, monsieur Bertrand, je vous en prie, me dit-il sur son ton le plus suave. Je suppose que cela vous remettra de vos émotions.

Machinalement, je pris un cigare. Les produits de la régie autrichienne ne sont pas mauvais, mais un peu légers, et le cigare que j'avais choisi n'était pas absolument de mon goût, mais dans ma situation actuelle, j'étais trop content de pouvoir fumer. Néanmoins, je ne pouvais arriver à comprendre pourquoi le terrible Wiesinger me traitait avec une courtoisie si parfaite, alors que l'instant d'auparavant, il paraissait me considérer comme un vulgaire malfaiteur. Il y avait sans doute, un nouveau piège là-dessous, et tout en tirant sur le havane, je restai sur la défensive. Le policier s'entoura de volutes

bleues et resta quelques instants sans rien dire.

— Vous m'avez mis dans une situation bien embarrassante, me dit-il à brûle pourpoint, tout en se renversant dans son fauteuil.

— Hein! répondis-je estomaqué.

— Si, si, reprit-il sans broncher. Je me trouve dans une situation impossible, je ne sais pas quoi faire de vous.

Ma stupéfaction allait croissant.

— Voyez-vous, cher Monsieur Bertrand, je devrais vous enfermer tout de suite, mais il n'y a, malheureusement pas de prison à Hof Gastein. La plus proche se trouve à Mallnitz, c'est-à-dire à plus de cinquante kilomètres d'ici. Vous avouerez que cela n'est pas très commode. Et puis, il se fait tard et j'ai aussi peu que possible envie d'aller jusque là-bas. Alors, que faire?

J'eus l'impression que ce policier, non content de m'avoir arrêté sous un prétexte inexistant, s'amusait encore à jouer avec moi comme le chat avec la souris.

— Monsieur le commissaire, répondis-je avec dignité, vous me posez une question à laquelle il m'est vraiment difficile de répondre. Vous représentez l'autorité, l'ordre, la loi, le règlement, alors que moi, je suis, à vos yeux, le délinquant. Je crois d'ailleurs inutile de vous réitérer que je suis parfaitement innocent.

Wiesinger fit un geste évasif.

— Ne parlons plus de cela, monsieur Ber-

trand. Je sais très bien que vous n'avez jamais volé le paon.

— Alors, je ne comprends plus... Je ne suis donc pas un voleur.

— Mais non, je ne vous ai jamais considéré comme tel.

— Alors, veuillez m'expliquer pour quel motif vous m'avez arrêté.

— Pour vous protéger contre un danger qui est suspendu sur votre tête.

— De mieux en mieux, j'avoue que je ne goûte guère cette plaisanterie.

— Ce n'est pas une plaisanterie, je parle très sérieusement. Je conçois que tout cela vous paraisse mystérieux, mais vous comprendrez plus tard. Maintenant, je vais au fait. Voulez-vous m'aider à découvrir le véritable meurtrier de Graber ?

Je tombai de mon haut.

— Le voulez-vous? et puis-je, dans tous les cas, compter sur votre discrétion?

La stupeur m'avait rendu muet.

— Oui, dis-je enfin. Je vous écoute, monsieur le commissaire.

— La chose est assez compliquée, plus, en tous cas, que vous ne pouvez l'imaginer. La mission dont je voudrais vous charger exige beaucoup d'habileté et surtout beaucoup de courage. Si vous croyez remplir ces conditions, alors, tout irait pour le mieux.

— Je ferai mon possible, monsieur le commissaire, mais ne suis-je pas votre prisonnier?

Wiesinger partit d'un éclat de rire puissant qui fit trembler un vase de fleurs posé sur la table.

— Vous êtes, cher monsieur, me dit-il après que son hilarité se fut calmée, vous êtes aussi libre que vous l'étiez il y a une heure. Pour tout le monde, provisoirement, vous êtes un voleur, un assassin même, mais pas pour moi. Vous serez, d'ailleurs, le moment venu, réhabilité avec éclat, vous pouvez compter sur moi.

— Et ce moment?

— Viendra dès que nous aurons éclairci, avec votre concours, le mystère du château de Weitmoser... Donc, tranquillisez-vous, et maintenant, écoutez bien ce que je vais vous dire... Mizzi va découvrir, avant qu'il soit longtemps, que le paon que j'ai trouvé sous votre lit n'est pas Leo, encore que pour lui donner le change, j'ai eu la cruauté de plumer un peu cet oiseau...

Je restai bouche bée devant cette nouvelle révélation.

— Quoi? Il s'agit d'un faux paon?...

— Parbleu! rien ne ressemble plus à un paon qu'un autre paon, mais, comme je vous le dis, Mizzi ne tardera pas à s'apercevoir que je l'ai jouée...

— Me permettez-vous une question, monsieur le commissaire?

— Je sais ce que vous allez me demander...

C'est moi qui ai opéré la substitution... et le vrai paon... Leo... se trouve en ma possession.

— Alors, je ne comprends plus rien.

— C'est simple, pourtant... je vous dis que Leo est en lieu sûr... Quant à son sosie, c'est Mizzi qui l'a...

— Mais, dans ce cas, c'est vous...

— Mais oui, c'est moi le voleur, fit Wiesinger en riant à gorge déployée... C'est moi qui ai monté toute cette comédie... J'avais un motif puissant... que vous comprendrez un jour... Bref, voici ce que je voudrais : il faudrait que ce soir, cette nuit, vous fassiez une visite au château de Weitmoser... je crois que vous en connaissez bien le chemin, mais il faut que cette visite reste archi-secrète.

— Oh! Oh! répondis-je sans enthousiasme, retourner dans ce maudit château et de nuit encore, merci bien... Non, monsieur le commissaire, tout ce que vous voudrez, mais pas cela... Je suis très refroidi par mes premières aventures dans cet endroit maudit et je ne me sens nulle envie de recommencer.

— Vous avez le choix, monsieur Bertrand... ou faire ce que je vous dis ou... aller faire la connaissance des cachots de Mallnitz.

— Mais c'est un abus de pouvoir intolérable... C'est un véritable chantage.

— C'est possible, mais c'est comme cela... Alors, décidez-vous...

Je ne répondis pas tout de suite. J'avoue que

l'idée de revoir ce château néfaste où il se passait des choses louches, ne me souriait pas le moins du monde, et j'aurais donné gros pour ne pas y retourner... D'un autre côté, je ne tenais pas non plus à être privé de ma liberté... Il y a deux institutions sociales pour lesquelles j'ai une répugnance instinctive : ce sont les hôpitaux et les prisons... Un cachot, brr... Et encore, si ç'avait été en France... J'étais pris dans le dilemme posé brutalement par cet énigmatique commissaire.

— Alors, monsieur Bertrand, que décidez-vous?

— Monsieur le commissaire, puisque je ne puis faire autrement, j'accepte évidemment...

— Bravo, parfait... Je savais bien que je pourrais compter sur vous... Je vois avec plaisir que vous êtes un homme raisonnable, que vous savez vous mettre à la hauteur des circonstances... Croyez-moi, vous en serez récompensé...

— Bien, et maintenant, puis-je m'en aller?

— Vous en aller? Mais, où donc? Vous avez l'air d'oublier que, pour tout le monde, vous êtes sous les verrous...

— Ne m'avez-vous pas déclaré vous-même que mon arrestation n'était qu'une farce, une comédie?

— Certes, mais pour nous deux seulement... Non, non, il est nécessaire que vous restiez ici, bien sagement, monsieur Bertrand... Je vous vois vous agiter et votre visage s'allonger... J'ai, à

votre disposition, une petite chambre fort bien meublée et qui, à coup sûr, est au moins aussi ou sinon plus confortable que celle que vous occupiez à l'hôtel Moser... Je vais vous y conduire, mais croyez-moi, pour la réussite de mon plan, il est indispensable que personne au monde ne vous rencontre...

— Soit! soupirai-je résigné... Je me soumettrai une fois de plus. Mais, j'aimerais bien savoir, monsieur le commissaire, quand cette comédie, à laquelle je ne comprends pas un traître mot, prendra fin...

— Cela dépendra de vous, cher monsieur... Dans tous les cas, je pense que le dénouement est très proche.

***

Le reste de la journée s'écoula très monotone. Je m'ennuyai selon toutes les règles de l'art : j'ai toujours eu la solitude en horreur. Un policier en uniforme m'apporta dans ma chambre un dîner remarquablement copieux et qui me parut succulent : le commissaire avait réellement bien fait les choses... Il avait eu soin de joindre à ce festin une bouteille d'excellent vin autrichien, d'un crû que je ne connaissais pas encore, mais que je sus apprécier à sa juste valeur. Seulement, j'aspirai à un peu plus de liberté. Etais-je condamné à un séjour prolongé qui aurait fini par me devenir insupportable malgré la magnificence avec laquelle on me traitait ? Seul,

M. Wiesinger pouvait répondre à cette question, capitale à mes yeux... Malheureusement, je ne le vis ni à l'heure du dîner, ni à celle du café... Mieux encore : pour être bien certain que je n'aurais aucune velléité de me soustraire à son hospitalité, il m'avait fait garder par un policier, mis en sentinelle devant ma porte... Les fenêtres étaient munies de solides barreaux. Il faut lui rendre cette justice : M. Wiesinger était un amphitryon généreux, mais un geôlier plein de précautions...

Je commençais à m'ennuyer sérieusement. Je regardai mon bracelet-montre. Il était exactement dix heures et dix minutes. Tout d'un coup, j'entendis le bruit d'une clé qui tournait dans la serrure; la porte s'ouvrit et je vis apparaître le visage souriant du commissaire barbu...

— Alors? cher ami... Comment vous sentez-vous? Tout va bien? N'avez-vous aucune réclamation, aucune plainte à formuler?

— Non, merci... rien...

— Tant mieux! J'en suis on ne peut plus heureux... Je fais d'ailleurs mon possible pour vous satisfaire, selon mes faibles moyens. Maintenant, nous allons parler sérieusement. Dans une demi-heure, vous allez pouvoir partir en expédition... Je suis tranquille, Mizzi a dû découvrir déjà la supercherie... Elle doit être fort inquiète, car elle doit commencer à comprendre certaines choses... Alors, vous allez vous présenter à elle, froidement, et vous lui direz que vous avez réussi à

me fausser compagnie... Vous savez, ce sont des choses qui arrivent tous les jours... Une évasion, c'est presque normal pour un criminel endurci... et n'oubliez pas que vous en êtes un, mon bon monsieur... Vous lui direz que vous savez où se trouve le véritable Leo, et que, puisque je vous ai traité si injustement, vous êtes prêt à l'aider... Pour commencer, Mizzi va vous recevoir froidement et elle se méfiera de vous, ce en quoi elle n'aura pas tout à fait tort... Je ne pense même pas qu'elle veuille accepter votre offre... Puis, quand vous lui aurez transmis cette proposition, exactement comme je vous l'indique, vous pourrez retourner à l'hôtel et rejoindre votre ami... Vous serez libre...

Je respirai en entendant le commissaire prononcer ces trois derniers mots... Après tout, la mission dont me chargeait Wiesinger n'avait rien de bien terrible, et j'étais prêt à m'en acquitter volontiers...

— Vous n'aurez pas besoin de revenir ici, poursuivit le commissaire. Vous pourrez rentrer directement à votre hôtel. Votre arrestation a été si discrète que personne n'a pu s'en apercevoir, de sorte qu'on n'aura même pas remarqué votre absence... Alors, allez! Je vous souhaite bonne chance... Ah! attendez, j'allais oublier... Tenez, prenez ce petit objet qui pourra vous être utile... On ne sait jamais...

Et il me mit dans la main un petit browning.

— Que dois-je en faire? répliquai-je étonné...

Pensez-vous donc qu'un danger quelconque me menace dans le château?

— Je vous dis qu'on ne sait jamais... Et l'on ne saurait être trop prévoyant...

⁂

Il n'était pas loin d'onze heures quand j'arrivai au château Weimoser. La terrasse était déserte et il semblait que la maison dût être inhabitée... La petite porte de bois était solidement verrouillée... Je frappai à plusieurs reprises, mais personne ne se dérangea... Je me demandai d'abord si Mizzi n'était pas sortie... Je continuai à frapper et n'eus pas plus de succès... La maison paraissait vide... Je fus envahi soudain par une angoisse folle. A quoi rimait, après tout, cette mission dont m'avait chargé l'énigmatique Wiesinger? N'était-ce pas un nouveau piège qu'il me tendait? Pourquoi m'avait-il remis, à la dernière minute, le revolver? Quel danger soupçonnait-il donc?

Une fois encore, je frappai à la porte, décidé à m'en aller, cette fois, si je n'obtenais pas de réponse... J'entendis enfin un bruit de pas, des verrous qu'on tirait, une clé grinçant dans une serrure. La porte s'ouvrit brusquement et je me trouvai face à face avec la serveuse...

En me voyant, elle parut stupéfaite :

— Vous! ici... et à cette heure!... Disparaissez, voleur, je ne veux pas vous voir une minute de plus...

Elle voulut me refermer la porte au nez, mais je fus plus prompt qu'elle et je passai mon pied entre la porte et le montant, de sorte qu'elle ne pût fermer...

— Ecoutez-moi, lui dis-je... et après cela, vous ferez ce que bon vous semble, je repartirai... J'ai quelque chose de la plus grande importance à vous communiquer... Il s'agit de Leo... Vous avez tout intérêt à m'écouter...

Le nom de Leo opéra un miracle. Mizzi cessa de résister et ouvrit la porte toute grande...

— C'est bien, dit-elle... entrez, mais malheur à vous si vous m'avez menti... Vous voulez me parler au sujet de Leo, dites-vous... Je vous écoute...

— Eh bien, voilà... Le paon que vous avez en votre possession, ce n'est pas Leo...

Mizzi ouvrit des yeux énormes...

— Non, l'animal trouvé dans ma chambre n'est pas Leo, mais un oiseau qui lui ressemble... C'est une comédie que vous a jouée ce diabolique commissaire Wiesinger, pour un motif qui m'est inconnu... C'est lui qui a le vrai Leo... qui le tient caché... Il doit avoir un mobile secret, mais qui m'échappe... Il est probable que vous ne vous seriez jamais aperçue de quoi que ce soit, mais je tiens à me venger de lui, et j'ai pensé que le meilleur moyen pour cela était de vous avertir...

Mizzi me regardait avec un ahurissement non feint...

— Parfaitement, lui dis-je... J'ai trouvé l'oc-

casion de m'évader de leur infecte prison et vous pensez bien que j'en ai profité... En sortant de là, mon premier acte a été de venir vous trouver... Et maintenant, je vais partir... Je ne tiens pas à être repris... Bonsoir, Mademoiselle... Maintenant que vous savez, je suppose que vous saurez agir en conséquence...

— Un instant! dit la jeune fille... Attendez un peu... Je reviens tout de suite.

Elle s'éloigna, mais non sans avoir refermé la porte à clé, ce qui me parut d'un fâcheux augure... Dans quel nouveau guêpier m'étais-je encore fourré?...

La réponse à cette question, que je me posais avec angoisse, ne tarda pas à m'être donnée... En effet, Mizzi reparut au bout de quelques minutes.

— Suivez-moi! m'ordonna-t-elle brièvement...

Elle gravit l'escalier de bois que je connaissais et me mena dans la fameuse pièce où tant d'événements s'étaient déjà passés.

Je m'attendais au pire, surtout avec une pareille mégère, et je profitai de ce qu'elle me tournait le dos pour sortir mon revolver et le mettre en position de faire feu...

J'entrai dans la pièce à sa suite... Au même instant, je sentis un choc violent par derrière... Un objet dur me martela les côtes et j'entendis en même temps une voix d'homme qui grondait:

— Les mains en l'air, mon petit gars, et plus

vite que ça!... Et maintenant, si tu tiens à ta peau, tu feras bien de ne pas te retourner...

J'obéis évidemment à cette injonction. Une fois de plus, on m'avait attiré dans une chausse-trape et j'y étais naïvement tombé...

XIII

LA RÉSURRECTION DE SIGARD

Je m'étonne encore moi-même, en y pensant, de la lucidité avec laquelle travailla mon esprit à ce moment périlleux... Il est assez compréhensible qu'on se sente un peu troublé quand on est subitement attaqué par derrière par un adversaire invisible... Pourtant ce ne fut pas le cas... Je restai calme et maître de moi... J'étais évidemment assez excité, autant par la fureur que par la crainte du danger, mais je constatai, avec la plus grande satisfaction, que je n'avais rien perdu de mon sang-froid...

— Allez vous mettre le long du mur, continua la voix de mon ennemi, et ne vous avisez pas de baisser les mains...

J'obéis avec la plus grande docilité. Il m'était difficile de faire autrement...

— Et maintenant, fit l'homme derrière moi, vous allez dire la vérité... Quelle est cette histoire de paon? Reconnaissez que vous venez de raconter un mensonge de plus... Gros malin, vous êtes envoyé par la police, pour nous tendre un piège... Et vous vous imaginiez peut-être que cela allait prendre... que nous allions avoir la

bêtise de nous laisser jouer!... Parlez, et dépêchez-vous, sinon je vous montrerai comment on traite les gens de votre espèce!

Je récitai de nouveau ma leçon, telle que le Commissaire me l'avait serinée...

— Mensonge! répliqua mon ennemi invisible. Attends un peu, mon petit... Tu vas voir de quel bois je me chauffe!...

Au même instant, il tira... Je sentis qu'un objet me frôlait la main, et je vis la balle s'aplatir dans le mur à quelques millimètres de moi...

— Ceci simplement pour te prouver que je sais me servir d'une arme à feu, ricana mon bourreau...

« La prochaine fois, je ne toucherai pas à côté, je te prie de le croire...

Je sentis la sueur perler sur mon front. Mes jambes tremblèrent. Pour un peu, je me serais évanoui.

— Allons, parle!

— Je vous ai dit la vérité!

— Chien!...

De nouveau, il tira. Cette fois, la balle m'érafla presque le sommet du crâne... J'ignore si mon ennemi me manqua ou si, une fois encore, il voulait simplement me convaincre de ses talents de tireur infaillible... Je cherchai en vain à maîtriser la terreur folle qui s'emparait de moi... Je voulus parler, crier... Peine perdue!... Ma gorge serrée, mes lèvres tremblantes ne laissèrent échapper aucun son... Peut-être un vague bre-

douillement, je ne sais plus... Mes mains et mes bras me faisaient terriblement souffrir... J'eus l'impression que tout mon sang s'était retiré de mes membres supérieurs... C'était un martyre épouvantabel... Je sentais la mort suspendue par un fil au-dessus de ma tête... J'aurais préféré la voir s'abattre brusquement sur moi plutôt que de supporter plus longtemps ce supplice... Ma constitution, bien que robuste, était affaiblie par les diverses émotions des derniers temps... Je sentis mes jambes se dérober sous moi... Je compris que j'allais tomber... et puis... tout sombra dans le noir et dans le néant...

.....

Je ne saurais dire si mon évanouissement dura longtemps ou non... Je revins à moi sous l'effet d'un jet d'eau glacée... Mizzi était penchée sur moi et me contemplait avec un regard de haine indicible...

— Allons, avouez... mais avouez donc!... Le commissaire vous a envoyé ici, n'est-ce pas? Vous ne vous êtes pas évadé... je le sais bien!...

Ma faiblesse était encore si grande que je ne pus répondre. Je me contentai de secouer la tête en signe de dénégation...

La jeune fille eut un rictus effroyable...

— Je vous dis que vous mentez! Je le sais... je le sens!... A quoi bon nier l'évidence?... Tout ce que vous y gagnerez sera de perdre la vie... Ainsi le paon est chez lui?

— Oui, répondis-je d'une voix blanche.

Mizzi sembla réfléchir.

— C'est exact, me dit-elle, ce n'est pas mon Leo... Mais pourquoi la canaille s'est-elle ainsi moquée de moi?... Ah! je commence à comprendre, mais il ne faut pas qu'il se réjouisse trop vite!... S'il s'imagine que je vais lui faire ce plaisir, il se trompe, et comment!...

J'avais peu à peu repris toutes mes forces...

— J'avoue, Mademoiselle, que je ne comprends rien à vos paroles... Et maintenant, j'estime que cette tragi-comédie a duré plus qu'il ne convient... Je vous prie donc de me laisser partir... Personne ne saura rien de ce qui s'est passé, je vous en donne ma parole!

— Taratata!... Votre parole...

— Donc, vous voulez me retenir ici de force... Cela peut vous coûter cher, songez-y!... Je suis un citoyen français... et je ne veux pas me plier plus longtemps à vos fantaisies criminelles...

— A qui la faute? demanda Mizzi en éclatant de rire... Qui donc vous a prié de vous mêler de mes affaires?... Un de vos amis, qui avait voulu fourrer son nez dans ce qui ne le regardait pas, a payé cher sa curiosité... C'est votre tour... On vous avait prévenus...

— Que voulez-vous dire? m'écriai-je horrifié... L'auriez-vous tué, par hasard?

— Cela ne vous regarde pas... Je ne me suis mêlée en rien à ces histoires... Et puis, pour le moment, il s'agit de vous... Voulez-vous avouer la vérité?... Pour la dernière fois...?

— Je n'ai rien à ajouter à mes déclarations... Je vous ai dit toute la vérité... Je m'étonne que vous ne veuillez pas ajouter foi à mes paroles, alors que je suis venu ici pour vous rendre service... J'en suis bien récompensé!

— Vous mentez effrontément! Et maintenant, tant pis pour vous!... Franz! appela-t-elle...

Je vis surgir devant moi un immense gaillard. Il s'était caché le visage au moyen d'un foulard épais... On ne distinguait que ses yeux sombres... Il était habillé comme la plupart des habitants de la contrée... Il portait des culottes courtes, en cuir, qui laissaient voir ses genoux nus... Son torse était moulé dans une sorte de casaque verte et, sur la tête, il avait un petit chapeau de feutre orné d'un brin de poils de chamois... Il tenait à la main un fusil de chasse à deux coups...

Il se tourna vers moi :

— Ainsi, beau jeune homme, tu tiens décidément à aller en enfer? me dit-il en dialecte salzbourgeois... Moi, je veux bien... Un étranger de plus ou de moins sur cette terre, que veux-tu que cela nous fasse? Tu ne seras pas le premier qui aura disparu dans la vallée du Gastein sans qu'on n'en ait jamais retrouvé la moindre trace...

Il leva son arme, vérifia soigneusement le mécanisme... Je fis un bond effrayé... Ma main se porta instinctivement à ma poche... Je voulais prendre le revolver que m'avait remis le commissaire Wiesinger et défendre au moins ma peau... Bien entendu, on me l'avait enlevé...

Je n'avais donc plus la moindre chance. Cependant, j'étais résolu à ne pas me laisser supprimer sans résistance... Je profitai de ce que mon ennemi était en train de vérifier son arme pour me ruer sur lui... Mais il semblait avoir prévu mon attaque, car je reçus un formidable coup de crosse qui me jeta, étourdi, à terre... Avant que j'eusse pu me relever, il m'avait déjà couché en joue...

— Et maintenant, gronda-t-il, il faut en finir!

Cette fois, c'était bien la fin... Mes yeux se fixèrent avec désespoir sur l'embouchure menaçante du double canon d'où la mort allait jaillir dans quelques secondes... Je vis l'homme faire un geste, et je recommandai mon âme à Dieu...

Mizzi s'écria :

— Une seconde, Franz, n'entends-tu pas?...

Effectivement, je perçus comme une sorte de grattement qui s'accentuait de minute en minute... L'étranger tourna la tête, comme s'il eût craint quelque chose, puis il alla droit à la porte.

— Entrez! cria-t-il d'une voix rauque...

Rien ne bougea...

— Entrez! répéta-t-il...

Je vis Mizzi et son compagnon donner des signes d'inquiétude. Ils se regardèrent... Le bandit fit un signe. Mizzi se dirigea vers la table au milieu de la pièce. Elle ouvrit un tiroir et en sortit un revolver, puis elle revint vers moi et m'ajusta. Je compris immédiatement de quoi il retournait... Tous deux redoutaient un danger et

avaient l'intention de me tuer sur-le-champ au cas où ils auraient découvert quelque chose de louche...

— Va jusqu'à la porte, Mizzi, dit enfin l'homme, et tâche de voir s'il se passe quelque chose d'anormal. Moi, pendant ce temps, je tiens en respect ce beau monsieur... Va...

Les grattements se faisaient de plus en plus violents... Puis j'entendis un cri discordant, hideux, qu'il me semblait assez bien connaître... Mizzi avait ouvert la porte, et nous vîmes tous trois, avec stupeur, que le personnage qui demandait à entrer n'était autre qu'un paon... et cette fois, nulle erreur n'était possible, c'était Leo... le vrai... Je reconnus son plumage dévasté. Il paraissait en assez mauvais état et n'avait pas dû manger à sa faim depuis quelque temps, car il me parut fort maigre...

La joie de Mizzi ne connut plus de bornes... Elle se précipita sur l'oiseau, le prit dans ses bras, l'embrassa, le caressa et lui tendit un morceau de sucre, que le paon avala avidement...

— Attention, Mizzi! fit l'homme sans cesser de me tenir à l'œil, qui sait s'il n'y a personne qui rôde dans le parc?... Reste là, je vais me rendre compte...

Il quitta la pièce et je l'entendis descendre.

J'espérais que Mizzi, toute à la joie d'avoir retrouvé Leo, oublierait ma présence, ne fût-ce qu'une seconde. Mais mon espoir fut vain. Tout en caressant et en flattant l'animal, elle ne ces-

sait de braquer dans ma direction le menaçant revolver... Je fis un mouvement.

— Restez tranquille ! grommela-t-elle... Au moindre mouvement, je tire...

Quelques minutes s'écoulèrent, silencieuses et lourdes de menace, mais c'était tout de même un répit, un délai de grâce... Bien inutile d'ailleurs, car je savais que mes minutes étaient comptées... Mizzi et l'homme masqué étaient évidemment deux bandits de l'espèce la plus raffinée... Une fois encore, malgré la gravité du moment, je ne pus m'empêcher de sourire en songeant à la qualité des conquêtes de mon ami Heyraud... Ces gens-là, bien entendu, ne devaient pas en être à un meurtre près... Les paroles énigmatiques de Mizzi me revinrent en mémoire, et je songeai à mon pauvre Camille, que ces monstres avaient dû supprimer sans hésitation et que je ne pouvais, malheureusement, pas même venger... Mais pourquoi l'avaient-ils tué?

L'homme revint. Il haussa les épaules :

— Je n'ai vu personne...

Puis il posa son fusil dans un coin...

— Je ne sais pas pourquoi, dit-il, il y a quelque chose qui ne me plaît pas... Enfin, nous verrons cela plus tard... Si c'est ce Wiesinger qui cherche à nous jouer un tour de sa façon, en tout cas, je suis prêt à le recevoir avec tous les honneurs qui lui sont dus... Alors? qu'est-ce que nous allons faire de celui-ci? demanda-t-il en me désignant du doigt...

Mizzi s'approcha de lui et lui murmura quelques mots à l'oreille. L'homme sourit, caressa la joue de la jeune fille et répondit :

— Très bien! Tu as toujours d'excellentes idées, Mizzi...

Je me torturai, mais en vain, l'esprit, pour essayer de comprendre. Le foulard lui recouvrait toujours le visage... Il reprit son arme, glissa une cartouche dans le canon et s'approcha de moi.

— Allons, dit-il, fais ta prière...

Avant que j'aie pu faire un geste, Mizzi s'était élancée et avait détourné l'arme...

— Voyons, Franz, dit-elle d'une voix irritée... Qu'est-ce que je viens de te dire?... Nous avons le temps... Pour l'instant, nous avons un travail plus urgent...

Décidément, cette mégère avait juré de prolonger mon agonie!...

— Quoi donc? interrogea l'homme.

— Eh bien, nous allons nous occuper de Leo...

— Ah! oui... c'est vrai... Et que dois-je faire?

— Serais-tu devenu stupide, par hasard?... Viens, nous n'avons pas de temps à perdre...

Ce qui se passa par la suite me fit frémir. Mizzi alla chercher un couteau de cuisine, empoigna le malheureux volatile et, d'un seul coup, lui trancha la tête... L'oiseau avait poussé un cri effrayant, que la mort arrêta net... Puis, aussi curieux que cela puisse paraître, il continua de courir et de tourner en rond pendant quelques

secondes, et finalement s'abattit aux pieds de Mizzi, qui paraissait insensible à cet horrible spectacle... J'étais muet de stupéfaction et d'épouvante, au point d'en oublier mon propre sort... Je me demandais si elle n'avait pas subitement perdu la raison... L'oiseau qu'elle adorait, qu'elle cajolait quelques minutes auparavant, elle venait de le tuer froidement, sauvagement... C'était à n'y rien comprendre... Mais j'avais autre chose à faire que de m'épuiser à tâcher de comprendre... D'ailleurs, le spectacle curieux continuait... A peine Leo eut-il cessé de bouger, que Mizzi arracha brutalement le peu de plumes qui lui restaient. Si je ne m'étais pas trouvé moi-même dans une situation si terrible, je crois que je n'aurais pu réprimer un fou rire en voyant le corps de l'orgueilleux animal, mis à nu comme celui d'un poulet qu'on va passer à la broche... Mizzi se donnait beaucoup de mal, car les plumes étaient longues et paraissaient solidement plantées... Elle s'acharnait dans son travail et l'étranger l'aidait fébrilement. On eût dit qu'en plumant le pauvre Leo, ils accomplissaient une besogne urgente... Je me demande comment je n'ai pas saisi à ce moment l'occasion inespérée qui se présentait à moi pour tenter de me libérer. Quand toutes les plumes du paon furent arrachées, Mizzi contempla son œuvre avec satisfaction :

— Maintenant, dit-elle, je crois que cela ira... Je vais aller à la cuisine et le passer au-dessus

du feu... Quand j'aurai fini, tu pourras t'occuper de celui-là...

Celui-là, inutile de le dire, c'était moi... Elle fit un geste sur la nature duquel il était impossible de se méprendre... On me réservait le même sort qu'à Leo...

A peine Mizzi avait-elle disparu, que l'étranger s'approcha de moi et me regarda d'un air étrange...

Je m'étais réfugié dans un coin de la pièce, comme un chien prêt à mordre, et décidé à rendre morsures pour coups...

Et alors se produisit le miracle...

— Vous vous êtes comporté merveilleusement, Monsieur Bertrand, entendis-je une voix bien connue qui m'interpellait en français. Tous mes compliments!... Vous êtes un as...

Je me crus le jouet d'une hallucination, et je regardai dans tous les sens... Je suis sûr que mon visage devait avoir une expression plutôt comique... Pourtant non, il n'y avait, dans la pièce, que mon bourreau et moi...

Devant mon étonnement, l'homme arracha prestement le foulard qui dissimulait ses traits et sourit :

— Voyons, Monsieur Bertrand! Est-il possible que vous ne reconnaissiez pas?...

Je le reconnus... L'étranger qui venait de me soumettre à un supplice effrayant, n'était autre que l'architecte Sigard, revenu, par je ne sais quel prodige, du royaume des morts...

XIV

LA MINE D'OR

Oui, c'était bel et bien Sigard. Je ne pouvais en douter. Et pourtant ma raison se cabrait contre l'idée qu'il avait pu ressusciter... Ma surprise fut si grande et si violente, que je faillis nous trahir tous les deux... Mais l'architecte se méfiait... Il s'était précipité sur moi et m'avait littéralement bâillonné de sa large main...

— Attention, malheureux! murmura-t-il. Pas de bêtises!... Votre vie en dépend... Pour rien au monde il ne faut que vous paraissiez m'avoir reconnu, sans quoi cela pourrait aller très mal... Ecoutez en silence ce que j'ai à vous dire. Mizzi va bientôt revenir... Elle va m'ordonner de vous emmener dehors... à moins encore que nous vous enfermions ici... Je ne sais pas trop... Peut-être même vous tuer...

— Hein?...

— Rassurez-vous... Je tirerai sur vous, cela ne fait pas l'ombre d'un doute... Mais n'ayez aucune crainte... J'ai introduit dans le canon de mon fusil une cartouche qui fera plus de bruit que de mal... Quand je presserai sur la détente, tombez, et laissez-vous aller... Faites le mort... et ne

bougez plus... Ensuite, quand Mizzi et moi nous sortirons de la maison, suivez-nous de loin et sans vous faire remarquer... J'aurai très probablement besoin de vous à un moment donné... Avez-vous compris?

— Oui, mais dites-moi... comment est-il possible que vous soyez revenu?...

— Chut! pas de questions, ce n'est pas le moment... Faites ce que je vous ai dit... vous comprendrez ensuite... Tenez, prenez ce revolver et mettez-le dans votre poche, vous en aurez sûrement besoin à un moment donné... Et n'oubliez pas la consigne : je tire et vous tombez raide mort...

Comme dans un rêve, je me saisis de l'arme que me tendait Sigard... L'architecte rajusta le foulard devant son visage et alla à la porte pour écouter si Mizzi revenait... Il resta immobile, l'oreille tendue, puis il se retourna vers moi et me dit d'une voix étouffée :

— Attention! la voilà...

En effet, quelques secondes plus tard, Mizzi était remontée... Son visage rayonnait comme si un grand bonheur lui était échu. De la main droite, elle tenait le corps de l'oiseau, à demi rôti.

— Tout marche à merveille, cher petit Franz... Tu n'auras plus besoin de te faire des soucis... Nous allons être riches... riches à millions, à présent...

Elle dansait de joie...

— Eh bien, ce ne sera pas trop tôt, ma pou-

lette! répondit Sigard derrière son foulard... Viens ici, que je t'embrasse... Tu l'as bien mérité!...

— Plus tard! fit Mizzi. Nous avons encore pas mal de travail sur la planche! — Et son regard s'abaissa d'une façon significative sur mon humble personne... — Il faut d'abord que celui-là...

Elle n'acheva pas sa phrase, mais je compris parfaitement. Quelle horrible mégère! Je n'avais encore jamais vu une créature aussi froidement criminelle... Comme il est bon de ne jamais se fier aux apparences! Qui eût jamais soupçonné que derrière ce masque gracieux se cachait une âme aussi vile?... J'en vins à comprendre le traitement brutal que lui infligeait Graber... Il ne devait pas avoir tellement tort... Une fois de plus, je déplorai le stupide esprit chevaleresque de notre Don Juan. De quoi, en vérité, s'était-il mêlé?... Si c'était à refaire, c'est moi qui irais prêter main-forte à Graber... Seulement, tout cela était de l'histoire ancienne, et mes regrets étaient un peu tardifs...

— Hum! fit Sigard en ayant l'air de réfléchir... Si nous l'enfermions ici et si nous allions au plus pressé?... Nous lui réglerions son compte en revenant...

— Non, non! protesta Mizzi... C'est tout de suite!... Il ne faut pas perdre de temps... Avec un individu comme celui-là, il faut s'attendre à tout! Je ne respirerai que quand je le saurai dans un autre monde... Il est capable de s'échap-

per et de nous dénoncer. Tu vois ça d'ici?... Il faut le tuer maintenant!

Sigard fit encore semblant d'hésiter...

— Allons, fit Mizzi, pas tant d'histoires!...

— Soit! fit Sigard, qui parut prendre subitement sa résolution.

Il empoigna son arme et fit feu. Un bruit épouvantable, assourdissant me retentit aux oreilles; je fis un bond, comme un lapin qui vient d'être touché par le plomb du chasseur, puis je m'écroulai dans un nuage de fumée...

Mizzi parut inexplicablement surprise. Peut-être regrettait-elle ma « mort »?... Il était bien temps!...

Mais Sigard ne lui laissa pas le temps de la réflexion :

— Allons, entendis-je, il faut y aller maintenant... Il est déjà tard et je suis fatigué... De plus, je ne tiens pas à être surpris par le jour... J'aime autant en terminer cette nuit...

Mizzi ne semblait pas pressée :

— Es-tu bien sûr qu'il soit mort?...

— Dis donc, c'est une insulte?... Je crois que, comme tireur, il y en a peu qui puissent s'aligner avec moi... Quand Franz tire, on peut dire que sa balle porte... Est-ce que je ne touche pas un chamois en pleine course?... Non, ma fille, je crois que tu te moques de moi... Il est mort, sois bien tranquille!...

— C'est que, vois-tu, Franz, j'ai peur... J'aime mieux en être sûre...

— Eh bien! vérifie, répondit le faux Franz.

Il me sembla percevoir un très léger tremblement dans sa voix...

Mizzi s'approcha de moi et se pencha sur mon « cadavre ». Si elle n'avait pas été elle-même très émue, elle aurait sans aucun doute entendu les battements de mon cœur... Je sentis son haleine, tellement elle s'approcha... Elle n'osa point me toucher.

— Oui, dit-elle au bout d'un moment, je crois qu'il est mort... Il faudra le transporter dehors avant que le jour ne luise...

J'entendis les pas du couple qui s'éloignait... Dès que je me crus en sûreté, je me relevai doucement, et cherchai à m'orienter. Je rampai jusqu'à la porte et écoutai... J'entendis la voix de Sigard qui allait en décroissant... Ils devaient être déjà assez loin... Je pouvais me risquer... J'ouvris la porte avec précaution... Elle grinça bien un peu, mais cela m'était égal... Mizzi ne pouvait certainement pas l'entendre à cette distance... J'empoignai le revolver dont Sigard m'avait gratifié, je reculai le cran de sûreté, et serrai fortement l'arme dans ma main, prêt à intervenir si c'était nécessaire... Alors, à pas de loup, avec des précautions d'Apache ou de Sioux, je descendis lentement les marches vermoulues, franchis la porte restée ouverte et m'aventurai au dehors...

Arrivé sur la terrasse, j'explorai l'horizon et vis de loin la serveuse... Elle tenait à la main

une petite lanterne qui se balançait comiquement à chaque pas... Je crus voir qu'elle portait quelque chose de volumineux sur le dos, mais il me fut impossible de distinguer ce que c'était... L'architecte, lui aussi, paraissait chargé... Je ne fus pas peu étonné de voir qu'ils tournèrent presque tout de suite autour du château. Ils se dirigèrent du côté de la montagne... Je les suivis à distance, évitant de faire le moindre bruit... Il me paraissait difficile qu'elle pût m'apercevoir de si loin, même avec sa lanterne... Ils traversèrent une large prairie où paissaient des vaches... Ce fut la partie du trajet qui me parut la plus longue et la plus dangereuse à parcourir, car je n'avais aucun arbre, aucun buisson pour me protéger à la vue... Dieu merci, Mizzi ne songea pas une seule fois à se retourner... D'ailleurs, comment aurait-elle eu des soupçons? Ne s'était-elle pas assurée de ma mort?

Le couple avait enfin atteint les fourrés épais de la forêt. Le sentier était mauvais et escarpé. J'avais du mal à progresser, car je voulais éviter soigneusement que mon pied ne heurtât une pierre ou une racine... Insensiblement, j'avais gagné quelques mètres sur eux. Je vis alors, avec étonnement, que Mizzi tenait à la main une large pelle de terrassier... Ils continuaient à monter, et je me demandais s'ils n'allaient pas m'entraîner jusqu'au sommet de la montagne, quand je les vis s'arrêter... La jeune fille posa sa lanterne sur le sol... Je me glissai derrière un buisson.

De cette cachette, il m'était possible de voir sans être vu...

Je les entendis distinctement tenir conseil :

— Il me semble que nous ne sommes pas dans le bon chemin, dit Mizzi. Regarde, Franz, sur le plan... Il est possible que la flèche soit plus inclinée vers la droite. Qu'en penses-tu?

Je sortis lentement de ma cachette, et je vis que Mizzi tenait à la main un papier... En regardant de plus près, je vis qu'en réalité elle tenait le corps du paon, et je distinguai vaguement une sorte de dessin brunâtre qui apparaissait, à la lueur de la lanterne, sur la peau rissolée de l'oiseau...

— Oui, Franz, crois-moi, nous avons été trop à gauche... Mais, dis-moi, pourquoi n'enlèves-tu pas ton foulard? Tu n'as plus rien à craindre à présent...

— Non, chérie, il vaut mieux que je le conserve... On ne sait jamais...

Mizzi murmura quelques paroles que je ne pus entendre, et ils continuèrent leur chemin, en obliquant à droite. Enfin, après une marche très longue et très fatigante, ils s'arrêtèrent. La serveuse consulta de nouveau son plan original, et parut satisfaite.

— Cette fois, nous y sommes, dit-elle. Prends la pelle et commence à creuser... Je vais t'aider du mieux que je pourrai...

L'architecte ne se fit pas répéter l'ordre. Il se mit à piocher et à creuser avec une sorte de fré-

nésie... Je voyais les mottes de terre voltiger... Je m'étais approché très près, et, caché derrière un gros arbre, je ne perdais rien de la scène...

Sigard et Mizzi travaillaient avec acharnement : je les voyais peiner et transpirer, mais ils ne s'arrêtaient pas... J'avais beau me torturer l'esprit, je n'arrivais pas à comprendre le but de ce travail de terrassier. Qu'espéraient-ils donc trouver? Il s'écoula un quart d'heure, puis une demi-heure, puis une heure... Ils creusaient, creusaient toujours... Ils avaient pratiqué un énorme trou, d'au moins deux mètres de circonférence, mais il semblait qu'ils n'étaient pas encore au bout de leur peine, car ils creusaient toujours sans répit...

Allaient-ils seulement trouver quelque chose? Ma curiosité était excitée à son summum... Qu'avaient-ils donc espoir de déterrer?

Tout à coup, j'entendis un bruit métallique. La pelle de l'un d'eux venait de heurter un objet dur. Une pierre, sans doute... Mizzi cessa aussitôt son travail et posa la pelle sur le sol.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle d'une voix anxieuse.

— Je ne sais pas. Amène la lanterne, nous allons bien voir...

La jeune fille approcha la lanterne, qu'elle descendit à bout de bras dans le fond de l'excavation.

— Jésus Maria! s'écria-t-elle... Cette fois, nous

avons réussi... Franz, mon petit Franz... regarde donc... Nous voilà riches!...

Elle partit d'un éclat de rire qui n'avait rien d'humain... Elle se redressa et se mit à danser en hurlant... On eût dit une bacchante...

— A nous!... C'est à nous... tout cela!... Franz, crois-tu?... Ce n'est pas un rêve!... Tout Gastein va nous appartenir... A nous...

Je vis Sigard descendre au fond du trou, empoigner la pelle et faire un effort considérable, comme s'il eût voulu soulever un objet pesant avec la pelle... Je voyais distinctement ses reins se cambrer, ses cuisses se tendre sous l'effort... Ce devait être quelque chose de terriblement pesant... Il ramena l'objet à la surface et je fus soudain aveuglé, ébloui... Je fermai les yeux l'espace d'une seconde. Quand je les rouvris, je vis, à quelques mètres de moi, gisant sur le sol et brillant sous la lumière de la lanterne, un gigantesque lingot d'or, une monstrueuse pépite...

« De l'or! », pensai-je aussitôt... Et je me souvins des paroles de l'architecte quand je l'avais rencontré pour la première fois. Il m'avait dit que toute la vallée du Gastein regorgeait d'or, et que, selon la légende, le vieil et puissant Weitmoser en avait amassé une quantité considérable... Puis, la production s'était raréfiée, et n'était même plus rémunératrice...

Est-ce que, par hasard, Mizzi venait de découvrir un filon nouveau?

Mizzi continuait sa danse échevelée. La vue de l'or paraissait l'avoir mise hors d'elle-même. Comme un peu de métal jaune était capable de transformer les gens!... Sigard paraissait beaucoup plus calme...

— Voyons, chérie, ne t'énerve pas ainsi!... Tu vas finir par attirer l'attention... Allons, un peu de calme!...

Mais Mizzi l'écoutait à peine. Enfin, elle resta tranquille. Elle s'assit sur le rebord de terre amoncelé au-dessus du trou, et dit :

— Et maintenant, Franz, qu'allons-nous faire? Il faudrait transporter cette pépite au château. Nous ne pouvons pas la laisser comme cela à découvert... Ce serait trop dangereux!... Est-ce que tu peux la charger?

— Non, je ne crois pas.

— Pourquoi? Que peut-elle bien peser?

— Je ne sais pas... pas bien lourd, mais vraiment, pour aujourd'hui j'en ai assez, je suis éreinté; et puis, et puis...

— Et puis quoi? demanda Mizzi. Tu as l'air tout drôle, Franz! Que se passe-t-il? Est-ce la joie qui t'abat ainsi?..

— Hum! répondit Sigard... je vais te dire... Je suis en train de me demander si nous avons réellement le droit de nous approprier cet or... Il ne nous appartient pas...

Mizzi le regarda avec stupéfaction :

— Hein? Deviens-tu fou? Il ne nous appartient pas? Tu veux rire!...

— Non, non, je parle très sérieusement... Si je ne m'abuse, cette pépite appartenait au vieux Kanacher...

Je vis Mizzi blêmir. Elle fit un pas en arrière et saisit sa pelle... Son visage se contracta :

— Et après ?... Est-ce que Monsieur aurait subitement des remords, des scrupules?... Monsieur regrette les quatre meurtres qu'il a sur la conscience?... C'est trop drôle!...

— Quoi? Que dis-tu? Quatre meurtres, moi!... Je ne comprends pas!...

— Tiens, tiens!... Tu as perdu la mémoire, comme cela, d'un seul coup! Eh bien, je vais te rafraîchir les souvenirs... Kanacher, le premier, n'est-ce pas? Et puis ensuite Graber, cela fait deux déjà. Maintenant, si tu ajoutes les deux Français, nous arrivons bien à quatre, si je sais compter...

Sigard écoutait tranquillement la mégère énumérer les crimes de Franz.

Sans se départir de son calme, il alluma une cigarette et répondit :

— Continue, Mizzi, tu m'intéresses prodigieusement. Pauvre Franz, avec tant de crimes sur la conscience, je te vois te balancer au bout d'une corde.. .

— Tu peux y compter, mon bonhomme, si tu persistes à vouloir me laisser en plan... Car je vois bien où tu veux en venir... Mais non, écoute, Franz, tout cela, c'est des bêtises... Je sais bien

que tu ne me quitteras pas! Et puis, tu aurais bien trop peur que je te dénonce...

— Mais non, Mizzi, je n'ai pas peur. Je suis certain que tu ne le feras pas... Tu t'en garderas même bien... Parce que, en m'accusant, tu t'accuserais en même temps...

— Oh! oh! ce serait encore à voir!...

— Mais non, c'est tout vu, ma belle... Tiens, approche donc un peu, et regarde-le bien, ton Franz... Qu'en dis-tu?

Au même instant, l'architecte arracha son foulard et Mizzi fit entendre un cri de frayeur...

Elle recula vivement :

— Ciel! mais ce n'est pas Franz!...

— Non, Mizzi, tu as raison, ce n'est pas Franz... Mais j'ai pris sa place... Monsieur Bertrand, s'écria Sigard, venez donc un peu par ici...

Je m'empressai d'accourir...

— Et maintenant, charmante Mizzi, reprit l'architecte, regardez donc ce monsieur... Le reconnaissez-vous? Il revient à l'instant même de chez les morts pour porter témoignage contre vous. Qu'en dites-vous?...

Mizzi ne répondait rien... Elle poussa un gémissement sourd et s'abattit comme une masse sur la pépite d'or...

XV

LA FILLE DE GRABER

Mizzi revint très promptement à elle, d'où je conclus, non sans apparence de raison, que son évanouissement était surtout destiné à nous apitoyer. Une première fois déjà, M. Sigard avait trouvé le moyen de la ranimer. Il faut croire qu'il connaissait bien le talent de comédienne de la jeune fille... Avec Sigard, c'était peine perdue de vouloir jouer à la pauvre fille, innocente et sensible, surtout après ce qui venait de se passer. A l'aide de quelques mots énergiques et de bourrades plus énergiques encore, le peu galant Sigard rappela tout de suite aux réalités la belle éplorée, qui, malgré tout, joua la comédie jusqu'au bout : elle ouvrit les yeux avec une lenteur calculée, soupira profondément et gémit doucement; mais Sigard interrompit ce bluff d'une façon inattendue... J'entendis un petit bruit sec, une sorte de déclic métallique, et deux charmants bracelets d'acier enserrèrent les poignets délicats de celle qui voulait ma mort avec tant d'acharnement...

— Tous mes compliments, ma belle! dit Sigard avec la plus courtoise ironie, tous mes com-

pliments!... Vous êtes vraiment une comédienne hors de pair!... Il est dommage que vous n'ayez pas fait de votre talent un meilleur usage... Quelle belle carrière au théâtre!... Inutile de continuer à bluffer, vous avez perdu la partie, ma petite... Vous pensez que je sais à quoi m'en tenir sur vous, n'est-ce pas, Mizzi Graber?... Et si vous ne savez pas à quoi riment les menottes que je viens de vous passer, je vais vous le dire tout de suite : je vous arrête pour meurtre, tentative de meurtre et incitation au meurtre... Ce n'est pas si mal que cela pour votre âge!...

En entendant Sigard l'appeler Mizzi Graber, j'avais tressailli. Le voile commençait à se déchirer, un peu de lumière se faisait.

C'était mal connaître Mizzi que de croire qu'elle se laisserait abattre sans plus par les paroles redoutables de Sigard. C'était une créature vile et repoussante, mais elle ne manquait pas de cran.

Elle redressa sa jolie tête, regarda l'architecte dans les yeux, avec une expression de défi :

— Vous mentez! lui lança-t-elle au visage. Vous mentez impudemment. Je suis innocente! Et d'ailleurs, qui êtes-vous? Et de quel droit osez-vous m'arrêter?

— Du droit que je m'arroge, répondit Sigard avec un calme surprenant. Qui je suis ? Vous l'apprendrez plus tard. Pour le moment, il ne s'agit pas de moi, mais de vous uniquement... Et s'il est nécessaire de trouver des preuves de

vos crimes, je ne serai pas très embarrassé pour les apporter... et tout de suite...

— Je serais curieuse de les entendre! ricana Mizzi avec insolence. Contre moi, vous n'avez rien, moins que rien, et je me plaindrai au commissaire Wiesinger...

— A votre aise, ma petite... En ce qui concerne les preuves, nous avons d'abord le témoignage de M. Bertrand, ici présent... Je crois qu'à lui seul ,ce témoignage sera suffisant pour édifier n'importe quel jury...

— Je ne le crois pas. M. Bertrand est à vos gages... il fait partie de la même clique que vous. Si c'est tout ce que vous avez trouvé comme témoin, je n'ai pas grand'chose à craindre...

— Détrompez-vous !... Il est plus dangereux que vous ne pensez... et si, par hasard, il était insuffisant, j'en ai un autre sous la main, encore plus important et plus... redoutable pour vous. Celui-là, je le sais, fera éclater la vérité...

— Vous seriez bien en peine de le produire!...

— Vous allez voir, ma charmante... Vous allez être fixée immédiatement...

Sigard eut un petit sourire ironique, puis il enfonça deux doigts dans sa bouche et émit un cri strident et prolongé... On aurait juré entendre crier l'infortuné Leo... Une minute plus tard, nous entendîmes un cri identique, mais qui était poussé par un autre... Puis des voix retentirent confusément. Je vis, à travers les arbres de la forêt, des torches se rapprocher peu à peu, et

j'aperçus enfin un petit groupe d'hommes qui s'avançait lentement vers nous : trois gendarmes entourant un homme enchaîné... Le visage du prisonnier était sombre et repoussant. Il me rappela certaines descriptions de visages de grands criminels, telles que que je les avais lues dans un ouvrage de Lombroso... A ma grande surprise, je constatai qu'il portait un costume en tous points identique à celui de M. Sigard : même culotte courte, même veste verte, même petit chapeau. Mais il était beaucoup plus jeune que l'architecte...

A sa vue, Mizzi parut troublée :

— Franz ! s'écria-t-elle, que se passe-t-il donc?

L'autre haussa les épaules :

— Rien, répondit-il d'une voix accablée... Je suis fait... La police m'a pris... Et maintenant, tout est fini, ma poulette...

Sigard s'approcha de Mizzi :

— Connaissez-vous cet homme? Oui, n'est-ce pas? et fort bien!...

Mizzi ne répondit rien.

— Je vais répondre à votre place, continua Sigard. Cet homme est votre amant. Il s'appelle Franz Straubinger, et il est loin d'être un inconnu pour la police... Jusqu'à présent, il s'était contenté de ravager la région, de braconner dans la montagne. Puis, sur votre instigation, il a tué le vieux Kanacher, votre père et M. Allard, ce

jeune Français... Est-ce que vous nierez cela aussi?

— Non, répondit Mizzi d'une voix à peine perceptible.

Sa résistance était brisée. Elle fondit en larmes, sanglota, protesta de son innocence. Sigard fit un signe. Les gendarmes firent avancer Franz.

— Straubiger, reconnaissez-vous avoir assassiné M. Kanacher?

— Non, répliqua le prisonnier avec assurance... Non, ce n'est pas moi...

— Et qui donc? demanda l'architecte avec étonnement.

— C'est Graber qui a fait le coup...

— Ah!... tiens!... Et Graber, et le Français, qui les a tués?

Straubinger baissa la tête sans répondre...

— Vous feriez mieux de confesser vos crimes, Straubinger. Ce serait le parti le plus raisonnable que vous puissiez prendre. Vous êtes un braconnier, il est vrai, mais votre casier judiciaire est encore vierge, et on pourra en tenir compte... C'est donc Mizzi qui vous a poussé à commettre ces deux crimes? Est-ce exact?

L'homme conservait un mutisme farouche. On sentait qu'un dur combat se livrait au fond de lui-même...

— Allons, insista Sigard, dites la vérité!.. Avouez, et votre peine sera adoucie... C'est donc bien ainsi que les choses se sont passées?...

— Ou... oui...

— Bien... Je vois avec plaisir que vous commencez à devenir raisonnable... Dans ce cas, je m'employerai pour vous...

Sigard se retourna vers Mizzi qui avait changé de couleur.

— Voici, lui dit-il, mon principal témoin à charge... Qu'avez-vous encore à dire? Plus rien? C'est bien ce que je pensais. Je suppose que vous comprenez bien la gravité des déclarations de Straubinger. Au cas où vous n'auriez pas compris, je tiens à vous spécifier que vous êtes d'ores et déjà convaincue d'avoir commis tous ces crimes et je serais fort étonné si vous échappiez à la potence...

*
**

La montée avait été pénible, mais la descente vers le château s'avéra plus pénible encore. Mizzi, surveillée par un robuste gendarme, ouvrait la marche; puis venait Straubinger, encadré par les deux autres. L'architecte Sigard et moi-même, nous formions la queue de la petite colonne... Dans la nuit qui s'achevait, à la lueur des torches vacillantes, nous devions avoir l'air de conspirateurs ou de fantômes... Pour ajouter au cachet macabre de notre cortège, l'architecte tenait sous son bras le corps décapité de l'infortuné Leo... Je lui avais posé une interrogation muette, mais il s'était contenté de sourire... Puis, voyant que j'insistais, il me dit :

— Oui, oui, Monsieur Bertrand. Le paon joue

un rôle de premier plan dans cette affaire... Si j'étais un écrivain doué d'un peu d'imagination, je ferais un roman sur le secret du château de Weitmoser. Et savez-vous quel titre je lui donnerais? « Le testament du paon », ou encore : « Les horreurs d'un château médévial », ou encore...

« Ah! quel dommage de ne pas être écrivain!

— Que voulez-vous, cher Monsieur, on ne peut être universel... Vous êtes architecte, excellent, j'en suis bien certain, et il me semble que vous n'êtes pas mal doué comme détective...

— C'est exact, mais j'aimerais bien pouvoir fixer sur le papier certains de mes souvenirs, et celui-ci en particulier... On dit parfois que la vie est monotone et ennuyeuse... Pour ma part, je suis convaincu du contraire... Tout y est intéressant, il suffit d'ouvrir les yeux pour s'en rendre compte... A chaque instant, vous rencontrez des surprises... Souvent vous entendez des gens vous affirmer, d'un ton sentencieux, que la vie n'est pas un roman, comme si un roman représentait pour eux une fiction, une chose impossible à réaliser... Je suis bien persuadé que la vie d'un homme intelligent comporte plusieurs romans... Dans tous les cas, cette affaire est passionnante et vaudrait la peine d'être relatée...

— Vous avez peut-être raison, cher Monsieur. Depuis mon arrivée en Autriche, j'ai été de surprise en surprise, sans discontinuer, et ce qu'il y a de plus admirable, c'est que je n'ai encore

rien compris à cette chaîne ininterrompue d'événements mystérieux. Mais j'ai votre promesse, et j'espère que vous ne tarderez plus à m'expliquer...

— Certes, Monsieur Bertrand. Vous pouvez compter sur ma parole. Vous aurez la clé de l'énigme, mais comme c'est une histoire longue et compliquée, je vous demande d'avoir encore un peu de patience. Si vous voulez, demain matin, ou plutôt, ce matin, car minuit est largement derrière nous... nous pourrions nous retrouver dans le háll de votre hôtel... Vous saurez alors tout, et dans les moindres détails...

— Avec plaisir, cher Monsieur Sigard. J'espère que vous me ferez le plaisir d'accepter de déjeuner avec nous... Mon ami Heyraud sera trop heureux... Et puis l'histoire l'intéresse, lui aussi...

— Je vous remercie, c'est entendu! Et maintenant, occupons-nous de nos intéressants prisonniers...

A mon grand étonnement, nous ne prîmes point le chemin direct de Hof Gastein, mais nous nous dirigeâmes vers le château...

— Qu'allons-nous faire là-bas? demandai-je à Sigard...

— Vous allez voir... Nous avons encore un certain travail à y accomplir...

L'architecte allongea le pas et se mit en tête du cortège... Nous arrivâmes dans le jardin. J'observai qu'à mesure que nous nous rappro-

chions, l'inquiétude de Mizzi et de son complice semblait s'accroître de plus en plus...

Sigard interpella rudement Franz :

— Et maintenant, bandit, montre-nous l'endroit!... Où est-ce?

Franz resta impassible...

— Tu sais ce que je t'ai promis, insista Sigard, mais ma promesse ne vaut que si tu te montres docile... Sinon, je te laisse dans le pétrin... Réfléchis bien...

Franz leva les yeux sur l'architecte :

— Est-ce bien vrai? Puis-je avoir confiance en vous?...

— Bien entendu... Et maintenant, finis avec tes histoires!... A quoi cela t'avance-t-il?... Où est-ce?

— Là-bas! fit le criminel en tendant le doigt pour désigner un petit monticule tout près de la maison...

Arrivés près de l'endroit, nous nous retournâmes encore vers Franz, qui, docilement, traça de la pointe de son soulier un cercle d'à peu près un mètre de rayon, sur le sable...

— C'est là... Vous n'avez qu'à creuser... Vous le trouverez... Un des gendarmes se saisit d'une pelle et commença à creuser... A quelques centimètres de profondeur, la pelle heurta une planche de bois... Dévoré de curiosité, je m'étais approché et regardais avidement le nouveau trésor que, pensais-je, on allait mettre à jour... Et quand la planche eut été écartée, je ne pus

réprimer un cri d'horreur : c'était Allard, mon pauvre « Ecossais », qui reposait là... Il était défiguré par une blessure affreuse qui ne laissait aucun doute sur la cause de sa mort...

Je chancelai... et détournai mon visage. L'horreur et l'indignation me clouaient sur place... Pendant un moment, je me sentis trembler comme une feuille; puis, mes nerfs cédèrent et je fondis en larmes comme un tout petit enfant.

Une main se posa doucement sur mon épaule et m'attira lentement en arrière.

— Consolez-vous, cher Monsieur Bertrand... Je comprends votre chagrin, et croyez bien que j'y prends part, moi aussi... Mais je vous promets que votre malheureux ami sera vengé...

C'était Sigard qui me parlait ainsi... Je levai vers lui un regard reconnaissant et me laissai emmener sans opposer de résistance... Le reste des événements se déroula comme dans un rêve. Je me souviens vaguement que M. Sigard donna des ordres pour exhumer mon ami et pour transporter son cadavre à Hof Gastein...

Une heure plus tard, les deux criminels étaient remis aux mains des autorités et emmenés sous bonne garde à la ville voisine... Chancelant, brisé de fatigue et d'émotions, je rentrai à l'hôtel, soutenu par Sigard qui ne m'abandonna pas un seul instant... Je me souviens encore que je me couchai... Un peu plus tard, une fièvre violente se déclara... Je revois encore le visage soucieux de Jacques se pencher sur

moi avec sollicitude, puis... ce fut tout... Il paraît que je fus très sérieusement malade... Un médecin de la région, appelé en toute hâte, ordonna mon transport immédiat dans un sanatorium... Ce n'est qu'au bout de plusieurs semaines que je pus en sortir, guéri, mais encore très faible... Jacques fut parfait en la circonstance et ne me quitta pas une seconde, faisant office d'infirmière... Sigard vint également aux nouvelles presque tous les jours...

Quand je fus enfin rétabli, je priai Heyraud de m'emmener le plus vite possible, loin, chez nous, en France... Malheureusement, il nous fallut rester encore assez longtemps en Autriche. En effet ,le parquet attachait à nos témoignages une importance capitale... Enfin, tout fut terminé... Plus rien ne s'opposait à notre départ. La veille, Monsieur Sigard nous invita à dîner chez lui.

Je constatai avec surprise qu'il possédait, à Hof Gastein même, une charmante petite villa, installée avec goût...

L'architecte, après m'avoir félicité de mon rétablissement, nous fit les honneurs de sa maison et fut le plus délicieux et le plus attentionné des amphitryons... On eût dit qu'il tenait à ne nous laisser de son pays que des souvenirs agréables... Le repas fut remarquable, et notre hôte se révéla à nous comme un homme spirituel, et d'une culture extrêmement étendue... Pendant le déjeuner, il évita avec tact de nous

parler du sujet qui nous passionnait... Nous passâmes ensuite dans la vérandah qui servait de fumoir, nous nous installâmes dans de confortables fauteuils, devant un café odorant et parfumé à souhait... Notre hôte nous tendit une boîte de ces longs cigares autrichiens, en alluma un lui-même avec soin et se tourna vers moi...

— Cher Monsieur Bertrand, me dit-il, je suis un homme de parole, vous savez...

— Eh bien, je vous écoute...

— J'ai bien peur, reprit M. Sigard, que vous n'emportiez d'assez mauvais souvenirs de mon beau pays. Je ne voudrais pourtant pas que les tristes événements qui vous ont accablés vous incitent à mal le juger... Il y a des criminels partout... La meilleure police du monde n'y peut rien... Le malheur a voulu que ce soit justement vous qui en ayez été victimes... Dites-vous, Messieurs, que l'Autriche, si petite aujourd'hui, est un des plus beaux pays du monde, et surtout l'un des plus hospitaliers... Personne plus que moi ne déplore la mort lamentable de votre ami, et je vous jure que vengeance sera tirée de cet acte abominable... Je vous ai promis, cher Monsieur Bertrand, une explication complète du mystère du château Weitmoser, et je vais vous la donner sans plus tarder; mais auparavant, je veux me présenter à vous sous mon véritable nom. Je ne suis pas architecte et je ne m'appelle pas Sigard... C'était une petite comédie que j'étais forcé de jouer à tout le monde, à vous

comme aux autres, pour mener à bien la mission dont j'étais chargé... J'espère que vous ne m'en voudrez pas trop... En réalité, je me nomme Berger... le docteur Alexandre Berger, et je suis commissaire de police principal... Je fais partie du Conseil supérieur de la direction de la police de Vienne...

Il se tut un instant pour juger de l'effet que cette révélation produisait sur Jacques et sur moi...

— Vous commencez, sans doute, à comprendre pourquoi j'étais obligé de camoufler ma personnalité. Quand un détective veut opérer avec succès, il est indispensable que personne ne sache qui il est, sans quoi son échec est certain... Je voulais tirer au clair l'énigme du château Weitmoser... Il me fallait donc prendre l'apparence d'un personnage inoffensif, sinon je donnais l'alerte aux coupables...

— C'est parfaitement exact, Monsieur le Commissaire. C'était la seule méthode à employer, et, franchement, nous aurions mauvaise grâce à vous en vouloir...

XVI

LA CLÉ DE L'ÉNIGME

M. Berger s'inclina et continua :

— Le propriétaire du château, il y a un an, s'appelait Kanacher. Il avait vendu son hôtellerie à Graber pour une somme assez coquette, mais pas exagérée, car la maison était renommée... Au début, Graber avait continué les traditions de Kanacher, c'est-à-dire qu'il recevait avec amabilité les clients et qu'il était assez sévère sur la tenue de sa maison, et tout allait à peu près bien... Mais un beau jour, le vieux Kanacher disparut mystérieusement, sans laisser aucune trace. Les autorités locales procédèrent à une enquête qui ne donna aucun résultat. En désespoir de cause, la police locale fit appel aux lumières de la direction de la Police de la capitale, et c'est à moi qu'échut la tâche d'élucider le mystère...

« Sous l'apparence d'un brave homme d'architecte, je descendis à l'hôtel Moser et me mis à rayonner. Je me rendis fréquemment au château de Weitmoser et devins un client assidu de l'hôtellerie. J'ai été moi-même, plus d'une fois, le témoin de scènes de violence entre Graber et Mizzi, qui était sa fille, comme vous l'avez appris

au moment de l'arrestation... Je vous ai vus arriver à Hof Gastein et j'étais justement attablé à la terrasse quand le docteur Heyraud est intervenu chevaleresquement en faveur de Mizzi.

« Il n'était pas très difficile de voir que vous vous étiez amouraché de cette fine mouche, Docteur... Je dois vous dire qu'à partir de ce moment, je ne vous ai plus quittés de l'œil... Quand j'ai fait votre connaissance sur la route, Monsieur Bertrand, j'avais à ce moment l'idée que vous aviez, vous et vos amis, des rapports plus ou moins précis avec cette jeune personne, et je tenais à approfondir les choses... Après bien des observations et des recoupements, je parvins à établir que Mizzi avait un amant : le braconnier Franz Straubinger, mauvais sujet notoire... Son père devait avoir eu vent de la chose, et c'est vraisemblablement pour cela qu'il lui faisait des scènes continuelles et qu'il la battait...

« Je n'ai jamais pu savoir très exactement pourquoi Graber a assassiné le vieux Kanacher, et là, je ne puis qu'émettre une hypothèse. Je suppose qu'il a dû se produire entre eux des discussions d'intérêt... Comme Graber était une brute, un véritable forcené, il a dû tuer son créancier parce qu'il se croyait lésé... Ensuite, il a mis en bière sa victime et l'a enterrée dans le fond de sa cave... C'est là que nous avons fini par retrouver le cadavre...

« Le crime n'avait pas eu de témoins, mais Mizzi, qui n'est pas bête, a certainement flairé

quelque chose de louche, et le vieux, qui s'en doutait, a voulu l'intimider... Autre cause de disputes... D'après Mizzi, son père l'avait menacée de mort... Elle n'eut rien de plus pressé que de se plaindre à son cavalier, qu'elle voyait toutes les nuits, et tous deux décidèrent de mettre fin à cette situation...

« A la suite d'un hasard quelconque, Graber avait découvert un vieux bouquin, retrouvé au grenier. Il apprit ainsi qu'un filon encore inexploité devait se trouver dans la propriété... Weitmoser avait donné cette indication dans son testament, afin que, si ses héritiers devenaient un jour pauvres, ils pussent rétablir leur fortune. Mais le vieux Weitmoser avait posé une condition : le château, les terres et les bois environnants ne devaient, sous aucune prétexte, être vendus à des étrangers : le bien devait rester dans la famille. Cependant la clause ne fut pas observée longtemps, car, il y a environ trois cents ans, un certain Hyeronimus Weitmoser, ayant dilapidé sa fortune au jeu, fut contraint de vendre sa propriété.

« Vous pouvez imaginer la joie de Graber quand il fit cette découverte sensationnelle... Avare et rapace comme il l'était, il faillit devenir fou de bonheur... Seulement, il voulait conserver son secret pour lui tout seul, car il craignait que son unique héritière, la douce Mizzi, ne s'emparât du trésor et ne le partageât avec son cher Franz, ce mauvais garçon, ce bon à rien...

« Graber eut alors une idée extraordinaire... Il reproduisit exactement le plan du vieux Weitmoser sur... la peau du paon Leo, après lui avoir arraché quelques touffes de plumes... Il s'était procuré pour cela de l'encre sympathique qui devait apparaître sous l'action de la chaleur... Malheureusement pour lui, Mizzi l'espionnait... Elle raconta naturellement toute l'histoire à Franz, et combina un plan audacieux et ingénieux. Elle allait faire d'une pierre deux coups : s'emparer du trésor et se débarrasser de son gêneur de père...

« Vous tombiez à point, mon cher Docteur, pour favoriser l'exécution de son projet. Elle vous donna rendez-vous pour le soir. Elle savait bien que vous viendriez si elle se plaignait à vous des brutalités de son père... Entre temps, elle avait averti Franz... Elle se disait que la collision entre son père et vous était inévitable et que vous en viendriez aux mains... S'il arrivait quelque chose à Graber, c'est évidemment vous qu'on accuserait... Vous voyez que son plan machiavélique était assez bien calculé... J'ai, bien entendu, percé immédiatement à jour cette jolie combinaison et je me suis mis en travers de leur plan... Je ne savais encore rien de précis au sujet du plan, mais l'attitude extraordinaire de l'animal m'avait intrigué, et je résolus de conserver le paon par devers moi... Vous avez vu avec quelle véhémence Mizzi s'était élevée contre ma prétention... Malheureusement, Straubinger

m'avait suivi, et, au moment où je ne songeais plus à lui, il m'a tiré dessus et m'a blessé... ce qui ne m'empêcha pas de garder Leo avec moi... Seulement, je compris que les criminels ne reculeraient devant rien pour le récupérer, puisque, sans l'oiseau, il leur était impossible de découvrir la mine d'or...

« Alors, je résolus de « mourir »...

« Bien entendu, j'avais pris la précaution de substituer un autre paon à Leo... C'est celui que j'avais placé sous votre lit, Monsieur Bertrand...

— Quoi? m'écriai-je. Et le commissaire Wicsinger?...

— C'était moi, mon cher ami... Toute cette comédie avait un but bien précis... Je voulais gagner du temps... afin de mieux induire en erreur mes deux bandits... Il faudra m'excuser de vous avoir traité parfois sans douceur et de vous avoir arrêté, mais je ne pouvais pas agir autrement...

« Ensuite, je vous ai chargé de la mission que vous savez et je vous ai suivi à distance... J'ai vu et entendu tout ce qui se passait à l'intérieur, et j'ai compris le grand danger que vous couriez... J'étais fort angoissé. Heureusement, le hasard m'est venu en aïde... J'avais emmené avec moi trois gendarmes... Avec leur concours, j'ai pu assaillir Franz Straubinger quand il est sorti pour se rendre compte du bruit insolite que faisait Leo, et j'ai pris sa place... Cela m'a été d'autant plus facile, que Franz avait mis un

foulard devant son visage afin de ne pas être reconnu par vous... Je n'avais qu'à en faire autant... C'est moi également qui ai lâché Leo... Je voulais prendre ainsi Mizzi en flagrant délit...

— Mais comment est-il possible, Monsieur le Commissaire, que vous ayez été habillé exactement comme Franz, et juste à ce moment?...

— Vous savez, le costume salzbourgeois est toujours le même... C'est un véritable uniforme: culottes courtes en cuir, veste verte, petit chapeau... Bref, vous savez ce qui s'est passé ensuite. Mizzi n'avait qu'un moyen pour trouver le plan... C'était de faire chauffer le corps de Leo, de façon à faire apparaître l'encre sympathique... Voilà comment nous avons pu repérer l'emplacement de la mine...

— Et Allard? demanda Jacques...

— Il a été tué par Straubinger parce qu'il en savait trop long...

— Comment cela? Il n'en savait pas plus long que nous...

— C'est ce qui vous trompe, Docteur... Votre ami avait vu Straubinger quand il nous avait attaqués par derrière... Souvenez-vous de la disparition de M. Allard. Il avait filé par la fenêtre pour suivre Franz à la piste... Mais Franz s'en était rendu compte, et, pour éviter toute indiscrétion dangereuse, il l'avait abattu d'un coup de fusil... Ensuite, aidé de Mizzi, il l'avait enterré dans le jardin... Le couple avait tout prévu. Il se préparait à fuir à l'étranger... Nous avons

retrouvé deux billets de chemin de fer pour Trieste et deux passages à destination de l'Amérique du Sud. Ils ne se doutaient pas que j'allais leur faire faire un autre voyage...

— Croyez-vous, Monsieur le Commissaire, que... ?

— J'ai conversé ce matin avec M. le Procureur Général. Il m'a dit, confidentiellement, qu'il allait réclamer la peine capitale pour les deux complices, mais... évidemment, cela dépend encore du jury. Il n'est pas impossible que le verdict soit moins sévère... Entre nous, ils ne l'auraient pas volée, leur condamnation à mort!... Surtout la Graber...

— Certes! acquiesça Jacques, mais enfin, c'est une femme, et il me semble qu'on pourrait avoir pitié...

— Ah! Docteur! Voilà bien le Français galant et sentimental qui reparaît... Nous autres, en Autriche, nous ne faisons aucune différence entre les sexes, quand il s'agit d'un assassinat... Hommes et femmes sont égaux devant la loi... Un crime est-il moins abominable parce qu'il a été commis par une femme?... Non, peut-être Franz bénéficiera-t-il de circonstances atténuantes, mais pour Mizzi, je ne crois pas me tromper en affirmant que son joli corps pendra bientôt au bout d'une potence...

⁂

Près d'une année s'est écoulée depuis ces tristes événements... Et, de nouveau, l'été s'appro-

che, de nouveau nous allons songer à prendre nos vacances, mais cette fois, hélas! pour discuter et choisir l'endroit de notre villégiature, nous ne sommes plus que deux. Notre cher Ecossais ne nous accompagnera pas...

Je suis chez Jacques, dans son laboratoire... Tout en terminant une analyse, il bavarde avec moi...

Nous parlons de l'Autriche, nous nous rappelons nos aventures...

— Très souvent, me dit Jacques, je pense au château Weitmoser, à l'architecte Sigard ou plutôt au commissaire Berger... C'était épouvantable!... Je frissonne encore chaque fois que je me souviens... Je ne pourrai jamais oublier la mort atroce de notre cher Camille... Toi qui lis couramment l'allemand, est-ce que tu n'achètes pas de temps en temps des journaux autrichiens? N'as-tu aucune nouvelle de là-bas?

— Si, cela m'arrive parfois... Mais j'ai justement reçu ce matin une longue lettre du docteur Berger... C'est d'ailleurs un peu pour cela que je suis passé te voir...

— Ah! Et que dit-il, ce cher homme? Est-il question de Mizzi?

— Oui, répondis-je avec un peu d'embarras... oui... Au fait, je préfère te le dire tout de suite...

— Quoi? parle... On l'a exécutée? C'est cela, n'est-ce pas?

— C'est exact... Elle a été pendue la semaine dernière... Paix à son âme!...

Jacques resta silencieux, les yeux perdus dans le vague... Elle a payé sa dette, dit-il enfin, qu'il lui soit pardonné!...

Je cherchai un autre sujet de conversation :

— Qu'as-tu l'intention de faire, Jacques, cet été? Penses-tu aller à la montagne? Ou bien au bord de la mer?

— Je ne sais pas encore, je n'ai rien décidé... Il se peut que je ne parte pas du tout...

— Penses-tu réellement rester à Paris par cette chaleur? Moi, je serais heureux d'aller dans le Midi... du côté de l'Espagne. Nous pourrions visiter Perpignan et suivre ensuite la chaîne des Pyrénées... Que dis-tu de ma proposition?

— Acceptée, mon vieux!... Va pour les Pyrénées!...

— C'est gentil, Jacques, et, tu sais, cette fois, je veillerai mieux sur toi... Je ne te laisserai faire aucune bêtise...

— Tu peux être rassuré sur ce point... Notre aventure autrichienne m'a servi de leçon... Et puis, on se fait vieux... Il y a des moments où l'on pense à d'autres choses qu'à de beaux yeux féminins... Tu ne peux t'imaginer combien j'ai changé!...

⁂

Comme je l'appris ensuite, Franz Straubinger avait d'abord été condamné à mort, puis gracié, et sa peine avait été commuée en prison perpé-

tuelle... Sans aucun doute, le jury avait tenu compte de ses aveux complets et de l'influence exercée sur lui par l'ensorcelante Mizzi...

Après tout, a-t-il gagné au change? C'est encore une question à laquelle il est difficile de répondre...

Dans tous les cas, le mystère du château de Weitmoser est élucidé, et mon récit s'arrête ici... Maintenant, pourquoi ai-je écrit tout cela? C'est la question que Jacques m'a posée, et, à dire vrai, je n'ai pas su lui donner une réponse satisfaisante. Car, en m'interrogeant avec franchise, je suis bien obligé de reconnaître que je ne le sais pas moi-même. Il me semble qu'une volonté, une force étrangère à la mienne m'a ordonné de prendre la plume et de relater des faits dont nous avons été les héros. Peut-être aussi ai-je voulu rendre à mon infortuné camarade Camille un dernier hommage, ai-je voulu perpétuer son souvenir. Chaque fois que je prends ces feuillets et que je relis cette sombre histoire, je revois immédiatement le château médiéval, à demi ruiné, je reconnais le sourire enchanteur et perfide de Mizzi, et j'entends la voix brutale et rauque du vieux Graber... Il m'arrive aussi parfois de rêver, de revoir en songe les gendarmes creusant la terre et exhumant le cadavre méconnaissable de mon malheureux ami... Et je me réveille baigné de sueur...

Heyraud a lu ces souvenirs. Il les trouve bien écrits... Il est d'avis qu'ils pourraient constituer

la matière d'un excellent roman d'aventures, et il me conseille vivement de me mettre en quête d'un éditeur...

Bien entendu, je ne suivrai pas son conseil. Il ne saurait même pas en être question. D'abord, je suis banquier et non pas écrivain. A chacun son métier... Et je ne ressens nulle ambition littéraire... En outre, il me semble que si je livrais ces souvenirs, qui n'ont d'autre mérite que la sincérité, à la curiosité publique, il me semble, dis-je, que je profanerais la mémoire de Camille. Non, le souvenir d'Allard m'est sacré, et je ne veux pas utiliser le cadavre de mon ami pour m'en faire la plate-forme d'un succès de librairie.

Le mystère du paon doit être également celui de Simon Bertrand.

FIN

PARENTS !...

Voulez-vous faire plaisir à vos enfants !...

ENFANTS !...

Voulez-vous être agréables à vos parents !...

OUI...

Alors, achetez-leur sans tarder

JEUDI

la grande revue française
illustrée de la famille, qui,

AU PRIX D'UN EFFORT SANS PRECEDENT

vous offre pour **60** **centimes seulement le numéro**

4 pages gaies en 4 couleurs - Le roman d'une ville ou d'un château - 3 grands contes d'aventures - 3 pages de distractions - 1 roman de Delly - Et la page du collectionneur de timbres poste.

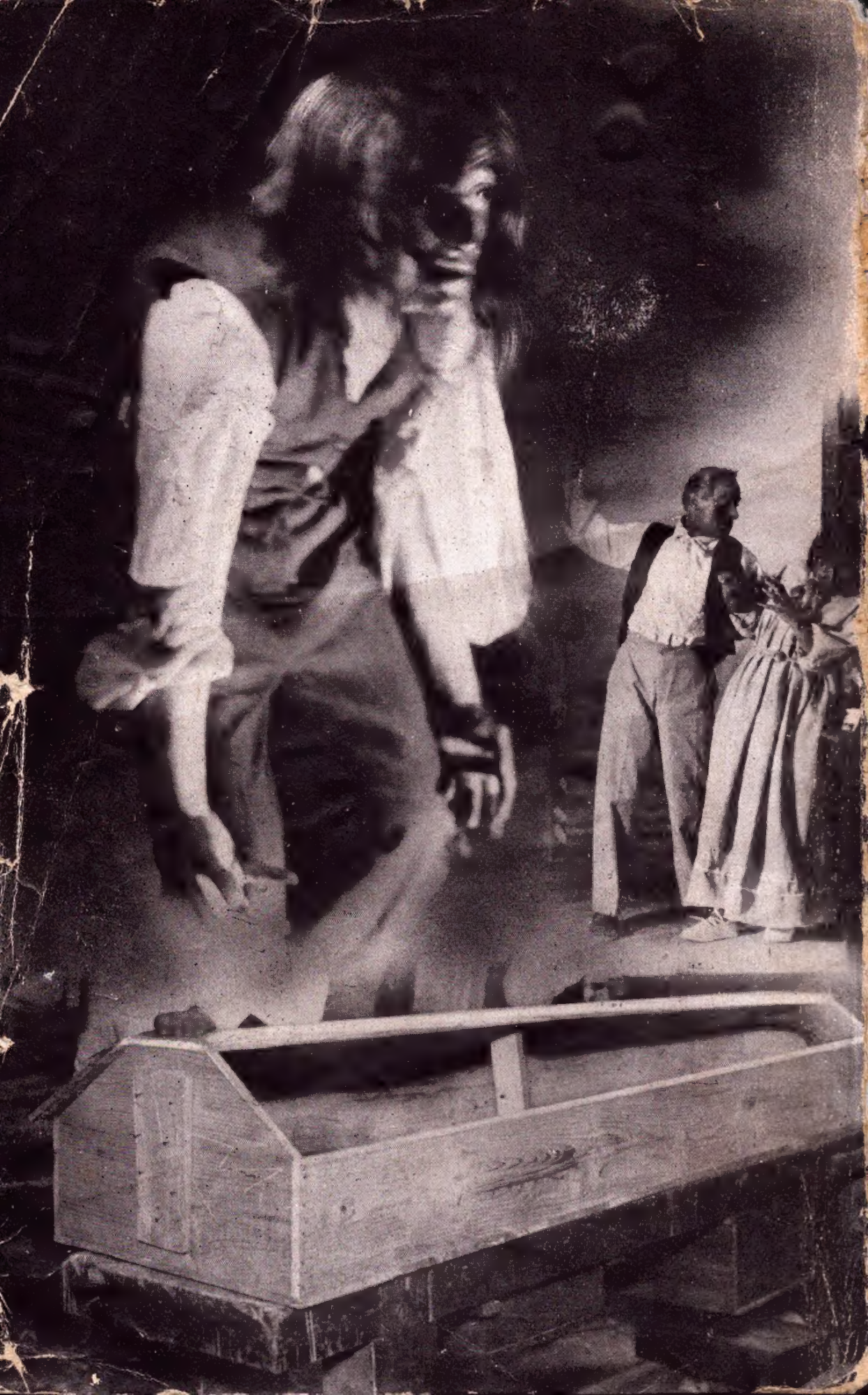
Abonnez-vous à JEUDI, 142, r. Montmartre, Paris-2e

Pour être éclatant de bonne
humeur lisez chaque samedi

MARIUS

le roi des journaux gais. Dans
chaque numéro : La 1/2 heure
de Max Régnier. La 1/2 heure
en Correctionnelle
50 dessins gais -- 20 articles

MARIUS

en vente partout :
60 centimes le numéro

IMPRIMERIE INDUSTRIELLE,
7, rue du Sergent-Blandan,
Issy-Les Moulineaux.